

AVENTURES
D'UN
GENTILHOMME
PARISIEN.

Par Lord Ellis,

UN DES AUTEURS DES SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE.

TOME SECOND.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDRIE.

1837



AVENTURES
D'UN
GENTILHOMME
PARISIEN.

TOME SECOND.



J. 98

AVENTURES
D'UN
GENTILHOMME
PARISIEN.

PAR LORD ELLIS,

UN DES AUTEURS DES SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE.



TOME SECOND.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1837

I

SIR ROBERT PLUMP. — LEÇON DE POLITIQUE. — PRÉPARATIFS D'ÉLECTION. — DINER ÉLECTORAL.

J'avais fait connaissance, aux courses de chevaux, par l'intermédiaire d'O'Brien, d'un personnage très-laid, d'une physionomie irrégulière, portant un habit noir aux larges basques, un gilet jaune-serin et une cravate blanche à longs bouts, dans laquelle il se rengeait. Cet homme avait le milieu de la tête chauve, méditait sans cesse, et ne riait jamais.

2 AVENT. D'UN GENTILHOMME.

1

Il faisait un salut en fermant les yeux, se croisait les mains derrière le dos quand il se promenait, ou regardait tout le monde quand il restait debout.

En disant que sir Robert Plump, car c'est ainsi que se nommait ce personnage, ne riait jamais, je me trompe. En effet, chaque fois que le baronnet m'abordait, il perdait tout à coup sa gravité, sa roideur; il éclatait d'un gros rire, et me montrait une prévenance et des attentions qui me rendaient presque confus. Un petit homme d'une quarantaine d'années, au sourire fin, aux lèvres pincées, l'accompagnait presque toujours.

— Monsieur voudrait-il nous faire l'honneur de venir passer quelque temps au château que sir Robert possède dans le Warwickshire, me dit ce dernier, un jour que j'avais dîné avec eux.

— C'est dans le Warwickshire que sont les plus grosses têtes du pays, reprit sir Robert, en souriant d'un air malin *.

Pourquoi aurais-je refusé? puisque James,

* Un auteur d'un traité sur la cranologie prétend en effet que les habitants du Warwickshire ont de plus grosses têtes que les autres.

dont j'aimais la gaieté, était du voyage. Je fis donc mes adieux à lord Crompy, et aussitôt je m'embarquai dans la bonne chaise de poste de sir Robert, qui nous conduisit à bon port au lieu de notre destination.

Un prince n'eut pas dédaigné de demeurer dans le château de sir Robert. Un arc de triomphe, sur lequel étaient peints des griffons, armes de mon hôte, servait d'entrée au parc que nous traversâmes. Je ne ferai point la description de cette magnifique résidence ; je me bornerai à dire que la galerie était décorée des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, que les écuries étaient aussi belles que celles de lord Crompy, et que les caves étaient remplies de vins exquis.

— Milady Plump ! s'écria sir Robert, pendant que j'admirais une madone de Raphaël : — M. Édouard Dorville, dit-il ensuite, en me présentant à une dame d'une trentaine d'années qui venait d'entrer.

Milady Plump était une fort belle femme ; ses yeux bleus, pleins d'une molle langueur, le cercle bleuâtre dont ils étaient entourés ; ses joues un peu pâles, le frémissement continu et presque imperceptible de ses lèvres, tout annonçait dans elle une âme tendre. Sa

taille et ses formes avaient beaucoup de grâce, sa main était d'une blancheur admirable, et ses cheveux noirs comme du jais. Je fus reçu par elle avec beaucoup de bienveillance ; elle me fit un gracieux sourire, et me tendit sa belle main. A dîner, je fus placé auprès d'elle. Nous n'étions que quatre à table : sir Robert, lady Plump, James et moi ; mais vers le milieu du dîner, nous vîmes la porte s'ouvrir, et donner passage au petit homme dont j'ai déjà parlé, qu'on appelait Goodwin.

— Bonne nouvelle ! s'écria-t-il, je viens d'apprendre que nos adversaires n'ont point encore de candidat.

— Quoi ! William Trump, l'avocat, renonce à la partie ? reprit sir Robert.

— Non ! mais les membres du comité directeur n'en veulent plus ! Ils disent qu'étant fils d'un maître d'école, William Trump ne doit pas prétendre à l'honneur de siéger au parlement *.

Cette conduite est tout à fait digne d'un co-

* Aux élections, chaque parti établit un comité pour protéger son candidat et le soutenir contre les fraudes de toute espèce auxquelles ces opérations donnent toujours lieu.

mité radical ; mais, êtes-vous bien sûr, Goodwin, que cela soit ?

— Sûr comme de moi-même ; la preuve, la voilà, s'écria Goodwin, en ouvrant son portefeuille, d'où il tira une lettre qu'il lut à haute voix.

« Monsieur O'higgins, avoué à Londres ,

» Mon cher monsieur,

» Nous avons le plus grand besoin d'un candidat libéral, ferme sur le sujet de la réforme, et surtout disposé à desserrer les cordons de sa bourse, car nos *free-holders* (francs tenanciers) se donneront bien certainement au plus haut enchérisseur.

» Le candidat devra promettre de voter pour la réforme de l'Église, pour la diminution du sucre, la destruction du monopole des Indes-Orientales, l'abaissement du prix du thé. Il faudra, en outre, qu'il se déclare contre toutes les lois qui seront proposées sur les céréales, qu'il demande l'abolition du droit d'aînesse, et qu'il soit porté à un arrangement équitable au sujet de la dette nationale. Nous ne doutons pas que vous ne trouviez facilement des *gentlemen* à qui ces conditions conviennent ; aussi

nous vous prions de nous adresser de préférence un homme de considération, soit, par exemple, un directeur de la compagnie des Indes, ou un riche propriétaire foncier ; si ce pouvait être un noble lord, cela n'en vaudrait que mieux.

» Nous sommes vos bien dévoués
serviteurs,

» JONATHAN SMITH. »

— Nous sommes dans un moment de crise, me dit alors lady Plump. Sir Robert désire reprendre à la chambre des communes le siège que la dissolution du parlement vient de lui faire perdre. Il a de grandes chances de succès, mais ses ennemis sont puissants.

— Nous les terrasserons, milady ! s'écria Goodwin avec chaleur ; ayez confiance dans mon zèle. A votre succès, sir Robert ! ajouta-t-il en humant un verre de Sauterne, à l'heureuse issue de votre élection !

— J'ai besoin d'amis dévoués, d'hommes sûrs, voulez-vous m'aider et m'assister de vos conseils ? ajouta sir Robert, en s'adressant à O'brien.

— Très-volontiers, s'écria O'brien en élevant son verre à ses lèvres, et en l'avalant tout

d'un trait. *By God!* murmura-t-il à voix basse, tant que vous aurez une table aussi bonne et du vin aussi parfait, vous en trouverez des hommes sûrs et dévoués.

— Sir Robert, s'écria en cet instant Goodwin, qui buvait depuis quelques instants comme un Allemand, il faut songer à l'*avertissement* *, et le lancer dans le public demain matin, au plus tard ; si vous le voulez, nous le rédigerons ce soir même.

Cette proposition ayant été accueillie par tout le monde, nous nous levâmes de table et nous passâmes au salon, où se trouvaient déjà une table, avec des plumes et de l'encre.

— Voyons, que dirons-nous ? s'écria sir Robert, en prenant une plume.

— Ce qu'on dit toujours, lui répondit Goodwin d'un air dégagé, de bons mensonges !

— C'est juste, reprit O'brien en riant, les protestations politiques sont comme les vœux des amants, ils sont pour les dieux et pour les hommes des sujets de risée.

* La première démarche que fait un candidat au parlement, c'est de notifier ses intentions au public. Cette démarche s'appelle avertissement.

« Honorables gentlemen.

— C'est ainsi que nous commencerons notre avertissement, n'est-ce pas, Goodwin ?

— Très-bien, reprit Goodwin, le mot honorables, appliqué à des maçons et à des menuisiers, doit infailliblement produire un grand effet.

« Honorables gentlemen,

« La gloire du nom anglais, le rang élevé que tient la Grande-Bretagne parmi les nations...

— Sir Robert, s'écria vivement Goodwin, ce n'est pas de l'enflure, des déclamations de collège, des fioritures de rhétorique qu'il nous faut ici, nous ne parlons pas à des rhéteurs, à des pédants. Le parti dont vous sollicitez les suffrages a des opinions bien tranchées : eh bien ! il faut seconder la violence de ces opinions, être incisif, ardent, outré dans vos promesses ; mais tout cela dans un style clair et net.

— Alors, mon cher Goodwin, prenez la plume vous-même ; votre complaisance m'empêchera de faillir une seconde fois.

— Quoi ! vous ne savez pas exagérer sans être verbeux ? reprit Goodwin en prenant la plume.

On devine sans peine que, rédigée avec tant de soins et par des personnes aussi habiles, cette pièce dut être un petit chef-d'œuvre. Je n'en dirai pourtant rien, tant il me tarde de faire connaître le caractère des personnes avec lesquelles ma mauvaise étoile venait de me fourvoyer.

La famille du baronnet, l'une des plus anciennes du royaume, jouissait paisiblement, depuis deux siècles, d'une belle place dans les finances de l'État. Cette place, que jamais on ne s'était avisé de lui disputer, tant il semblait naturel qu'elle restât dans la maison des Plump, devint par succession le partage de sir Robert. Ce personnage suivit en tous points l'exemple que lui avaient légué ses aïeux ; comme eux il se livrait à la chasse, élevait des chiens et des chevaux, passait une moitié de l'année à la campagne et l'autre moitié sur le continent. Ces grandes occupations n'absorbaient pas son temps au point de lui faire oublier l'époque où il touchait ses émoluments ; de ce côté, personne n'avait plus d'exactitude, et jamais il ne laissait chevaucher deux mois

l'un sur l'autre ; il se présentait régulièrement au terme, ou se faisait présenter par un fondé de pouvoir. Outre cet avantage, le baronnet jouissait du privilège de siéger à la chambre des communes, comme représentant d'un bourg pourri. Tory déterminé, son vote dans toutes les questions possibles était toujours acquis à l'administration, et, grâce à ce plan de conduite, il avait toujours une bonne place à la table des ministres.

Mais, hélas ! la fortune si longtemps favorable au parti tory ayant ouvert un jour les portes du pouvoir aux libéraux, lui enleva sa place et son siège à la chambre. Alors, croyant l'État perdu parce qu'il avait perdu sa charge, le baronnet résolut de reconquérir et son siège et sa place, pour sauver le pays.

Pour arriver à son but, le baronnet avait, indépendamment d'une bonne table, un auxiliaire redoutable dans Goodwin. Ce Goodwin, qui était avoué, avait tous les défauts qu'on trouve dans les procureurs de comédie : il était rusé, habile, actif, avide, sans scrupule et sans foi ; souplesse, vigueur, adresse à diriger une intrigue, intrépidité mêlée de prudence, rien ne lui manquait. Pour faire triompher la cause qu'il épousait, il eût revêtu autant de

formes que Jupiter, lorsqu'il s'abaissait aux humbles mortelles. Il avait un tact admirable à deviner le côté faible de ceux dont il avait besoin, et à mêler à un langage affectueux la persuasion plus forte encore de ces arguments sonores et irrésistibles auxquels la loyauté britannique n'a rien à répondre. Son esprit souple se pliait à toutes les circonstances ; il n'était jamais embarrassé. Dans une élection précédente, ayant appris que des électeurs résidant à Londres, avaient été gagnés par ses adversaires, et qu'ils devaient s'embarquer sur la Tamise pour aller en masse à Berwick, lieu de l'élection, il avait donné cinq cents livres sterling au capitaine du vaisseau, à la condition que celui-ci conduirait sa cargaison électorale sur les côtes de Norwége ; et, grâce à ce stratagème, il avait assuré la majorité des voix au candidat qu'il protégeait. C'était à lui que je devais ma connaissance avec sir Robert ; il avait entendu parler de ma fameuse boxe de Salisbury et de la gloire que je m'étais acquise en cet endroit pour mon célèbre coup de côté. Son coup d'œil était trop fin pour qu'il s'y trompât ; il avait compris tout d'abord que ma victoire n'était due qu'au hasard ; mais j'avais la réputation d'être fort, c'était

tout ce qu'il lui fallait. En exploitant cette réputation, en me faisant dix fois plus fort que je n'étais censé l'être, il espérait intimider tous les boxeurs, qui oseraient se déclarer contre lui, forcer au respect et attacher à son parti tous ceux qui seraient tentés d'admirer ma force ; mais j'avais deviné le motif de cette invitation, et je m'étais bien promis, en l'acceptant, de ne pas lui servir d'instrument. Mes réserves une fois faites, je résolus de tout voir, de tout observer, et de prendre congé de sir Robert quand il s'aviserait de me proposer quelque chose qui heurtât ma délicatesse.

Il me reste à peindre le caractère de lady Plump. Pour elle, les douceurs de la vie domestique, la félicité du coin du feu, n'étaient rien en comparaison d'un bal ou d'une fête à Almack. Des diamants, une belle parure, les plaisirs du monde, la flatterie, avaient un puissant attrait pour elle. Sa conversation était spirituelle, quoiqu'elle manquât de fonds. Un chapitre qu'elle maniait à merveille, c'était la vertu des femmes. Personne ne se montrait plus sévère pour son sexe, et ne flétrissait une faute d'une manière plus énergique ; et pourtant la chronique scandaleuse lui prêtait

deux ou trois intrigues galantes dont l'une, disait-on, avait lieu avec un jeune capitaine des gardes nommé sir Lover, un peu son parent, qui, depuis quelque temps, avait élu domicile au château. Je ne sais jusqu'à quel point la chronique avait alors raison, toujours est-il que le temps que sir Lover ne donnait pas aux préparatifs de l'élection, il le consacrait à lady Plump, et que jamais on ne vit cour plus assidue et des soins plus empressés. Quoi qu'il en fût, lady Plump était une aimable femme avec laquelle je m'entendais mieux qu'avec tout autre habitant du château.

Au bout de quelques jours, nous apprîmes que le comité libéral avait reçu de Londres un membre radical. Il se nommait sir Olivier; c'était un patriote distingué, un athlète fougueux, qui, dans l'attaque, se montrait toujours le premier sur la brèche. C'était à lui en partie que les catholiques irlandais devaient le bill sur l'émancipation; mais, chose étrange! le même homme déshéritait son fils presque au même instant qu'il plaidait si chaleureusement la cause des catholiques, parce que ce jeune homme avait épousé une dame fort aimable qui professait cette religion. Dans une des dernières sessions, on le vit encore attribuer

à la mauvaise administration des torys l'état déplorable dans lequel se trouve l'agriculture anglaise, et faire jeter dans une prison un de ses malheureux fermiers qui n'avait pu lui payer vingt livres, la grêle ayant dévasté ses récoltes. Enfin le même homme défendait avec ardeur la cause polonaise, et prenait des coupons de l'emprunt russe pour des sommes considérables ; il jetait feu et flamme contre les dîmes du clergé, et achetait la survivance d'un bénéfice pour un de ses fils. Il n'en était pas moins un adversaire redoutable, car il avait juré de dépenser vingt mille livres sterling pour assurer le succès de son élection, mais sir Robert jura, de son côté, d'en dépenser trente mille.

Cependant l'avertissement avait déjà produit une sensation profonde, et le moment de la crise approchait. Pour mieux s'assurer des électeurs, sir Robert, à l'instigation du célèbre Goodwin, résolut de leur donner un banquet gastro-politique, et de les faire boire outre mesure. A cet effet, on festonna de guirlandes de fleurs, de lauriers et de houx, les murs de la grande salle, et on les pavoisa de drapeaux de toutes couleurs, portant tous des devises appropriées à la réunion et aux prin-

cipes politiques en l'honneur desquels elle avait lieu. On y lisait entre autres inscriptions : *Tout pour Dieu, le roi et le peuple ! Protection aux manufactures et au commerce ! Réforme sans révolution ! Craignons Dieu, honorons le roi, et défendons les bons principes ! Tout pour l'Église et pour l'État !*

On fit encore deux galeries circulaires destinées aux femmes et aux filles des électeurs. Les tables, dressées pour plus de cent personnes, furent couvertes de roast-beef monstrueux, de moutons entiers et d'autres viandes massives, mêlées à des plats de pommes de terre et de choux.

Vers cinq heures nous vîmes arriver nos dîneurs, qui, pour la plupart, étaient de gros paysans, des coiffeurs et des épiciers. A leur entrée, on montra à chacun d'eux un lieu secret dont il est facile de deviner l'usage. Aussitôt tous se rangèrent en ordre autour des tables, et le signal de la cérémonie fut donné. L'appétit des bons paysans me parut très-robuste ; les roast-beef, les moutons et les mets de toute espèce qui couvraient la table, furent attaqués par eux, et engloutis dans leur estomac avec une avidité et une gloutonnerie admirables. Pendant quelques instants, le pro-

fond silence qui régnait dans la salle ne fut interrompu que par le bruit des mâchoires, des couteaux, des fourchettes et des plats. De temps à autre, quelques-uns d'eux se levaient de table, et se dirigeaient vers le lieu qu'on leur avait indiqué en entrant, et revenaient ensuite. Je voulus profiter de cette liberté ; mais en arrivant, je trouvai la porte barricadée. Déterminé à en faire le blocus, pour l'occuper à mon tour, je passai un quart d'heure à monter la garde, en me promenant de long en large comme une sentinelle en faction ; je fredonnai en même temps quelques airs, afin de déterminer l'ennemi à une sortie plus prompte : mais le voyant toujours enfermé dans la place, je me décidai à la retraite, et j'allai retrouver O'brien, auquel je fis part de ma mésaventure.

— Tu serais resté jusqu'à dix heures du matin devant la porte, me répondit-il, que tu n'en aurais pas été plus avancé ; car tel est l'esprit de décence qui nous caractérise, nous autres Anglais, que jamais nous n'approchons d'un lieu pareil tant que nous croyons que quelqu'un pourra nous apercevoir. Mais, pars de nouveau, il est probable que, dès qu'on aura remarqué ton absence, les portes se seront

ouvertes, et que tu trouveras la place libre.

Quand je m'y présentai, la porte s'ouvrit, en effet, sans efforts, et je crus ville gagnée : je me trompais. Dès que je parus, une vieille femme, qui ne prévoyait pas une attaque aussi brusque, se leva précipitamment, étendit les bras vers le ciel, ouvrit dans toute leur largeur des petits yeux d'un bleu pâle, bordés de rouge, et une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et poussa un cri de détresse et d'effroi, comme si le diable, armé de griffes et de cornes, se fût présenté tout à coup. Épouvanté moi-même, je fis une retraite précipitée, et je pris la résolution de descendre dans la cour.

Lorsque je rentrai dans la salle du banquet, je trouvai la scène changée. Le *chairman* (président) voyant les plats vides, se levait au milieu des applaudissements.

— Messieurs, s'écria-t-il, je propose la santé du roi ; nous la boirons par trois fois trois *.

— Hourra pour le roi ! crièrent les convives.

— Messieurs, reprit un autre convive dès que le tumulte eut un peu cessé, je propose pour

* *Three times three*. Le toast par trois fois trois est un toast d'honneur ; il consiste à ne rien laisser dans son verre.

second toast la santé de la reine, l'orgueil, l'honneur et l'ornement de son sexe!

— Hourra pour la reine! Et on but à sa santé par trois fois trois, comme on avait fait à la santé de son auguste époux.

— Je propose pour troisième toast la santé de lord Wellington, l'immortel vainqueur de Waterloo, le plus grand capitaine de l'Europe! s'écria aussitôt un autre convive.

— Hourra pour lord Wellington!

Et trois fois trois, comme aux deux premiers.

— Messieurs, reprit un autre, je propose trois grognements pour les wighs.

Et, à cette proposition, chacun fit de son mieux pour imiter le grognement du pourceau.

— Messieurs, s'écria un autre, je propose un toast pour la marine.

— Hourra pour la marine!

— Je propose un toast à l'armée de terre.

— Hourra pour l'armée de terre!

— Je propose...

— Permettez, messieurs les électeurs, m'écriai-je alors, ne continuez pas à faire des propositions pareilles, autrement vous allez voir le grand boxeur rouler sous la table; déjà je ne puis me soutenir sur mes jambes, ajoutai-je, en m'adressant à O'brien, qui venait de me don-

ner un léger coup de genou pour me faire taire.

On ne tint aucun compte de mon avertissement ; après l'armée de terre, l'armée de mer, lord Wellington, la reine et le roi, vinrent la chambre des lords, la chambre des communes, les évêques, le clergé, les éligibles, les électeurs, leurs dames, leurs fils et leurs filles, le peuple ; chacun eut son *toast*, chacun fut salué, applaudi, et on but à sa santé par trois fois trois. Enfin, dans la rage de *toaster* qui animait tout le monde, il y eut un gros paysan qui, se dressant sur ses jambes, s'écria d'une voix tonnante : Je porte un toast à tous les braves gens qui se trouvent ici ; puissent-ils, ainsi que moi-même, n'être pas pendus avant le printemps prochain, et se trouver ici de nouveau !

— Hourra ! hourra !

Ce cliquetis de verres, ce tapage bachique, alourdissaient ma tête ; et déjà mes yeux commençaient à se fermer, lorsque O'brien me secoua d'une main vigoureuse par l'épaule.

— Que me veux-tu ? lui demandai-je.

— Je veux, mon cher, que tu écoutes le discours de Goodwin, et que tu t'apprêtes à parler après lui. Tiens, le voilà qui se lève pour prendre la parole.

— « Honorables gentlemen,

» Le caractère de l'honorable sir Robert Plump, comme homme privé et comme homme politique, vous est trop connu pour que je veuille rappeler le noble courage et les efforts constants avec lesquels il a défendu la cause du trône, qui est celle du pays ; je me bornerai donc à repousser l'accusation injuste à l'aide de laquelle nos antagonistes cherchent à surprendre la bonne foi des gens crédules.

» On vous a dit que vous étiez moins heureux sous l'administration des torys que vous ne l'êtes sous l'administration actuelle, on vous trompe, honorables gentlemen. »

— Dam ! s'écria un gros paysan en se levant avec vivacité et en tirant de sa poche un morceau de papier, nos impositions sont aujourd'hui moins fortes.

— Qu'est-ce que ce papier ?

— C'est la quittance de mon receveur.

— Après ?

— Après ! il y a que je paye dix livres sterling de moins qu'il y a quatre ans, époque à laquelle les impositions augmentaient toutes les années, en dépit des promesses que nous faisait sir Robert.

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Messieurs, reprit Goodwin sans se déconcerter, je réclame de votre obligeance quelques moments de silence.

— *Hear ! hear !* (écoutez ! écoutez !)

— Ce que j'ai dit, je le maintiens, en dépit de l'observation de l'honorable gentleman, que je remercie de son interruption, puisqu'elle me donne l'occasion de le désabuser.

« D'abord en examinant l'Angleterre d'aujourd'hui, qu'y voyons-nous ? Partout désordre, partout des passions déchaînées, de l'ambition, des gens cupides ; l'Espagne en feu, la Russie nous abreuvant d'outrages, cherchant à renverser nos comptoirs dans l'Inde, et prête à fermer ses ports à nos vaisseaux ; le Portugal, notre ancien allié, repoussant nos produits de Lisbonne et de ses autres marchés : voici l'Angleterre d'aujourd'hui, voici les prouesses du ministère, qui, par ses intrigues et ses cabales, est parvenu à saisir les rênes de l'État.

» Maintenant, considérons l'Angleterre à l'époque où les torys étaient au pouvoir. Nous la voyons florissante et jouissant paisiblement de ses institutions ; nous voyons le pavillon national partout respecté, partout bien ac-

cueilli, la paix au dehors, l'abondance au dedans, nos manufactures en pleine prospérité, notre commerce alimentant tous les marchés du globe, et chaque jour, cette prospérité s'accroissant jusqu'au moment où l'hydre de l'anarchie, dressant sa tête, vient mettre toutes les existences en doute. Ah ! messieurs, ce double tableau de la situation présente et passée du pays est trop vrai, il réveille de trop douloureux souvenirs pour que je puisse le continuer.

» Ainsi donc il résulte de ces faits qu'autrefois vous payiez quelques livres sterling de plus, en compensation de quoi vous aviez paix, repos, prospérité, sûreté ; et qu'aujourd'hui, pour quelques livres sterling que vous payez de moins, vous avez des banqueroutes, des désastres ; l'Irlande en feu, l'insurrection sur tout le globe, la religion menacée dans sa base par les papistes, et pour perspective l'anarchie dans le sein de votre pays. Voilà comment vous êtes plus heureux ; voilà le bonheur que vous ont apporté avec eux ces prétendus réformateurs. Ah ! il appartenait aux partisans de ce système désorganisateur et détestable de tromper ainsi la bonne foi des gens simples et crédules ; à eux était due la honte de donner au

monde un aussi triste exemple d'immoralité : mais qu'ils ne s'y trompent pas, le bandeau sera tôt ou tard déchiré, leur perfidie éclatera au grand jour, car la fraude est toujours fraude, et la vérité toujours vérité. Vivent ! vivent sir Robert et sa cause !

— Hourra ! hourra pour sir Robert !

— Il me reste à vous remercier, honorables gentlemen, de l'empressement que vous avez mis à répondre à l'invitation de l'honorable sir Robert. Ce zèle est, pour lui comme pour moi-même, une preuve suffisante que, le jour de la lutte, aucun de vous ne manquera d'accourir sous son drapeau, pour y défendre la cause du trône et du pays. »

A ces mots, toute l'assemblée, se levant en masse, trépigna des pieds et battit des mains, comme si le discours de Goodwin eût été un chef-d'œuvre d'éloquence. Les maux réels ou imaginaires du présent, la perspective peu rassurante de l'avenir, enfin les vapeurs de l'alcool avaient enflammé les têtes au point que les maux du passé furent oubliés.

— Ce discours est absurde, dis-je tout bas à O'brien, la situation actuelle de l'Angleterre est absolument la même que sous le ministère tory.

— Qu'importe ? me répondit-il, il a produit de l'enthousiasme, c'est tout ce qu'il faut. Maintenant, parle, c'est à ton tour.

Alors il y eut un profond silence, et tous les regards se dirigèrent sur moi ; puis, sans savoir ce que j'allais dire, je commençai le discours suivant :

« Honorables gentlemen,

— *Hear ! hear !* (écoutez ! écoutez !)

» L'honorable orateur a fort bien caractérisé la situation actuelle et passée de l'Angleterre. On sait, en effet, qu'il en est des gouvernements représentatifs comme de ces vêtements qu'on prend et reprend sans cesse. Je citerai, pour exemple, une chemise... »

Ah ! quel mot fatal venais-je de prononcer ! A peine fut-il sorti de ma bouche, qu'un brouhaha épouvantable éclata dans la salle ; les mots : *Shame ! shame !* (honte ! honte !) Fi le monstre ! fi ! l'abominable Français ! à l'ordre ! à l'ordre ! partaient de toutes parts, et principalement de la galerie où étaient les épicières, les meunières et les coiffeuses. Je levai les yeux et je vis la plupart d'entre elles qui se cachaient le visage dans leurs mouchoirs

de poche, tandis que les autres fuyaient épouvantées.

— Qu'est-ce que c'est, James? que veut dire cette interruption? Mon discours n'est pourtant pas plus absurde que celui de Goodwin.

— Mon cher, me répondit-il en souriant, tu viens de compromettre la cause de sir Robert, en comparant le gouvernement représentatif à une chemise : ce nom ne doit jamais profaner l'oreille d'une Anglaise; ce vêtement s'appelle un *inexpressible* dans le langage des épicières, comme dans celui du beau monde.

— Silence! silence! laissez parler l'orateur! crièrent plusieurs voix, *hear! haer!*

Ces *hear!* ce tapage, me firent perdre mon aplomb, et je ne pus retrouver le fil de mes idées.

— Messieurs, reprit en cet instant Goodwin qui se levait une seconde fois, on ne peut pas avoir tous les talents à la fois; si la Providence n'a pas donné l'éloquence au gentleman français que nous avons l'honneur de posséder dans cette enceinte, en revanche elle en a fait un des plus grands boxeurs du monde.

— Bravo! bravo pour Édouard!

— Je propose pour dernier toast, reprit Goodwin, la santé de cet illustre boxeur.

— Hourra pour Édouard Dorville ! et trois fois trois, comme pour le roi, la reine et le duc de Wellington.

— Et nous terminerons la séance, ajouta Goodwin dès que le tumulte se fut un peu calmé, par le *God save the king*.

Alors chacun voulut se lever pour entonner le *God save the king*; mais cet effort fit perdre l'équilibre à la moitié de la compagnie. Cet accident fut, du reste, d'un grand bonheur pour tout le monde, car si ceux qui se vau-traient à terre eussent mêlé leurs voix à celles de ceux qui étaient debout, la cacophonie eût été trop forte, il eût été impossible d'y résister.



PATRICK. — VISITES ÉLECTORALES. — VEILLÉE IRLAN-
DAISE. — MENDIANTS. — CAS DE CONVERSATION
CRIMINELLE. — ÉLECTIONS. — DÉFAITE DE SIR RO-
BERT PLUMP.

Le lendemain, sir Robert Plump, comme
juge de paix du canton, reçut la visite d'un
pauvre diable d'Irlandais qui se présenta de-
vant lui, accompagné d'un gentleman.

— Mylord, s'écria l'Irlandais lorsque le ba-
ronnet lui eut donné la parole, je demande le
bras et la jambe de ma femme.

— Comment vous nommez-vous ?

— Patrick O'saughnessey.

— Que voulez-vous ?

— C'est pourtant clair, Votre Honneur ; je vous demande son bras et sa jambe, s'écria Patrick.

— Malheureux ! vous êtes fou, ou plutôt vous êtes ivre.

— Nullement, Votre Honneur, je ne suis ni l'un ni l'autre ; je n'ai pas eu sur mes lèvres une seule goutte de whiskey depuis douze heures.

— Eh bien ! expliquez-vous mieux, si vous voulez que je vous comprenne.

— Voici le fait, Votre Honneur : ma femme était malade à l'hospice, où elle est morte, et le docteur que voici lui a coupé son bras et sa jambe qu'il a mis dans du gin. Pauvre Sarah ! ajouta Patrick en tirant de sa poche un mouchoir sale avec lequel il s'essuya les yeux, ce gin lui aurait fait grand bien de son vivant, et ne lui aurait pas fait peur, c'est chose certaine.

— Que voulez-vous que je fasse à cela, maître Patrick ?

— Je veux que vous me fassiez rendre cette jambe et ce bras ; j'ai reçu le reste du corps,

je l'ai chez moi, mais je ne puis rien faire d'un corps sans bras ni jambes.

— Que feriez-vous donc, demanda sir Robert, si vous aviez le bras et la jambe que vous désirez ?

— Dam ! Votre Honneur, répondit Patrick, comme si la question qu'on venait de lui faire lui eût paru fort étrange, je ferais une veillée.

— Sir Robert, s'écria d'une voix forte et en s'avancant vers la table le gentleman qui avait accompagné Patrick, la plainte de cet homme est juste : je sais que, d'après la loi, cette jambe et ce bras lui appartiennent ; aussi viens-je lui offrir deux guinées s'il veut me laisser la libre possession de ces deux membres, auxquels je tiens beaucoup.

— Mais ma veillée, reprit vivement Patrick, ma veillée, comment la ferais-je avec une femme sans bras ni jambes ? Je refuse les deux guinées que vous m'offrez.

— Je vous en donne trois.

— Allons donc ! répondit Patrick avec humeur, j'ai déjà récolté quatre livres sterling parmi les amis que j'ai invités à ma veillée, que sera-ce donc lorsque j'aurai son bras et sa jambe ? Il me les faut ; je les veux.

— Vous voyez, monsieur Killmann, reprit

sir Robert Plump, Patrick persiste : vous devez donc rendre la jambe et le bras qu'il réclame.

Le jugement rendu, je m'approchai et demandai à Patrick ce qu'il voulait dire par sa veillée.

— Quoi ! s'écria-t-il, Votre Seigneurie ne sait pas ce que c'est qu'une veillée ? Elle n'est donc pas du pays ?

— Non, monsieur Patrick, je suis Français.

— Est-ce que Votre Seigneurie serait par hasard catholique ?

— Oui, monsieur Patrick.

— Eh bien ! reprit-il en faisant le signe de la croix, donnez-vous la peine de venir ce soir chez moi, et vous verrez ce que c'est qu'une veillée.

Quoique que n'eusse accepté ni refusé cette offre, je lui demandai pourtant son adresse ; après quoi il prit congé de nous en renouvelant son invitation.

Lorsque l'audience fut levée, nous nous rendîmes dans le salon, où nous trouvâmes lady Plump en compagnie de sir Lover. L'infatigable Goodwin vint nous joindre quelques instants après.

— Eh bien ! sir Robert, s'écria-t-il d'un air

trionphant, le moment est venu de *canevasser* *. Cette opération est très-importante, reprit-il, c'est la base de tout succès électoral. Grâce au ciel, nous pouvons commencer nos visites sans danger ; le terrain est bien sondé, nous connaissons les particularités de chaque famille.

— Adressez-vous aux dames, mettez le beau sexe dans vos intérêts, lui répondit lady Plump.

— Par qui commencerons-nous ? A qui ferons-nous notre première visite ? demanda sir Robert.

— A l'apothicaire Podger, qui demeure tout près d'ici.

— Mais, mon cher procureur, reprit sir Plump, ce Podger est un homme taré dans l'opinion publique ; on dit qu'il a fait cinq ou six fois faillite. Si nous ne lui faisons pas de visite ?

— Vous auriez tort, sir Robert, un candidat ne doit mépriser personne.

— C'est juste ; si, dans une circonstance semblable à la vôtre, s'écria James d'un ton où

* On appelle *canevasser* cette série de visites à l'aide desquelles le candidat prépare son triomphe.

perçait la raillerie, l'on cédait à de vains scrupules, si l'on éloignait les gens d'un caractère équivoque, sous prétexte que la réputation de ces gens est mauvaise; que l'un est chassé de la bonne compagnie, que l'autre est un joueur effréné, on se priverait ainsi de bons instruments, l'on jetterait de grands obstacles sur sa propre route.

— Sans compter, ajoutai-je sur le même ton, que les gens que vous voudriez négliger rendent mille services obscurs dont l'honnête homme n'oserait se charger.

— Services immenses, inappréciables, continua Goodwin, et qui souvent n'exigent qu'un serrement de main, un bonjour prononcé avec cordialité. Voyons, quel est le nom de baptême de Podger?

— Il s'appelle Georges.

— Eh bien ! sir Robert, lorsque vous aborderez l'apothicaire, ce sera sans cérémonie, avec familiarité; vous lui direz par exemple : Mon cher Georges, vous êtes bien rare au château ! Cet abandon ne peut manquer de produire un bon effet.

— C'est entendu. Qui verrons-nous après ?

— L'épiciier Smith ? Diable ! reprit Goodwin en consultant la note où étaient les renseigne-

ments qu'il avait recueillis sur chacun des électeurs, voici un vote qui peut nous coûter fort cher.

— Allons donc ! Goodwin, le malheureux Smith est presque imbécile.

— C'est bien cette raison qui m'inspire des craintes ; car s'il oppose à toutes nos attaques, à toutes nos séductions, l'impénétrable égide de sa lourde stupidité, que ferez-vous ? Puis la susceptibilité des sots est si grande ! Il faut toujours être sur ses gardes, dans la crainte de les blesser.

— Il faudra toujours caresser l'enfant, dit alors lady Plump.

— Ça ne peut pas faire de mal.

La voiture était attelée, et comme l'on jugea que ma présence ne nuirait pas, je fus du voyage. Notre visite à Podger n'eut pas tout le succès que nous en attendions. Notre heure n'avait pas été bien choisie ; la famille ne semblait pas satisfaite d'elle-même ; elle ne brillait pas de tout son éclat. Nous trouvâmes la maîtresse de la maison en papillotes, le tapis du salon décloué, le mari pilant ses drogues dans son laboratoire, les manches retroussées ; nous vîmes que l'amour-propre de Podger était mal à son aise, que nous n'étions pas

arrivés au moment opportun : néanmoins , quand nous partîmes , nous étions assurés du vote.

Ce début causa une joie fort vive à sir Robert.

— Puisque nous voilà devant la porte du perruquier Thompson , arrêtons-nous ! s'écria Goodwin , nous irons ensuite chez les Smith. Allons ! le coup de main sur l'épaule , et une petite tape sur le ventre en signe d'amitié. Thompson est un *freeman* dont le vote est aussi bon que celui d'un seigneur.

Nous descendîmes et trouvâmes Thompson au milieu de ses toupets et de ses pommades.

— Mon cher Thompson, je viens, en passant, vous acheter du papier à papillotes pour lady Plump.

— Votre Honneur n'en trouverait pas de meilleur à Londres, répondit le coiffeur en étalant sa marchandise avec une sorte de fierté ; je le garantis.

— Il me faut également de la graisse d'ours et de la cire à toupet.

— Très-bien, j'ai tout cela et en bonne qualité.

Et quand ces petits articles eurent été emballés , sir Robert sortit de sa poche une

bank-note de deux livres sterling qu'il donna au perruquier.

— Vous savez, mon cher Thompson, ajouta-t-il, que le moment des élections approche.

— Je le sais, Votre Honneur.

— Eh bien ! puis-je compter sur votre vote ?

— Non, Votre Honneur.

— Comment ! s'écria sir Robert en reculant de surprise, vous refuseriez votre suffrage à un homme qui vous paye deux livres sterling des objets qui valent cinq schellings, tout au plus ?

— C'est très-vrai : mais que ferait à ma place Votre Seigneurie ? J'ai reçu trois livres sterling ce matin de sir Olivier pour une barbe.

— Il faut lui refuser votre vote et nous l'accorder, reprit Goodwin. Tenez, voilà deux autres livres sterling ; nous vous payons un tiers plus cher que sir Olivier ne l'a fait. Ainsi c'est entendu, vous nous donnez votre voix ?

— C'est entendu, répondit le barbier, si votre adversaire ne vient pas sur la surenchère, vous aurez la préférence comme les premiers inscrits.

Après le perruquier vint M. Thomas Thomasson, ancien militaire, qui dînait presque tous les jours au château, et qui fit pourtant le difficile lorsque nous lui demandâmes son vote.

— Messieurs, nous dit-il quand nous lui eûmes reproché cette conduite extraordinaire, j'ai fait plusieurs campagnes, et je me souviens que notre général nous recommandait de prendre toujours nos quartiers chez l'ennemi.

Grâce pourtant à quelques bank-notes glissées fort adroitement dans la main de M. Thomas, nous partîmes avec une demi-promesse. De là, nous nous rendîmes chez M. Jonathas Jonathan, quincaillier, auquel nous donnâmes un collier de perles pour sa fille; nous allâmes ensuite chez John Wilson, maître de musique, auquel nous dîmes que sir Olivier avait en horreur la musique, et surtout le piano. Nous visitâmes encore une foule de meuniers, de charretiers, de maçons, de menuisiers, de tisserands, de chaudronniers, et nous finîmes par où nous voulions commencer, en descendant chez l'épicier Smith.

— Moi ! s'écria l'épicier avant de nous avoir donné le temps de nous asseoir, moi, je ne veux donner mon vote qu'à une condition.

— Laquelle, monsieur Smith; s'il est en mon pouvoir de vous être agréable, vous pouvez compter sur moi.

— Eh bien ! sir Robert, je désire un bon

canal qui puisse porter des vaisseaux de 74 canons.

— Rien n'est plus facile, lui répondit Goodwin avec un sang-froid imperturbable : combien y a-t-il en effet d'ici à la mer ? cent cinquante milles tout au plus, et cinq ou six montagnes hautes de trois ou quatre mille pieds ; nous les couperons, et vous verrez des vaisseaux de 74 à votre porte.

— Écoutez donc, monsieur Goodwin, reprit le petit épicier, je serai bien aise d'avoir ma cassonade, mon café et mon cacao de première main, comme tous mes confrères de Liverpool et de Londres ; car je commence à être las de payer les frais de transbordement, d'emmagasinement, de commission, de transit.

— Vous aurez tout cela, monsieur Smith, si vous nous donnez votre vote.

— John, reprit en cet instant une voix chevrotante qui partait d'un angle obscur du salon, ne promets pas encore, ne dis pas encore que tu voteras pour sir Robert.

Nous regardâmes tous dans la direction d'où partait la voix, et nous vîmes une femme âgée qui, par son air, ses yeux éraillés et ses besicles, ressemblait à la fée Carabosse.

— Pourquoi ? mistriss, lui dit Goodwin, en

s'approchant d'elle et en prenant un air patelin, pourquoi ne voulez-vous pas que M. Smith nous donne son suffrage?

— Parce que je n'aime pas les catholiques, que je ne veux pas qu'ils aient des places.

— Je ne suis pas catholique, mistriss, s'écria vivement sir Robert, qui croyait que cette sortie était dirigée contre lui.

— Je le sais, sir Robert, je n'entends point aussi parler de vous, je veux parler des papistes, de ces adorateurs d'images, qui sont au parlement. Promettez-nous de les en faire chasser dans le courant de l'année, et John vous donnera sa voix.

— C'est chose très-facile, mistriss.

— Nous les chasserons, s'écria Goodwin, je ne leur en donne pas pour trois mois; nous saurons bien réduire au silence le grand agitateur.

— Vous nous promettez donc de les faire chasser, sir Robert, répliqua la vieille, que les paroles de Goodwin n'avaient point encore persuadée.

— Je vous le promets.

— Mais à propos, reprit la vieille, Votre Seigneurie doit avoir besoin de cassonade pour ses domestiques.

— C'est juste, s'écria le petit Podger, nous avons trois boucauts dans lesquels se sont logés les fourmis, et qui seront très-bons pour les domestiques ; nous les céderons au prix coûtant, sir Robert.

— Je les prends, monsieur Podger ; vous pouvez les envoyer chez moi.

— Oh ! reprit vivement le petit Podger en nous conduisant à sa porte, c'est du bon, je vous le garantis, vous faites là une excellente affaire.

Et aussitôt nous prîmes congé de lui.

— Vous êtes un homme habile, M. Goodwin, m'écriai-je quand nous eûmes quitté la maison de l'épicier.

— C'est ainsi qu'il faut être, me répondit O'brien, quand on veut mener à bonne fin une entreprise dans laquelle on s'est embarqué : nos adversaires, tout radicaux qu'ils sont, ne font pas moins que nous, ajouta-t-il en riant, ils rampent, ils intriguent comme nous-mêmes ; c'est ainsi qu'on procède toujours.

— La journée n'est pas mauvaise, il ne faut pas nous plaindre, s'écria Goodwin.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le château, où nous trouvâmes lady Plump au salon, causant avec sir Lover.

— Tout marche à merveille, milady, s'écria Goodwin.

— Sir Robert, reprit sir Lover, un de vos gens a surpris un agent de sir Olivier, affichant sur les murs de votre parc des placards menaçants contre vous.

— Laissez-les faire, laissez-les faire, ces armes-là ne font pas grand mal; quelques coups de brosse et de pinceau passés sur ces placards, une fois que l'élection sera terminée, guériront ces blessures-là.

Ces courses ayant excité notre appétit, nous nous mîmes à table avec le plus grand plaisir. Comme on le pense bien, la politique et les chances probables de l'élection furent les seuls sujets de notre entretien. Vers la fin du repas, Goodwin, qui était un excellent juge en pareille matière, trouva qu'il manquait encore quelque chose : c'était de la canaille pour huer l'adversaire de sir Robert Plump, et lui jeter de la boue sur ses habits.

— C'est un point capital, s'écria le baronnet ; diable, je n'avais pas songé à la canaille.

— Ne craignez rien, sir Robert, lui dit Goodwin, ce sera moins difficile à trouver que des votes.

Alors il parla de Patrick et de la réunion qui

devait avoir lieu chez cet homme, en l'honneur de sa défunte femme, et termina en disant que nous ne pouvions manquer de trouver là ce qu'il nous fallait. Cette proposition, qui me rappelait l'invitation de Patrick, fit taire le profond dégoût que m'inspiraient les turpitudes qui se passaient sous mes yeux. Après dîner, nous partîmes en voiture et laissâmes sir Robert à la porte d'un menuisier, électeur, auquel il voulut faire une visite; puis nous continuâmes notre route. En arrivant devant la porte, nous entendîmes des cris, des chants et des éclats de rire qui partaient d'une chambre située au premier étage, et qui annonçaient une partie de débauche plutôt qu'une cérémonie funèbre.

— Holà! hé! cria O'brien en frappant à coups redoublés dans la porte qui était sans maillet.

— Que voulez-vous? nous répondit une voix du dedans.

— Patrick O'shaugnessey.

La porte s'ouvrit aussitôt, et nous entrâmes dans une chambre enfumée, où nous trouvâmes quinze à vingt personnes des deux sexes assises sur des bancs autour d'une mauvaise table. Du pain, du fromage, quelques gâteaux,

du thé dont on semblait faire peu de cas, des pots d'ale, dont on s'abreuvait largement, et du gin, auquel on faisait une cour assidue, figuraient sur cette table. Enfin la défunte, dont on avait recousu le bras et la jambe, était étendue sur un mauvais grabat, dans un coin de la chambre : un linceul de grosse toile de coton à peu près blanche couvrait le corps, et deux chandelles allumées étaient placées, l'une aux pieds, l'autre à la tête.

Notre présence causa une certaine rumeur parmi les convives, qui tous dirigèrent leurs regards sur nous avec la plus vive anxiété.

— Maître Patrick, s'écria Goodwin, en tendant la main à l'Irlandais, j'ai besoin de braves gens, et j'ai pensé à vous et à vos amis.

— Très-bien ! de quoi s'agit-il, maître Goodwin ? lui répondit Patrick, qui parut très-flatté de notre visite, et surtout de la manière dont Goodwin venait de lui serrer la main.

— Je vous le dirai lorsque nous aurons bu un coup de whiskey avec vous et vos amis. Tenez, voici quelques livres sterling ; car, puisque vous voulez bien nous faire l'honneur de nous admettre à la veillée, il est bien juste que nous entrions dans la dépense.

— Bravo ! bravo ! vivent maître Goodwin et les deux gentlemen !

— Enfants, serrons nos rangs ! s'écria Patrick .

Puis chacun se versa à boire, et nous vidâmes nos verres au milieu d'une acclamation générale et bruyante de hourras.

Goodwin ayant fait signe qu'il voulait parler, se leva aussitôt, et, sans préambule, sans métaphores, déclara qu'il avait besoin de gens solides pour l'élection de sir Robert. Cette proposition, qu'il appuya de promesses magnifiques, fut accueillie avec une vive allégresse par les convives. Un seul d'entr'eux, l'Irlandais Patrick, fit pourtant quelques difficultés, attendu, dit-il, que sir Robert était accusé de ne point aimer les catholiques. Goodwin, qui n'était jamais embarrassé, joignant tour à tour à la persuasion les dénégations les plus formelles, triompha bientôt de ces obstacles, et força l'Irlandais à entrer dans la conjuration.

Quoique notre mission fût remplie, nous différâmes cependant notre départ : l'avoué Goodwin espérait, par cette espèce de marque de condescendance, assurer une coopération efficace de la part de ces hommes à la cause du candidat dont il avait épousé les intérêts. Je

profitai de cette prolongation de séjour pour examiner les personnages étranges dont j'étais entouré.

Parmi ces personnages, il y avait un homme hant de deux pieds deux pouces, tout au plus, mais possesseur d'une tête énorme aux cheveux ardents et crépus. A côté de lui se trouvait un vieillard à la barbe blanche, qui avait un emplâtre de taffetas à l'œil. Mais le plus curieux de tous ces personnages était, sans contredit, une vieille femme aux yeux éraillés, aux habits en désordre, et dont toute la figure me rappelait ces vieilles fées, qui me plaisaient tant dans les jours heureux de mon enfance.

— Quelle est cette femme ? demandai-je à voix basse à Patrick.

— C'est une *aboyeuse*, Votre Honneur, elle a plus de vingt métiers cette femme-là, me répondit-il avec mystère.

— Eh ! quels sont donc ces métiers ?

— Dam ! Votre Honneur, elle sait tomber du haut-mal au milieu des rues, tout en se portant aussi bien que vous et moi, et alors elle aboie comme un chien ; puis elle arrache les dents des chiens, et les tue pour avoir leur peau ; puis encore elle recueille, dans les quartiers habités par les marchands d'oranges, les

fruits à demi pourris qu'on a jetés dans le ruisseau, et elle les porte aux distillateurs juifs, qui, par ce moyen, peuvent céder à grand rabais du jus d'orange et de l'essence de citron aux confiseurs ; enfin elle va quêter chez l'un, chez l'autre, une fiole pour aller chercher au dispensaire la médecine qu'on a ordonnée à son cher mari ou à son fils ; et lorsqu'elle en a rassemblé un certain nombre, elle les vend à quelques droguistes !

— Nelly ! s'écria en cet instant cette femme, en s'adressant à l'homme à la grosse tête, avez-vous fait une bonne journée aujourd'hui ?

— Non, ma commère, je n'ai gagné que dix schellings. Mes chiens sont éreintés, ils ne veulent plus me traîner.

Je ne me serais pas aperçu que j'étais avec des mendiants, que les paroles suivantes de Patrick ne m'auraient laissé aucun doute sur ce point.

— L'homme que vous venez d'entendre est un gaillard bien rusé, me dit-il ; c'est lui qui, le premier, s'est fait traîner dans un chariot attelé avec des chiens. Pour émouvoir la pitié des passants, il se fait des écorchures aux jambes et les barbouille de sang ; jamais il ne

porte de souliers, et le peu de vêtements qui le couvrent sont toujours en guenilles. Par ce moyen, il obtient de la charité publique plus de vêtements et de souliers qu'aucun de ses camarades. Chaque jour il a une bonne provision de nippes à vendre, ou un marché à faire avec les savetiers de la ville.

— Quel est ce petit homme qui est à côté de lui ?

— C'est un homme très-savant, Votre Honneur, il a fait ses études en médecine, il a une fort belle écriture, et se fait un assez fort revenu en écrivant pour ses camarades des pétitions ou des lettres pathétiques qu'il se fait payer de six pences à un schelling par heure. L'homme que vous voyez à côté de lui, avec cette longue barbe, est un aveugle qui paye cinquante schellings par semaine pour sa nourriture, et qui quelquefois recueille jusqu'à cinquante schellings par jour.

— Allons ! s'écria Goodwin en cet instant, nous allons boire un toast par trois fois trois à l'heureux voyage de votre défunte femme, maître Patrick.

— Hourra pour la morte !

— *By God !* ce gin est parfait, reprit un des convives qui était ivre. Savez - vous, maître

Patrick , que votre défunte femme était une gaillarde ?

— La défunte ! reprit un autre en riant, la défunte n'était pas aussi catholique qu'on voudrait nous le faire croire.

— C'est faux ! s'écria vivement Patrick , qui, indigné de ce qu'on parlait mal de sa femme, venait de lancer au dernier interlocuteur un regard foudroyant; la défunte était une excellente catholique , car elle faisait maigre tout le temps du carême, ainsi que les vendredis et les samedis que le ciel lui envoyait.

— Allons donc, maître Patrick, nous avons des yeux. Votre femme ne faisait maigre ou ne jeûnait que lorsqu'il n'y avait pas un penny dans sa poche.

— Toby, tu en as menti ! s'écria Patrick avec rage, tu es un menteur, et ton âme, noire comme Satan, ira dans l'enfer.

— Alors elle y retrouvera celle de la défunte, répliqua Toby.

Mais ces paroles furent à peine dites, que Patrick, dans un accès de fureur, se saisit d'une pinte de bière, la fit tourner en l'air, et la lança contre le provocateur. Celui-ci, prompt à la riposte, se leva à son tour, saisit

une autre pinte pleine de gin, et la jeta à la tête de Patrick qui se baissa et parvint fort heureusement à parer le coup. Au milieu du tumulte de cris et de coups qu'occasionna cette querelle, nous nous aperçûmes que la chandelle qui brûlait aux pieds de la morte avait été renversée par le pot de gin, et que le feu se communiquait au drap, tout imprégné du liquide spiritueux. Aussitôt les convives coururent dans la cour, s'armèrent de seaux, revinrent dans la chambre asperger la morte, et se rendirent bientôt maîtres de l'incendie. Cette chaude alerte avait produit une diversion : Patrick et Toby, oubliant leurs torts, se serrèrent la main ; quant à nous, satisfaits de ce que nous avions vu, nous partîmes en laissant à Patrick quelques livres sterling pour prix de son hospitalité.

Nous remontâmes en voiture, et nous nous arrêtâmes à la porte du menuisier, comme nous en étions convenus avec sir Robert. On nous apprit que, las d'attendre, il était retourné à pied au château ; alors nous poursuivîmes notre route. Mais comment vous peindre la triste scène dont nous fûmes les témoins à notre arrivée au château ? Je vous ai dit que lady Plump était d'une grande sé-

vérité de principes, qu'elle ne pardonnait pas les fautes les plus légères, lorsque ces fautes portaient atteinte aux vertus que nous autres hommes nous exigeons si impérieusement des femmes. Eh bien ! par une contradiction bizarre , lady Plump venait d'être surprise par son mari en flagrant délit de *conversation criminelle* avec sir Lover. Jamais mari n'était revenu moins à propos. Comptant sans doute être avertis du retour de sir Robert par le bruit des roues de la voiture, les deux coupables se livraient avec confiance à leurs amours criminels , lorsque la porte, s'ouvrant tout à coup, leur laissa voir le mari outragé. Je fus fâché de cet événement pour lady Plump ; car, à part cette affectation à une vertu qu'elle n'avait pas, c'était une femme fort aimable. Sir Robert, furieux , nous prit tous à témoins de l'affront que son honneur venait de recevoir, et chassa de son château le traître qui venait de le déshonorer, et de souiller son lit. Nous parvîmes, néanmoins, à calmer sa colère, en lui parlant des élections, et des devoirs impérieux que réclamaient les circonstances.

Enfin parut le beau jour, le jour où il devait être proclamé membre de la chambre des

•

communes. La voiture dans laquelle nous partîmes pour nous rendre à la ville était ornée de rubans, et traînée par six chevaux bai-bruns. Sur la route, nous trouvâmes une foule de paysans avec des rubans bleu-céleste à leur boutonnière et des drapeaux déployés, sur lesquels on lisait en lettres d'or : Vive le roi ! sir Robert Plump *for ever* ! Ces paysans, qui étaient des nôtres, arrêtrèrent notre brillant équipage, et nous forcèrent à entendre une harangue pleine d'allusions laudatives sur la prochaine nomination de sir Robert Plump. Ce discours terminé, et la réponse couverte de bravos, les plus vigoureux détêlèrent les chevaux, se mirent à leur place, et nous traînèrent pendant un bon mille, aux cris mille fois répétés de : Vive ! vive la liberté ! Alors le baronnet fit arrêter, descendit de voiture, salua l'un, puis l'autre, serra la main de tout le monde avec grâce, et remonta dans son équipage.

Notre entrée dans la ville ne fut pas tout à fait aussi triomphale, car nous trouvâmes sur notre passage une masse d'électeurs, avec des rubans roses et violets à leur boutonnière, qui nous couvrirent de boue, et nous poursuivirent à coups de cailloux ; mais, grâce à la légè-

reté et à la vigueur de nos bons chevaux qu'on avait attelés de nouveau à la voiture, j'en fus quitte pour deux larges taches sur mon habit. Les fenêtres des maisons étaient pavoisées de drapeaux et de bannières aux chiffres et aux couleurs des deux candidats ; les balcons et les toits étaient couverts d'une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui tantôt battaient des mains, et tantôt faisaient sur nous un feu roulant de poires et de pommes cuites. Pour se conformer aux instructions de Goodwin, le baronnet souriait et faisait des inclinations de tête à ses amis et à ses ennemis, sans distinction. Nous atteignîmes enfin le lieu où allait se passer la cérémonie, sans d'autres sinistres que ceux dont je viens de faire le récit.

C'était une grande place au milieu de laquelle on avait dressé une plate-forme exhaussée du sol de huit pieds ; dessus étaient des sièges où vinrent se placer le shérif en grande tenue, sir Robert Plump, sir Olivier, le candidat radical, et les amis respectifs des deux adversaires. Quant à moi, je restai avec O'brien à quelque distance. Ce silence établi, le *poll* (scrutin) ouvert, le candidat libéral s'avança sur le devant de l'estrade, et fit signe

avec la main qu'il allait parler. Son discours, comme tous les discours politiques du même genre, commença par cette phrase sacramentelle :

« HONORABLES GENTLEMEN,

» Je me présente à vos suffrages avec des antécédents bien connus. »

Mais peu à peu sortant de l'ornière, l'orateur fit jouer avec beaucoup d'adresse les mots magiques de : « Bonnes lois, hommes libres, grand peuple, liberté, patrie. Et bientôt il parla avec tant de chaleur des immenses avantages qui allaient résulter, pour le monde entier, de sa nomination, que je ressentis un intérêt secret pour la cause de sir Olivier. Le discours dura une bonne heure, après quoi sir Olivier s'assit au milieu des acclamations et des braves de son parti.

Pauvre sir Robert, pourquoi la nature l'avait-elle fait si laid ? Ce malheur lui attira une foule de railleries et de quolibets sanglants, lorsqu'il se présenta à son tour pour haranguer le peuple ; cependant, grâce à la force des poumons de Goodwin, il put se faire entendre après un long tumulte.

» GENTLEMEN,

— Le sot ! l'imprudent ! s'écria Goodwin avec colère, le mot honorables lui aurait écorché la bouche.

Goodwin avait raison, sir Robert venait de commettre une grande imprudence, car à peine eut-il prononcé le mot de gentlemen, qu'un brouhaha épouvantable de cris, de sifflets, de vociférations, s'éleva de toutes parts contre lui.

— A bas le conservateur qui nous insulte ! à bas l'aristocrate !

Puis une pomme de terre, lancée contre lui, vint s'aplatir sur son gilet.

— Du courage, sir Robert ! s'écria Goodwin, ne quittez pas la place, restez ferme à votre poste ; si vous ne voulez pas perdre votre cause, du sang-froid.

Ce conseil de Goodwin, malgré le peu d'envie que sir Robert avait de le suivre en premier lieu, produisit un excellent effet. La foule hua, siffla, cria d'abord pendant un bon quart d'heure ; mais en voyant sir Robert, les coudes appuyés sur la balustrade des hustings, où il semblait avoir pris racine, l'un des membres de cet honorable auditoire, fatigué d'at-

tendre, s'écria dans son langage : « Écoutons le vieux sorcier. » Alors un éclat bruyant de rire succéda à l'orage, et bientôt sir Robert put parler.

Son discours, qui, à part le premier mot, était de Goodwin, était rempli de métaphores, d'allusions érudites, de citations savantes, de termes de philosophie, de psychologie et de chimie. Je n'en compris pas un mot; mais, plus heureux que moi, les partisans de sir Robert applaudissaient à outrance. Vers la fin, il changea de ton; laissant le style relevé, il s'adressa à la foule dans son propre langage, devint vulgaire, embellit sa harangue de quelques termes d'argot, et fit des allusions fréquentes aux plaisirs et aux mœurs de la canaille.

Cette partie de son discours fut accueillie avec une sorte de fureur; des bravos, des applaudissements, auxquels prirent part plusieurs de ses adversaires, éclatèrent de toutes parts. Tout semblait lui présager un plein succès, lorsqu'une circonstance imprévue vint de nouveau jeter la consternation dans les rangs de ses amis. C'était le petit épicier Smith qui, montant sur les hustings pour donner son suffrage, s'avisa de rappeler les promesses qui lui avaient été faites.

— Messieurs, s'écria-t-il, je vote pour sir Robert, parce qu'il s'est engagé envers moi, d'une manière formelle, à nous faire faire un canal sur lequel les vaisseaux de soixante-quatorze canons pourront naviguer comme dans la Manche, et qu'il doit, en outre, faire chasser les catholiques de la chambre des communes, ainsi que de toutes les places qu'ils occupent.

Ces paroles, dont aucune ne fut perdue, ayant été accueillies par les libéraux et les torys avec des cris et des trépignements, les épithètes les plus sanglantes furent lancées contre sir Robert, et bientôt l'orage éclata avec fureur. Je vis alors un large cercle de radicaux et de conservateurs se former autour de moi ; les uns les autres se déchiraient, se poussaient en avant, se refoulaient en arrière, et criaient : « Le boxeur est pour nous ! — Non, non, non, le boxeur français est pour sir Robert ! » Le cercle se rétrécit bientôt, et je fus, à mon tour, poussé, bousculé par les uns, accroché, déchiré par les autres. Je maudissais en moi-même radicaux et conservateurs, lorsqu'au milieu de cette agitation violente, je me sentis enlever de terre par un Hercule qui me mit à cheval sur ses épaules. Les rangs s'ouvrirent alors, les bannières s'agitèrent, et

une procession immense se mit en route aux cris de : Vive le grand boxeur français ! vive la liberté ! à bas le conservateur ! Jamais Washington n'excita la moitié de cet enthousiasme, jamais Bolivar, jamais Pizarre, ni le grand Cortez, ne furent salués d'autant d'acclamations et d'épithètes fastueuses.

Mais quelle était donc la cause de cette ovation ? Je m'épuisais en conjectures pour la deviner, quand, au moment d'entrer dans la taverne du Vieux Coq, où la procession venait de s'arrêter, je vis accourir O'brien.

— James, lui criai-je, aide-moi à descendre de mon trône, et dis-moi, je t'en prie, tout ce que cela signifie, j'y perds la tête.

— C'est tout simple, me répondit-il en souriant, regarde à ta boutonnière.

Quelle fut ma surprise d'y voir les couleurs du candidat radical à la place de celles de sir Robert Plump, qui s'y trouvaient auparavant.

— Goodwin, reprit-il, a voulu exploiter ta réputation de boxeur, et je l'ai pris dans ses propres filets. Pendant que tu écoutais avec attention le discours du baronnet, j'ai adroitement changé les couleurs qui étaient à ta boutonnière.

Je ne pus m'empêcher de rire de la tournure burlesque que venaient de prendre les affaires électorales de sir Robert. Les partisans du candidat libéral, enchantés de me compter au nombre des leurs, me poussèrent dans la taverne du Vieux Coq. Nous y restâmes les deux jours que dura l'élection ; puis , grâce à moi , c'est du moins ce que prétendirent les radicaux, la cause de la liberté l'emporta sur celle de l'absolutisme , et sir Olivier fut proclamé membre de la chambre des communes. Alors, suivant l'usage , le nouveau membre fit un discours pour remercier les électeurs. Je ne rendrai point compte de ce morceau d'éloquence, qui dura une heure, et dans lequel sir Olivier fit un usage immodéré de fioritures, de métaphores ronflantes et de phrases alambiquées. Je me bornerai à dire que l'ayant dégagé moi-même de ce luxe de paroles , il me sembla que sir Olivier promettait à ses clients d'être aussi consciencieux dans l'exercice des hautes fonctions auxquelles leurs suffrages venaient de l'appeler, qu'ils l'avaient été eux-mêmes dans l'exercice de leurs fonctions d'électeurs.

— Bah ! me répondit O'brien , auquel je venais de faire part de mes observations, lors-

qu'on a dépensé cinquante ou soixante mille livres sterling pour assurer son élection, comme sir Olivier l'a fait, on a bien le droit d'avoir son franc-parler.

Ce sir Olivier eut pourtant la générosité de répondre, au propriétaire du Vieux Coq, de tous les frais de bière, d'ale, de whiskey, de roast-beef, de plumpudding et de pommes de terre que pourraient faire ses commettants pendant le reste de la journée. Je dis générosité, car la plupart de ses confrères retirent la subvention qu'ils accordent aux propriétaires de tavernes, immédiatement après leur nomination. Mais nous n'attendîmes pas jusqu'au soir ; peu curieux d'assister à de nouvelles orgies, nous quittâmes la taverne du Vieux Coq, au milieu des acclamations bruyantes d'une foule innombrable.



DÉPART POUR BRIGHTON. — BRIGHTON. — ROUT.

Le lecteur me blâmera peut-être en apprenant qu'à l'issue de l'élection je quittai la carrière de la politique, pour laquelle il semblait alors que le ciel m'eût fait naître. Mais la bienfaisante nature m'avait doué de je ne sais quel besoin de locomotion, qui ne me faisait trouver bien que dans les lieux où je n'étais pas. Il en résulta que lorsque O'brien, qui ne brillait pas non plus par un grand esprit de prévision,

m'eut proposé d'aller à Brighton, où, me dit-il, je pourrais avoir des nouvelles d'Élisa, je sautai légèrement dans la diligence.

Notre voyage fut heureux. A part plusieurs mendiants en habit noir, bottes cirées, chapeau brossé, linge d'une blancheur éblouissante, qui nous demandèrent l'aumône aux relais, nous ne rencontrâmes et ne vîmes rien qui soit digne de trouver place ici.

Brighton, qui anciennement était une petite ville fort peu importante, est devenu, depuis 1784, le rendez-vous de tous les gens de bon ton. Toutes les pompes et tous les agréments de l'architecture ont été prodigués pour orner cette ville; de toutes parts on y voit des frises, des chapiteaux, des colonnes, des portiques et des constructions magnifiques. Le Pavillon (tel est le nom que porte le palais qu'a fait bâtir Georges IV) possède une façade fort belle, composée de cinq corps de logis très-réguliers : l'élégance bizarre des dômes, des minarets, des lanternes, des coupoles et des girandoles de ce palais, rappelle les édifices enchantés des *Mille et une Nuits*. On va à Brighton pour prendre les eaux minérales et des bains de mer; le moment de leur plus grande affluence était autrefois de juin en octobre, mais depuis quelques

années, c'est d'octobre à février. Les boutiques de libraire servent de rendez-vous à la bonne compagnie; l'on y trouve des salons de lecture et des salles de concert et de jeu. Les courses de chevaux, les combats de coqs et les boxes font aussi partie des plaisirs de Brighton. On s'y amuse également à faire des excursions sur des ânes que l'on attèle souvent à des cabriolets et à des voitures à quatre roues. Mais à Brighton, ces animaux perdent leur nom vulgaire; le mot âne, en anglais *ass*, est impitoyablement rayé du dictionnaire du beau monde; *donkey*, expression qui ne se trouve encore que dans la bouche des fashionables, est le seul nom que l'on doive employer.

J'ai dit que l'élite de la noblesse anglaise était alors à Brighton. Nous y trouvâmes lady Crompy, mistriss Neville et la jeune Anna. Nous allâmes leur faire notre visite. Ces dames parurent nous voir avec beaucoup de plaisir, mistriss Neville surtout, qui, depuis notre séparation, n'avait rien perdu de son esprit mordant et satyrique. Nous trouvâmes miss Anna toujours languoureuse et toujours lisant sa chère Bible. Un jour que cette Bible reposait sur le piano devant lequel miss Anna psalmodiait quelques airs de Rossini, j'eus l'indiscrétion de

tirer légèrement à moi un petit billet qui sortait du livre, et j'eus l'indiscrétion plus grande encore de le lire. Voici ce que contenait ce billet :

« Double de la note que j'ai envoyée à Londres. Ces objets étant attendus avec impatience, mistriss Thompson est priée de les envoyer par un courrier ou par la malle-poste.

» Un pot de rouge végétal, première qualité; un pot de rose olympienne et un autre pot de fleurs de Ninon, pour les rousseurs; une livre de pâte unique, pour blanchir les bras et les mains, et donner à la peau la douceur du velours; un pot de teinture végétale, pour les cheveux rouges; douze douzaines de papillotes; une livre de poudre épilatoire, pour enlever les poils de la figure; un pot de pommade melaïno-côme, pour donner de la force aux cheveux; un corset mécanique, pour faire paraître minces les femmes qui ne le sont pas, et donner de la grâce aux tailles malfaites; un clysoir français, cet objet est destiné à mistriss Neville; un pot de céruse, encore pour mistriss Neville; et pour lady Crompy, un fouet et des culottes de peau. »

La crainte d'être découvert m'empêcha de remettre ce billet dans la Bible, je le plaçai

dans mon portefeuille, et je l'ai conservé jusqu'à ce jour.

Quelque temps après notre arrivée, lady Crompy nous invita à un grand *rout* qu'elle voulait donner le lendemain à toute la noblesse qui se trouvait réunie à Brighton. Les routs anglais m'avaient été trop souvent vantés pour que je perdisse une si belle occasion d'en voir un. Le lendemain, à onze heures du soir, je me rendis donc, avec O'brien, à l'hôtel habité par lady Crompy. Nous trouvâmes la façade de la maison brillamment illuminée en verres de couleurs, et les abords de ce lieu occupés par une foule de curieux, à travers laquelle les laquais et les cochers étaient obligés de se frayer un passage. Les équipages roulaient, et à chaque instant la lueur des flambeaux faisait briller aux yeux des spectateurs, de riches livrées et les armoiries des plus hauts personnages de l'Angleterre. Quant à nous, humbles piétons, nous eûmes beaucoup de peine à traverser cette foule compacte, et surtout à faire respecter nos poches, dans lesquelles nous trouvions à chaque instant des mains indiscreètes.

En arrivant au perron, nous vîmes une foule de laquais en grande tenue, rangés sur deux

lignes de chaque côté de la porte ; nous traversâmes ensuite une double haie de citronniers, d'orangers et d'autres arbustes, et nous entrâmes dans le premier salon. Ce salon, dont le parquet était couvert de dessins faits avec de la craie, était orné de riches tentures et de draperies superbes, dans lesquelles on avait enlacé des fleurs, et au plafond, des lustres répandaient une lumière éblouissante. Le parquet de la salle de bal, dont le luxe, la richesse des décors, la somptuosité des draperies, l'éclat scintillant des lumières, auraient fait croire à la réalité des anciens palais des fées, était couvert de dessins à la craie, comme celui du salon que nous venions de traverser. Lady Crompy, debout, immobile comme une statue sur son piédestal, était placée dans l'endroit le plus remarquable du lieu, pour y recevoir les personnes du bal ; quelquefois pourtant elle faisait un léger signe de tête, ou bien elle jouait avec son éventail. Une profusion de diamants de la plus belle eau étincelaient sur son cou, et un bracelet en perles, avec un gros diamant pour fermoir, brillait à chacun de ses bras. Autour d'elle se pressaient les invités ; les uns s'approchaient d'elle et se contentaient d'un léger salut ; d'autres se mettaient en évi-

dence , et cherchaient à attirer ses regards ; d'autres enfin laissaient tomber quelques phrases, puis se perdaient dans la foule. Nous lui rendîmes nos devoirs, et nous circulâmes dans les salons.

Toutes les célébrités de l'époque semblaient s'être donné rendez-vous dans ce lieu. Parmi les hommes, O'brien me montra lord Grey, l'éloquent champion du peuple à la chambre haute : Sa Seigneurie a une physionomie grave, pleine de simplicité, de dignité et de force, qui en impose et commande le respect ; lord Holland, au contraire, avec lequel nous le vîmes causer, a des manières pleines d'une bonhomie aimable, un air de bonne humeur qui respire si peu la majesté de son titre héréditaire, qu'on serait tenté de plaisanter de prime-abord avec lui ; lord Lauderdale, tory aujourd'hui, whig le lendemain, et qui ne manque jamais de raisons excellentes pour excuser la rapidité de ses évolutions, s'y trouvait également. Enfin je vis le capitaine heureux devant lequel la fortune humilia le plus grand guerrier des temps modernes : l'honorable duc est fort laid, gauche dans ses manières, il est prétentieux dans son maintien, et l'on voit dans ses gestes une certaine roideur qui trahit

l'homme des camps. James prétendait qu'un de ses plus beaux titres de gloire était, sans contredit, d'avoir donné son nom à d'excellentes bottes.

Les femmes, parmi lesquelles on distinguait la fameuse duchesse de Saint-Alban, qui, grâce à la fortune du banquier Coutts, est parvenue à conquérir une couronne ducal, avaient des toilettes très-brillantes. J'aperçus mistress Neville, que je n'avais pu aborder depuis le commencement de la soirée, et qui causait avec plusieurs dames; mais, arrêté dans ma marche par un autre groupe, je dus entendre quelques paroles de médisance qu'échangeaient, entre elles, deux dames d'un certain âge.

— Cette pauvre lady Crompy, disait l'une, en regardant avec une sorte d'envie les diamants qui brillaient au cou et aux bras de lady Crompy, *ce rout* la tuera, je ne lui ai jamais vu un air aussi souffrant !

— Je ne voudrais pas pour tous les trésors du duc de Norfolk être à sa place, lui répondit l'autre. Mais je crois apercevoir lady Fitz-William, c'est effectivement elle, je ne me trompe point; elle me doit cinquante guinées que je lui ai gagnées au wisht, il y a vingt jours, je vais me mettre sur son passage : c'est

une femme *bas-bleu*, et les beaux esprits sont sujets à perdre la mémoire.

Allant aussitôt au-devant de lady Fitz-William, elle lui prit les mains avec une apparence de vive cordialité, et lui demanda des nouvelles de ses chers enfants.

— Bien, très-bien, lui répondit lady Fitz-William, en répondant au sourire de la comtesse par un autre sourire, quoique pourtant cette rencontre ne parut pas, en premier lieu, lui faire beaucoup de plaisir.

Je pus alors aborder mistriss Neville, qui fut enchantée de me voir, et à laquelle je fis part de ce que je venais d'entendre et de voir.

— C'est lady Hancock, me répondit-elle en jetant un regard sur lady Fitz-William et la noble comtesse qui lui parlait. On disait pourtant qu'elle avait cessé de médire depuis qu'elle s'était mise à faire le métier de chaperon.

— Qu'est-ce qu'un chaperon, mistriss Neville ?

— C'est un métier difficile, fort difficile. Le chaperon, reprit-elle, est un mentor féminin, dont le ministère est d'introduire dans le monde nos héritières, pour que celles-ci puissent trouver des maris qui conviennent à leur rang et à

leur fortune, car une jeune fille peut être fort riche, savoir danser comme Taglioni, chanter comme Malibran, et perdre, avec tous ces avantages, la moitié de son prix, si on ne fait pas valoir ses talents pour elle, ou si on ne la met pas dans le cas de les produire. Lady Hancock a tout ce qu'il faut pour réussir dans cette entreprise : elle a de la naissance, elle est intrigante, et sent d'une lieue à la ronde un héritier.

Mistriss Neville me fit encore remarquer lady Mac G***. — Cette dame, me dit-elle, avait donné successivement sept filles à son mari, qui désirait vivement avoir un héritier de son nom. Il eut l'injustice de la rendre responsable de cette bizarrerie de la nature, et de lui annoncer très-sérieusement l'intention de divorcer. La pauvre femme, accablée à cette nouvelle, répondit qu'elle y consentait, pourvu qu'on lui remit tout ce qu'elle avait apporté en mariage. A quoi le mari répondit que c'était bien son intention. Le lendemain, en effet, il remit à sa femme un état détaillé de tout ce qui lui appartenait, pour qu'elle l'examinât et vit si rien n'y avait été oublié. « Il y manque encore quelque chose, lui dit-elle : ma jeunesse et le peu de charmes que j'avais quand

je vous ai épousé. » A ces paroles, lord Mac G*** déchira le papier, embrassa sa femme, et le hasard voulut que, l'année suivante, l'héritier tant désiré vint sceller la paix entre les deux époux.

Notre conversation fut interrompue par la présence d'un gentilhomme auquel lady Crompy prodiguait des sourires aimables, et avec lequel elle causait avec une grande affabilité.

— Sa Seigneurie, me dit mistriss Neville, à qui je venais de demander le nom de ce personnage, désire plaire à l'homme que vous voyez plus qu'à toute autre personne de la société : c'est le directeur d'un journal à la mode. Milady, en lui faisant la cour, espère que demain il sacrifiera deux ou trois colonnes à la description de sa fête.

La foule s'étant répandue dans tous les salons, les *gigs*, les *reel*, les contredanses et les valse allèrent pour le mieux. J'eus l'honneur de danser deux contredanses, l'une avec une marquise, l'autre avec une comtesse ; après quoi je passai, avec O'brien, dans la salle des rafraîchissements. Des buffets chargés de liqueurs, de sorbets et de légères pâtisseries, des tables où fumait le punch, se trouvaient

dans cet endroit. Il était impossible de les aborder, tant la foule qui se pressait autour était considérable. De là j'allai dans les salons de jeu, où je vis des monceaux d'or et de billets de banque entassés sur les tables ; enfin, fatigué, rompu, j'entrai dans une petite alcôve où il faisait sombre, et je me jetai sur un sofa.

Il était alors près de trois heures, les vapeurs de quelques verres de punch pris à la volée, le bruit des danses, le son des instruments et les voix des joueurs qui se fondaient ensemble et formaient un murmure sourd, engourdissaient mes membres et fermaient peu à peu mes yeux. Mon attention fut bientôt éveillée par ces paroles, prononcées à voix basse : « Il n'y a personne, nous pouvons entrer. » L'instant d'après, deux ombres, se dirigeant de mon côté, vinrent s'asseoir à l'extrémité du sofa sur lequel je m'étais assis. Je crus que j'allais entendre quelques doux propos d'amour ; aussi, me faisant aussi mince que possible, me blotissais-je dans mon coin pour n'en rien perdre ; mais à ma grande surprise, je m'aperçus que les deux personnes assises sur mon sofa n'étaient autres que deux hommes qui ourdissaient une trame infernale contre l'argent des joueurs de lady Crompy.

— Tu veux te mêler de faire le *pont*, disait l'un, et tu es d'une gaucherie impardonnable : tu n'es pas encore assez exercé.

— Cependant il ne faudrait pas perdre une soirée pareille, on y joue un jeu d'enfer.

— Écoute les instructions que je vais te donner. Je vais me mettre à la table de jeu.

— Très-bien.

— Et toi, tu parieras une faible somme pour mes adversaires; de cette façon, ayant le droit de voir leurs cartes, tu pourras m'indiquer le côté par où il faudra les attaquer.

— Comment ferai-je ?

Je retenais mon souffle, tant je craignais de perdre un mot de cette étrange conversation.

— Toutes les fois que mes adversaires seront faibles en cœur, jette machinalement dans la conversation une phrase commençant par *m*, comme celle-ci : *Milady Crompy nous donne une délicieuse soirée.*

— Très-bien, je comprends : l'*m* sera le cœur. Après ?

— Pour le carreau, tu commenceras tes phrases par la lettre *v* : *Votre Seigneurie veut-elle que je lui offre ? etc.*

— Je conçois : achève.

— Pour le trèfle, ce sera la lettre *l*.

— C'est au mieux. La chaleur est insupportable.

— Et le pique sera la lettre *a*.

— A merveille : Avez-vous vu Sa Grâce ? Elle désirait vous parler. La lettre *m* pour le cœur, la lettre *v* pour le carreau, la lettre *l* pour le trèfle, et la lettre *a* pour le pique ; c'est entendu.

Et à ces mots, mes fripons quittèrent le sofa, et rentrèrent au salon.

J'aurais dû saisir un de ces misérables ; mais j'étais si étonné, que, les premiers instants qui suivirent leur départ, je restai à ma place, immobile comme un terme. Quand je fus un peu remis, je rentrai au salon où, trouvant mistriss Neville, je lui dis ce qui s'était passé. Elle n'en parut nullement surprise ; car, suivant elle, les *routs* avaient été inventés tout exprès pour les escrocs. Je lui demandai comment de pareils gens pouvaient s'introduire dans les *routs*. Elle me répondit que Brighthon, comme tous les autres lieux fréquentés par la noblesse, étant le point de mire vers lequel convergeaient les joueurs de profession, les duellistes, les chercheurs de fortune et toutes les réputations équivoques du royaume-uni, il était impossible qu'il ne s'en glissât pas quelques-uns dans les meil-

leures sociétés. Je voulais chercher les deux misérables, mais elle s'y opposa formellement, en disant qu'un éclat serait dangereux, attendu que, depuis quelque temps, de grands seigneurs ne dédaignaient pas de gagner de l'argent par des procédés semblables. Suivant donc son conseil, je me mis à danser jusqu'à quatre heures du matin, heure à laquelle l'ardeur des danseurs et des danseuses commença à ralentir. Enfin, à cinq heures, les violons se turent, les danseuses s'éclipsèrent, les chevaux partirent au galop, et bientôt après, les salles brillantes de lady Crompy devinrent tout à fait désertes.

IV

**RETOUR A LONDRES. — CHANGEMENT DE FORTUNE. —
DÉPART POUR PARIS. — RETOUR A LONDRES.**

L'on se rappelle que j'avais suivi O'brien à Brighton, dans l'espérance d'y avoir des nouvelles d'Élisa ; mais mon espoir fut trompé, je n'appris rien qui la concernât. Mistriss Neville, à qui j'avais confié le secret de mon amour, lors de mon séjour au château de lord Crompy, me dit qu'une personne de sa connaissance qui connaissait beaucoup sir Wil-

liam, supposait que le baronnet et sa nièce étaient actuellement en Italie ; mais comme ce fait ne m'était nullement garanti, je restai dans l'incertitude comme par le passé. O'brien et moi, nous reçûmes à cette époque des nouvelles de sir Robert Plump, auquel nous ne pensions déjà plus. Sir Robert, moins pour se venger de l'outrage qu'il avait reçu que dans l'espoir de réparer l'échec fait à sa bourse par sa défaite électorale, venait d'attaquer sir Lover devant les tribunaux, et nous assignait comme témoins à charge dans ce procès, qui devait se plaider dans vingt jours aux assises de Westminster. Rien ne nous retenant à Brighton, nous allâmes faire nos adieux à lord et lady Crompy, à mistriss Neville et à miss Anna, et nous partîmes dans la diligence pour Londres.

Notre voyage se fit heureusement. En approchant de Londres, et à quelques lieues de cette ville, nous vîmes une grande foule qui assiégeait la porte d'une taverne. Quelques personnes que nous questionnâmes nous apprirent que le coroner et le jury étaient assemblés dans une chambre où l'on avait déposé le cadavre d'un homme, et qu'ils faisaient une enquête sur les causes de cette mort, qui avait

eu lieu dans des circonstances fort extraordinaires. Cet homme, qui n'était connu de personne, avait été vu la veille au soir, et s'était arrêté dans un château, éloigné d'un quart de mille au plus du village, pour y passer la nuit. Accueilli par le maître du lieu, qui se nommait O'dondale, homme fort riche, mais dont la jeunesse n'avait pas été exempte de fautes fort graves, on l'avait trouvé mort dans son lit le lendemain matin. Le propriétaire du château n'étant point aimé dans le voisinage, cette mort subite avait fait naître quelques soupçons contre lui ; mais comme le cadavre du défunt ne portait, dans aucun endroit, la plus légère trace de violence, le jury rendit presque sans balancer le verdict de mort par la visitation de Dieu *.

En arrivant à Londres, j'allai loger chez mon ancien propriétaire, M. Johnstone, chez

* Dans tous les cas de mort violente ou de mort par accident, un jury d'enquête est convoqué par un magistrat nommé *coroner*, pour prononcer sur le corps quel a été le genre de mort du défunt ; et lorsque le jury reconnaît que la mort a été naturelle, il rend le verdict de mort par la visitation de Dieu, formule consacrée par la jurisprudence anglaise en pareil cas.

qui je faisais toujours adresser mes lettres. Je retrouvai les choses à peu près dans l'état où je les avais laissées. Arabella avait eu, néanmoins, le malheur de manquer le fils du nabab. Son fameux thé, son porte-canne, me dit Betzy, sa femme de chambre, n'avaient pas produit l'effet qu'elle en avait espéré. Quelques jours après la fête, le traître avait battu en retraite, et, pour comble de perfidie, il avait donné sa fortune, son cœur et sa main à la jeune fille auprès de laquelle j'avais passé une partie de cette soirée mémorable. Ce rude assaut avait été vivement senti par la pauvre Arabella, elle détestait maintenant les hommes; et, dans un mouvement de colère bien excusable, elle avait juré de rester fille.

Je trouvai chez mon propriétaire une de ces lettres pour lesquelles on ne sait si l'on doit rire ou pleurer. J'étais maintenant riche de quinze mille livres de rente. Mon oncle, mon cruel oncle, que j'avais si souvent accusé de lésinerie, lorsqu'il me refusait de l'argent, venait de payer sa dette à la nature, me laissant toute sa fortune. Dans cette lettre qui m'attendait depuis quelques jours, et qui renfermait une traite de douze mille francs, on me disait de hâter mon retour en France, afin de met-

tre ordre à mes affaires. Ainsi, au moment où je m'y attendais le moins, je devenais, sinon digne d'Élisa, au moins un parti sortable sous le rapport de la fortune. Je résolus de partir immédiatement pour Paris, et de revenir le plus promptement possible à Londres, afin de m'y livrer à des recherches actives pour découvrir le lieu où était allée Élisa, et d'assister aux graves débats du procès en conversation criminelle pour lequel j'étais cité comme témoin. Ce parti pris, je fis mes préparatifs de départ. J'achetai une bonne chaise de poste, que je trouvai à bon compte, afin de voyager plus commodément et de m'arrêter où bon me semblerait. Je pris ensuite à mon service un gros anglais nommé Samuel, dont M. Jonhstone me vanta la probité, et après avoir pris congé d'O'brien, je partis.

Il était minuit environ lorsque je montai en voiture. Je baissai la glace, et à la clarté de ces nombreux becs de gaz, dont la lumière tranquille se reposait également sur toutes les parties du pavé et des murs, j'examinai, avec autant d'attention qu'au jour de mon arrivée, ces rues spacieuses qui secroisent en tout sens; ces trottoirs où le lord, comme l'artisan, n'a en propriété que la portion d'air nécessaire au

jeu de ses poumons ; où le portefaix , courbé sous sa charge , marche d'un pas cadencé , sans redouter le choc d'un essieu ; ces maisons sans autre ornement qui flatte l'œil ; ces spacieux marchés où l'air circule sans obstacles et entretient la salubrité ; et ces vastes édifices consacrés à l'humanité souffrante.

Lorsque je traversai le pont de Londres , et que je vis cette forêt de mâts rassemblés de toutes les parties du globe , qui , à la lumière vacillante de la lune , se balançaient majestueusement au sein de cette ville immense , je ne pus m'empêcher de rendre hommage au génie commercial des Anglais. En entrant dans Southwark , je baissai la glace de la voiture , m'enfonçai dans un des angles , et bientôt je m'endormis profondément. Quand je me réveillai , le jour commençait à paraître. Je sentis un frisson , causé par le froid , parcourir tous mes membres. Je m'aperçus alors du changement qui s'était opéré dans l'atmosphère : les nuages , amoncelés par un vent glacial et impétueux , menaçaient la campagne ; le cultivateur n'avait point repris ses travaux , et les troupeaux n'animaient pas le paysage. Un seul être , une femme , avait su braver l'ouragan. Je l'aperçus à une assez grande distance ,

luttant sans succès contre le courant impétueux de l'air, faisant deux pas et en reculant dix ; je l'observais, mais physiquement, je ne voyais que les efforts variés du choc et de la résistance : c'était un tableau sans intérêt de relation. Il en fut encore de même, lorsqu'étant plus rapproché d'elle, je vis, par la contraction des muscles de son visage, les signes de la douleur et du courage épuisé. Quant à Samuel, assis sur le siège, où il se roidissait pour résister à l'impulsion d'un vent glacial, il ressentit un sentiment de compassion qu'on éprouve pour les maux dont on est soi-même accablé. Il se retourna, jeta les yeux sur moi, et jugeant, sans doute, au caractère de ma physionomie qu'il pouvait se permettre un acte d'humanité, il arrêta ses chevaux, et fit monter la jeune femme à sa droite. Cette bonne action, au lieu de m'intéresser, me blessa : c'était une censure du sang-froid avec lequel j'avais observé cet être souffrant.

Bientôt, quelques gouttes d'eau annoncèrent que la nue condensée allait s'écrouler en pluie. La jeune femme n'avait pour vêtement qu'une robe d'indienne, un mantelet de taffetas noir et un léger chapeau. Elle leva les yeux sur ces nuages menaçants, et Samuel en

fit autant. Quelques secondes après, l'averse devenant plus forte, il fixa tristement le léger costume de sa compagne, et regarda, en la croisant, la lourde redingote qui l'enveloppait. J'entendis ces muets *aparté*, et je jetai aussi les yeux sur mon manteau. Enfin l'ouragan devenant de plus en plus violent, le bon Samuel regarda la jeune femme, soupira sans doute du sacrifice que lui imposait un sentiment protecteur de la faiblesse, se dépouilla et la couvrit de sa redingote... Et moi aussi j'en avais une, moins nécessaires à mes besoins, et cependant je n'avais pas eu la pensée de la prêter!... Mais j'avais en main la ressource du riche; je me tirai d'affaire avec le reproche, en baissant la glace, et en présentant à Samuel une demi-couronne. Il étendit la main, regarda froidement ce que je lui donnais, et me remercia par une phrase de la valeur d'une demi-couronne. Vous allez croire que ce manque de reconnaissance me blessa; point du tout, j'en tirai même parti, il fut le contre-poids de deux actes d'humanité qui auraient élevé cet homme au-dessus de moi. Après quelques réflexions sur la bizarrerie du cœur humain, j'oubliai totalement cette petite scène. Elle avait fait place à des idées entiè-

rement opposées, lorsque je vis cet homme si froid à l'instant où je lui présentai la demi-couronne, se retourner avec vivacité, me regarder d'un œil animé par le sentiment, et l'exprimer d'un coup de tête qui, avec un parfait accord avec la vivacité de ses yeux et le mouvement de son corps, était mille fois plus éloquent, plus énergique qu'il serait possible de l'être par la parole. Il avait eu bien de la peine à deviner le motif de ma petite générosité, et c'était la faute de ses fibres peu exercées ; mais il avait voulu le connaître, et une fois que son âme fut éclairée, elle fut toute reconnaissance. Je lui souris, et j'espère qu'il entendit que je lui disais : J'accueille cet échange, et nous sommes quittes.

Je m'arrêtai à Rochester. Le vent ayant cessé, et la pluie tombant avec moins de violence, je remontai en voiture. A Ospringe, où l'on relaya pour Cantorbéry, le maître de poste, tête nue, corps incliné, l'œil respectueux et l'aménité sur les lèvres, s'approcha de ma voiture et me demanda si je ne prendrais rien. Je le remerciai, et lui dis, avec l'inflexion de voix la plus douce, que j'avais déjeuné à Rochester. Mais à peine avais-je ôté à cet homme l'espoir de vendre ses denrées, que je le vis

se redresser, se couvrir, mettre ses deux mains dans les poches de son gilet, et se retirer avec un air de fierté. Je ne pus m'empêcher de sourire ; mais, pour éviter qu'il ne m'aperçût, je tirai mes tablettes, et me mis à tailler mon crayon, qui était émoussé. La mine de plomb m'ayant taché les doigts, je le priai de vouloir bien me faire donner de l'eau. Il me regarda sans daigner me répondre, et dit à Samuel, avec le sourire du mépris : *I d'nt understand* (Je n'entends pas). Je l'avoue, quoique je fusse encore sous l'influence de la bonne action de Samuel, je ne pus cependant être maître d'un moment d'humeur. Les trois transitions du masque de cet aubergiste opulent firent naître dans mon esprit des réflexions désagréables sur la classe mercantile, toujours disposée à employer la bassesse pour soutirer l'argent de l'étranger, tout en feignant pour lui un profond mépris. Je priai Samuel de descendre et d'aller me demander de l'eau à l'auberge, et je donnai un schelling au garçon qui m'en apporta. J'arrivai à Cantorbéry sans avoir pu jouir du spectacle de la campagne qu'animaient alors les rayons du soleil. Les douces images ne se peignent à l'âme que lorsqu'elle est préparée à les recevoir, et la mienne,

froissée par l'impression qu'elle venait d'éprouver, était incapable de les retenir. Mais une scène muette et intéressante m'attendait dans cette ville, et me dédommagea du vide, ou, pour mieux dire, du malaise que je ressentis pendant les deux heures de cette poste.

Ma voiture était arrêtée devant les fenêtres d'un salon dont les vitres, parfaitement propres, n'opposaient aucun obstacle à la vue. Je vis un vieillard paralytique et une jeune personne qu'à son visage calme et virginal, à sa taille d'un svelte encore un peu grêle, je jugeai devoir être la fille et non la triste moitié d'un sexagénaire. Debout, près du fauteuil de douleur, elle arrangeait un oreiller sous la tête du vieillard. Il tourna de son côté un visage vénérable, souleva péniblement un bras, et lui serra affectueusement la main. Alors la jeune personne se pencha vivement, prit la main du vieillard dans les siennes, la porta à ses lèvres, le regarda pendant quelques secondes avec tendresse et compassion ; elle fut ensuite s'asseoir devant une table sur laquelle était un livre qu'elle ouvrit, et qu'à son format je supposai être celui de l'espérance pour l'homme qui sent la vie lui échapper. Au mouvement de ses lèvres et aux longues pauses de

sa respiration marquée par le soulèvement du mouchoir qui couvrait son sein, je vis qu'elle en faisait la lecture au vieillard. Il cherchait à y participer par l'expression de sa physionomie qui s'animait, s'exaltait par degrés, lorsque tout à coup, excités l'un et l'autre par un agent sympathique, ils levèrent les yeux au même instant, et se fixèrent en silence... Que ne puis-je ! Mais, non, je tenterais en vain de vous rendre l'interprétation que je donnai à ce double éclair de leur âme ; je la cherche en vain dans ma mémoire, il n'y reste que le souvenir d'une impression qui fut aussi vive que délicieuse. Tous les sentiments d'une bonne nature étaient réunis dans les yeux du père, sous le caractère de la reconnaissance ; ceux de la fille exprimaient toutes les affections tendres, réveillées par la douce et bienfaisante pitié... Oh ! quel était donc ce verset qui modifia si rapidement ces deux êtres ? heureux produit de la morale religieuse. Il était sans doute une promesse faite par l'Éternel aux enfants dont les soins attentifs protègent les jours d'un père qui, par une vie pure et sans tache, a mérité de tels consolateurs... Mais, ma voiture étant attelée, mes chevaux partirent ; et j'arrivai à Douvres ayant encore sous

les yeux ces deux aimantes créatures. Les hôtels étaient remplis de voyageurs retenus par les vents contraires. Je descendis dans celui qu'on m'avait indiqué comme un des meilleurs, et où logeait aussi un noble lord de la chambre des pairs, qui se disposait à passer en France avec la fille d'un forgeron des environs de Covent-Garden. Les nuages qui s'élevaient entre ces deux amants n'étaient pas de ces aimables bouderies qui sont autant d'anneaux ajoutés à une chaîne de fleurs. L'ordurière plaisanterie, le poing levé et l'œil noir, étaient pour eux l'épine de la rose. A la suite d'une de ces aimables brouilleries, Sa Seigneurie, d'un coup de pied, fit rouler sur le carreau son adorable maîtresse. Mais, prompte à la riposte, elle se releva aussitôt, saisit un balai, et, d'un bras exercé sous les portiques et dans les *bagnos* de son quartier, elle chargea son auguste amant. Un lord, un pair d'Angleterre ! pirouetter sous un manche à balai ! cela n'était guère convenable ; aussi Sa Seigneurie courut-elle à ses pistolets. La princesse, justement effrayée, se sauve, saute les escaliers, et gagne la rue en criant à l'assassin. Son noble amant, l'œil égaré, la bouche ouverte et écumante, la poursuit le pistolet à la main,

et parvient, sans opposition, jusqu'à la porte. Mais, au moment de la franchir, un des matelots qui étaient rassemblés devant l'hôtel, indigné de voir un homme poursuivre une femme sans défense, se détache du cercle, croise l'étranger, et, un coude  derrière, l'autre élevé à la hauteur des yeux, lui offre le combat. Sa Seigneurie le fixe, l'évalue, et, ne jugeant pas la partie avantageuse, lui présente son pistolet. Cette détermination était un peu aristocratique. Le matelot, n'apercevant devant lui qu'un homme, se croit dégagé des lois du combat seul à seul, il écarte l'arme à feu du revers du bras qu'il tenait élevé pour sa défense, et, d'un coup de pied, envoie la lourde masse de son adversaire rouler dans le ruisseau. Pendant ce temps, la jeune fille avait eu le temps de fuir. Le vainqueur ne la voyant plus, jette un froid regard sur le noble lord qui se débat dans la boue, et rentre à pas lents dans le cercle dont il s'était détaché. Sa Seigneurie, n'ayant plus à craindre que les huées des spectateurs, se releva, ramassa son faux toupet, et rentra dans l'hôtel, en passant devant plusieurs groupes d'Anglais qui souriaient avec dédain. Rentré dans son appartement, Sa Seigneurie fit monter le maître de

l'hôtel, le conjura de refuser une voiture à sa maîtresse, en l'assurant qu'il avait sur elle les droits d'un mari, car il lui avait fait une promesse de mariage.

Les groupes s'étant dispersés, je rentrai dans le parloir et m'approchai de la fenêtre. J'aperçus de là les matelots acteurs ou témoins de l'événement. Je levai le chassis et les examinai. Le calme régnait sur leur physionomie; leur conversation était absolument étrangère à ce qui venait de se passer. Un nouveau venu demanda, en les abordant, ce qui était arrivé.

— C'est, répondit l'un d'eux, un gentilhomme qui poursuivait une fille que John a défendue.

— Et lequel a eu le dessus?

— Oh ! ils ne se sont pas battus.

— Et pourquoi?

— Parce que le gentilhomme a présenté un pistolet, et John l'a fait rouler à terre d'un coup de pied dans les reins.

— Il n'est pas Anglais ce gentilhomme ?

— Non, c'est un Irlandais, s'écria le nouveau venu ? et bientôt il ne fut plus question de l'aventure.

Le sang-froid, ou, pour mieux dire, le flegme de John, son attaque réfléchie, le sen-

timent de sa supériorité, effacée en lui par le mépris que lui inspirait un aussi vil adversaire, ouvraient un vaste champ aux réflexions. Cet homme était à mes yeux un héros. Cette expression paraîtra peut-être emphatique ; cependant elle ne l'est point. En effet, écartons, s'il est possible, le transparent de l'amour-propre, l'héroïsme n'est-il pas le sacrifice de soi-même dans une cause que l'on sait juste ? Or, ce John éprouva dans ses fibres endurcies une vive affection qui ne pouvait être qu'une sensibilité morale ; John était donc essentiellement humain. Confondu dans le cercle dont il faisait partie, il pouvait, sans s'exposer aux reproches des autres, ne pas s'élancer entre la jeune fille et son noble amant ; mais le devoir avait parlé à son âme, et, s'il ne l'avait pas rempli, il n'aurait pu éviter les reproches de sa conscience. John était accoutumé à un genre de combat soumis à des règles, et il les avait enfreintes sous les yeux de ses amis ; il fallait donc qu'il eût fait ce rapide raisonnement : Cet homme est armé, il me dispense de la loi. Le perturbateur gisant dans la boue, son élément, et la fille échappée à son ennemi, n'ayant plus besoin de secours, il rentre dans le groupe des spectateurs. et il y rentre avec le calme

qui succède à un acte de justice. La seule habitude de bien faire avait donc été le moteur de la détermination de John. Enfin il oublie son lâche adversaire et n'éprouve pas d'orgueil au sentiment de sa supériorité. John n'attachait donc de la gloire qu'à une victoire disputée ; John était donc un héros, ou je ne connais pas encore le vrai sens de cette expression. Or, s'il en était un, quoiqu'en casaque souillée de goudron, de qui tenait-il cette élévation au dessus du vulgaire ? de sa nature physique ? Non, les organes ne constituent que force et faiblesse. De ses connaissances ? Pas davantage. Elles se réduisaient à la nomenclature des agrès d'un navire. Il ne pouvait donc tenir, il ne tenait donc cette élévation d'âme que de la manière d'être nationale, sentimentalement électrique pour ceux dont les organes ont résisté à l'influence apathique du climat et des aliments.

Le lendemain de mon arrivée à Douvres, les vents ayant cessé de souffler dans la direction où ils étaient depuis quelques jours, et le temps se mettant au beau, nous nous embarquâmes sur un paquebot à vapeur. Nous arrivâmes à Boulogne après une heureuse traversée qui dura environ six heures. Je ne m'arrêtai

dans cette ville que le temps nécessaire pour prendre un léger repas, et je partis immédiatement pour Paris. « Les circonstances font les hommes, » a dit un sage, aussi ce Paris, que je trouvai si brillant dans mes jours de folie, me parut alors triste et ennuyeux. A peine me donnai-je le temps d'aller visiter quelques amis, tant il me tardait de quitter la France et de revenir à Londres, où m'appelaient de douces espérances. D'ailleurs mon oncle, qui était un homme d'ordre, m'avait laissé une succession si claire, si nette, qu'au bout de quelques jours, toutes mes affaires furent réglées. La nouvelle de mon héritage et de mon arrivée à Paris s'étant répandue, mes créanciers accoururent comme des nuées de santerelles. Je les payai tous ; puis laissant la direction de mes affaires à un homme de confiance, je repartis pour Londres, où j'arrivai après une absence de quinze jours. Ma première visite fut à O'brien, que je trouvai chez lui, les jambes en croix devant son feu, et lisant une annonce de journal qui semblait exciter sa gaieté. En me voyant entrer, O'brien laissa son journal et me dit que j'arrivais fort à propos, attendu qu'il se disposait à écrire à un de ses oncles pour le décider à lui délier les cordons de sa bourse.

— Mon cher James, lui dis-je en lui serrant la main, le changement qui vient de s'opérer dans mes affaires me permet aujourd'hui de te rendre quelques services. Voici une cinquantaine de guinées, et j'aurai demain à ta disposition une pareille somme, si elle t'est nécessaire.

Il me répondit que cette somme lui suffisait, et me félicita de ce qu'il appelait mon heureux sort.

— Lorsque je suis entré, tu lisais un article de journal qui paraissait exciter ta gaieté ; fais-moi le plaisir de me le montrer.

Il me passa un numéro du *Morning-Herald*, dans lequel je lus les annonces suivantes.

Morning-Herald, 16 février 183.. — Un homme de caractère, de naissance et de fortune, qui a fait figure dans tous les cercles brillants, tant en Angleterre que sur le continent, dans la fleur de l'âge et d'une figure qui ne lui a jamais attiré de disgrâces, se trouve en ce moment sans aucun attachement ; et, comme il pense que, sans une intrigue, la vie est d'un vide insipide et insupportable, il serait charmé d'en former une avec une jeune personne qui soit pourvue de toutes les qua-

lités et agréments nécessaires pour rendre un attachement, non-seulement agréable, mais permanent. Comme il a été sacrifié à un mariage de convenance, on ne peut pas supposer qu'il puisse être amoureux de sa propre femme, quand même la mode le permettrait ; mais il respecte assez le monde, sa femme et lui-même, pour ne pas chercher à conserver l'extérieur d'une bonne intelligence. C'est pourquoi la *connexion* qu'il désirerait former devrait être tenue dans un profond secret, et confiée seulement à leur cœur, sans l'intervention d'amis ou de confidents qui, ordinairement, occasionnent et cherchent la désunion. Toute jeune dame qui se trouve dans les mêmes circonstances est priée d'envoyer une lettre, avec explication bien nette, à l'auberge du Cygne à deux cous, dans Ladenhall, entre sept et neuf heures du soir. Elle assignera ensuite un rendez-vous, où une femme de chambre, ou toute autre personne, devra rencontrer l'*avertisseur*; alors elle pourra faire un rapport authentique sur sa personne. La lettre doit être à l'adresse de M. A. G., et délivrée à un M. Stantely, qui se trouvera dans la chambre commune de ladite auberge, tous les jours de la semaine, à l'heure sus-mentionnée. Et, pour prévenir la possibi-

lité d'une surprise, M. Stantely aura une clarinette dans la main droite, et ne répondra à la personne chargée de la lettre que sur une invitation de sa part de lui jouer un air. De l'attention qu'on met à garder le secret, la dame doit être assurée d'une grande discrétion : *L'avertisseur* serait très-heureux si une dame disait assez haut en entrant dans la chambre commune : *Le jour de la naissance de la reine ; il faudrait être vingt fois plus forte et plus adroite que je ne suis pour être capable de m'en tirer.*

Cet avertissement, comme on le voit, était à l'adresse des femmes de la bonne compagnie ; il doit donner une haute idée de l'opinion qu'ont les Anglais sur la pureté de leurs mœurs. Voici une autre annonce qui se trouvait dans le même journal.

TEMPLE DE LA SANTÉ ET DE L'HYMEN, PALL-MALL. A huit heures du soir jusqu'au jour de la vente, sera faite la célèbre lecture, au *Temple de l'Hymen, Pall-Mall*. Admission à la lecture : une demi-couronne ; voir la maison pendant le jour : un schelling. La grande et petite noblesse sont respectueusement averties que le temple sera ouvert ce soir, avec musique et grande illumination, et que le docteur Graham prononcera un discours sur l'art d'aug-

menter et de rendre permanents les plaisirs du lit conjugal, de produire une race nombreuse, saine et belle, et de conserver, même jusque dans un âge fort avancé, cette vigueur, cette virilité qui parlent si fortement au cœur des femmes. Le tout sera mêlé de réflexions morales et physiques, ainsi que de préceptes pour conserver et augmenter la beauté et les agréments personnels.

Quoique depuis mon séjour à Londres je fusse familiarisé avec les annonces des journaux anglais, cependant cette dernière me parut si singulière, que je résolus d'aller visiter dans la soirée le *Temple de l'Hymen et de la Santé*. Nous allâmes aussitôt faire une promenade dans Hay-Market. Nous nous entretenîmes pendant le dîner du fameux procès dans lequel nous étions appelés comme témoins ; et quand nous fûmes sortis de table, nous nous dirigeâmes vers Pall-Mall, au *Temple de la Santé*.

Je puis dire, sans fausser la vérité, que rien n'était au-dessous de l'avertissement. La salle où le médecin donnait ses leçons était une espèce de boudoir tapissé de glaces, orné de statues sans draperies, et éclairé par un grand nombre de petits lustres en cristal. Au milieu

était un lit à l'usage de ceux qui voulaient mettre en pratique la théorie du docteur. Supporté par six piliers de verre qui l'isolaient de la terre, ce lit était couvert d'un baldaquin à verges de cuivre, qui communiquaient par leur point de réunion à une énorme machine électrique, placée dans une chambre supérieure. A une certaine élévation des colonnes sur lesquelles portaient les verges des baldaquins, il y avait de petits vases remplis d'éther, et c'était dans l'évaporation du fluide volatil, divisé à l'infini par ce fluide électrique, et respiré avec l'air atmosphérique par ceux qui font l'épreuve du lit, que résidait toute la féerie du docteur Graham. Tel était le Temple de l'Hymen et de la Santé, annoncé, affiché, suivi, et devenu d'un usage aussi commun que le permet le prix de chaque nuit, qui est de cent guinées. Les seules réclamations faites contre cet attentat aux mœurs, au respect public et à la santé des citoyens, ont été de grossiers, de dégradants pamphlets, dont celui-ci donnera une idée.

Morning-Herald, 25 février 1833.. — Comme il faut que plusieurs années s'écoulent avant que la race herculéenne qui doit sortir des dévots du Temple de l'Hymen soit en état d'être

utile au beau sexe, un grand nombre de dames de la haute aristocratie, fixées dans le quartier de Westminster, trouvant qu'il leur était cruel d'être privées momentanément des plaisirs que leur promet le médico-électrique du docteur, ont résolu patriotiquement de remédier à cet inconvénient. Pour cet effet, méprisant la couleur, comme elles méprisent la chétive race européenne, elles ont pris à leur service des fils de la brûlante Afrique, qui, à leur apparence vigoureuse, paraissaient approcher du point désiré, au risque de voir les rejetons de ces Hercules tant soit peu basanés.

CONVERSATION CRIMINELLE.

Le jour était venu où le procès que sir Robert intentait à sir Lover allait s'ouvrir. Ces débats, qui, à l'exception des noms des personnages que l'on y voit figurer, sont vrais dans toutes leurs parties, ne manqueront pas d'effaroucher quelques susceptibilités; l'on me dira sans doute où est le bien de donner de la publicité à des détails qui ne respirent que l'immoralité. A cette question je répondrai en

renvoyant mon critique à la législation anglaise, qui, sans doute, ne manquera pas de bonnes raisons, puisqu'elle ne veut point de huis-clos, comme en France, dans ces sortes d'affaires. Cela étant, j'ai cru qu'il valait mieux faire un peu violence aux préjugés français, que de détacher un trait aussi caractéristique du tableau des mœurs que je cherche à peindre dans cet ouvrage.

Au jour fixé, à l'heure dite, O'brien et moi, nous nous dirigeâmes vers Westminster. Déjà les abords en étaient remplis d'une foule de brillants équipages et de laquais en grande livrée ; déjà des lords et de grandes dames se pressaient à la porte. Après de grandes difficultés, nous entrâmes dans une vaste salle éclairée sur le côté par de grandes fenêtres, dont quelques-unes donnaient sur une autre salle. Les tables derrière lesquelles devaient se placer les juges et les jurés, la barre où étaient déjà les défenseurs des deux parties, ainsi que celle destinée aux témoins, étaient couvertes de fleurs et d'herbes odoriférantes. A la vivacité des conversations qui s'établissaient parmi les assistants, à l'anxiété qui régnait sur tous les visages, on voyait sans peine combien l'affaire du jour excitait la curiosité publique. La

foule continuait à se presser dans l'enceinte ; des lords, des membres de la chambre des communes, des duchesses, des marquises, de jeunes filles, magnifiquement parées, toute la haute aristocratie, avide de recueillir les moindres détails de cette solennité judiciaire, s'était donné rendez-vous dans ce lieu.

A dix heures précises, un huissier ayant annoncé la cour, les juges et les jurés entrèrent dans la salle d'un pas grave, et allèrent s'asseoir à leurs places respectives. Il se fit alors un morne silence, et le célèbre Goodwin, qui, dans cette circonstance, prêtait le secours de sa parole à la cause du demandeur, se leva pour établir la plainte. Il dit qu'il venait dénoncer à la justice du tribunal un cas grave d'*acquaintance charnelle* (*carnal acquaintance*) entre sir Lover et lady Plump, femme légitime de son client ; que sir Robert avait accueilli dans sa demeure le défendeur comme un ami, et que ce dernier, pour prix de cette hospitalité, avait séduit lady Plump et détruit ainsi le repos et le bonheur domestique de sir Robert ; que ce fait était malheureusement avéré, comme le prouveraient les témoins ; qu'en conséquence, il demandait à la cour, pour réparation de l'offense, vingt mille livres ster-

ling (500,000 fr.), somme qui, selon lui, n'était pas exagérée, si l'on considérait la position financière du défendeur et l'indignité de sa conduite.

La dernière partie de ce discours excita un sourire railleur sur les lèvres de la noble assemblée, et quelques voix murmurèrent que les faveurs de lady Plump étaient estimées fort cher. Tous les témoins, moi seul excepté, furent conduits dans une autre salle.

— Jurez de dire la vérité tout entière, me dit le lord-juge.

— Je le jure, mylord, lui répondis-je, après qu'on eut placé une Bible dans ma main gauche.

— Dites ce que vous savez.

— J'ai connu sir Robert aux courses de Newmarket, et j'ai accepté l'invitation qu'il m'a faite de l'accompagner au château qu'il possède dans le Warwickshire, où j'ai vu, pour la première fois, lady Plump et sir Lover, qui m'a été présenté par sir Robert, comme son parent et son ami. Un soir, en rentrant au château, j'ai trouvé sir Robert en grande colère contre lady Plump, qu'il venait de surprendre, nous dit-il, en flagrant délit d'adultère.

— Quelle était la nature des assiduités de sir Lover envers lady Plump pendant votre séjour au château ?

— Il y avait beaucoup de prévenances et d'attentions délicates de la part de sir Lover.

— Qu'en avez-vous auguré ?

— Mylord, il me semble que je suis en droit de ne pas répondre à cette question. La loi m'ordonne de dire ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu, mais là s'arrête mon devoir ; c'est au jury et non à moi à en inférer ce que bon lui semble, ou mieux, ce que sa conscience lui dicte.

— Allez vous asseoir.

Ma réponse fit plaisir aux femmes ; un murmure approbateur, qui semblait me remercier de la discrétion que j'avais mise dans ma déposition, m'accompagna jusqu'à ma place. Après moi vint O'brien, qui fit une déposition semblable à la mienne, et ensuite ce fut le tour du groom de lady Plump, que je laisserai parler.

— Je suis au service de lady Plump depuis quatre ans, j'accompagne lady Plump à la promenade et dans toutes ses courses. Je connais sir Lover depuis que je suis au service de lady Plump. Quand sir Robert et lady Plump

devaient dîner en ville ; milady se plaignait souvent d'un violent mal de tête, et dînait ensuite avec sir Lover, avec lequel elle restait seule : milady congédiait tout le monde.

— La porte était-elle fermée ? demanda le lord-juge.

— Toujours, mylord ; une fois je frappai à la porte, mais milady ne voulut pas me laisser entrer. J'ai souvent accompagné madame jusqu'à la porte d'un magasin de modes situé dans Piccadilly, où je sais que sir Lover avait un logement, et plusieurs fois j'ai attendu à la porte deux ou trois heures de suite.

La marchande de modes vint ensuite ; le lord-juge lui fit prêter serment et lui ordonna de dire ce qu'elle savait.

— Il y a quatre ans que sir Lover a loué chez moi une jolie chambre dans laquelle il y a un lit. Cette petite chambre n'était point habitée par sir Lover, il n'y venait qu'avec une dame qu'on m'a dit être lady Plump. Curieuse de voir ce qu'ils faisaient ensemble, je fis, à l'aide d'une vrille, plusieurs trous dans la porte, et je regardai par ces trous, par lesquels on voyait fort bien.

A ces mots il se fit un silence si profond, qu'on eût entendu le bruit d'une épingle.

— Qu'avez-vous vu ? lui demanda le lord-juge.

— J'ai vu sir Lover se placer sur une chaise, répondit la modiste avec l'aplomb d'un grenadier, et prendre lady Plump sur ses genoux ; puis tous deux se sont levés et sont allés se coucher sur le lit.

La modiste continua sur le même ton pendant plus d'une demi-heure. Ennemie jurée des figures et des périphrases, et fière de l'attention que l'assemblée donnait à sa déposition, elle semblait prendre un plaisir extrême à ne rien omettre et à s'appesantir sur les moindres détails. Chaque chose était appelée par son nom, et tout cela était dit d'un air si naturel, qu'une fois, scandalisé pour les dames, je ne pus m'empêcher de manifester le dégoût que m'inspirait une telle déposition ; mais les cris silence ! silence ! au banc des témoins partant aussitôt de tous les côtés de la salle, couvrirent ma voix. Enfin, à ma grande satisfaction, elle cessa de parler et céda sa place à un nommé Mathews, intendant de sir Robert. Ce témoin déclara que Betzy, la femme de chambre de lady Plump, lui avait dit plusieurs fois avoir vu le matin lady Plump mar-

chant sur la pointe du pied, et tenant dans sa main sa robe de soie, afin d'empêcher que le frôlement de la soie ne fit du bruit, se diriger vers la chambre de sir Lover; que s'étant approché doucement, il avait regardé par le trou de la serrure, et qu'il avait vu.

— Que faisait sir Lover? demanda le lord-juge, qui, lui-même, semblait prendre plaisir à prolonger ses questions.

.

— Cette diable de conversation criminelle me fait furieusement siffler les oreilles, murmurai-je tout bas à O'brien.

— Tais-toi, me dit-il, écoute; ce que nous avons entendu n'est rien en comparaison de ce que nous allons entendre : on réserve toujours le plus beau pour la fin.

— En ce cas, lui répondis-je, les dames qui sont ici feront bien de se boucher les oreilles.

— Elles s'en donneront bien de garde, car elles ne sont venues ici que parce qu'elles étaient sûres d'y trouver du scandale.

O'brien ne se trompait point; l'intendant ajouta que depuis long temps il avait informé son maître des relations criminelles qui existaient entre sir Lover et lady Plump, et que sir

Robert lui avait répondu qu'il fallait attendre, qu'il fallait garder le silence, attendu qu'il voulait prendre les deux coupables sur le fait; que quelques mois plus tard, son maître était sorti sous prétexte de faire une visite, et qu'il était rentré un instant après par la porte du jardin; qu'alors lui, Mathews, sir Robert et un autre domestique, s'étaient cachés dans une chambre voisine, qu'ils avaient vu lady Plump entrer dans la chambre de sir Lover, qu'elle avait dit : « Nous ne pouvons rester que quelques minutes ensemble, » que sir Lover avait répondu qu'ils pouvaient rester une bonne heure sans le moindre danger, et qu'enfin ayant entendu un bruit étrange, ils s'étaient précipités tous trois dans la chambre de sir Lover; qu'alors lady Plump ayant vu lui, Mathews, elle s'était écriée : « Cher Mathews, au nom du ciel ! ne me perdez pas ! » Mais qu'à la vue de sir Robert, elle s'était évanouie.

La liste des témoins à charge était épuisée : j'en fus fort aise pour la pauvre lady Plump, car, malgré ses torts, je ne pouvais m'empêcher de la plaindre. Ce fut alors le tour de sir Robert Plump d'être cloué sur la sellette. L'avocat du défendeur se leva et prit ainsi la parole :

« Messieurs les jurés,

» Malgré les témoignages nombreux que je viens d'entendre, malgré l'accord parfait qui semble y régner, je n'ai point encore la conviction intime qu'il y ait eu conversation criminelle entre mon client et lady Plump. Examinons, messieurs, la position des témoins. Trois, dont l'un est étranger, nous ont fait des dépositions insignifiantes, et qui ne pourraient militer contre nous, alors que le jury appelé à nous juger ne serait pas composé d'hommes honorables tels que vous. Le quatrième témoin est une modiste, dont la suite des débats nous fera apprécier les mœurs et la conduite; enfin les deux derniers témoins sont tous deux attachés au service de sir Robert.

— N'inculpez pas les témoins, s'écria le défenseur de sir Robert.

— Ce n'est point mon intention, je désire seulement prouver que ceux dont les témoignages sont si positifs ne peuvent être, par leur position dépendante, à l'abri de toute influence. Mais alors qu'il y aurait évidence, alors que le fait serait avéré, je me demande si notre adversaire aurait bien droit à une indemnité quelconque, pour compensation de ce

qu'il appelle dommage causé à son repos et son bonheur domestique. Vous avez entendu le témoin Mathews, vous avez entendu cet homme vous dire qu'ayant informé sir Robert de la conduite de lady Robert, ce dernier lui avait répondu : « Il faut attendre, je veux les surprendre sur le fait. » D'autres témoins vous prouveront, messieurs, que sir Robert avait reçu des informations du même genre depuis plus de six mois, ce qui ne l'empêche point de recevoir plus tard sir Lover et de lui donner place à sa table. Or, que signifie une pareille conduite? d'où vient que sir Robert, qui évalue la perte de son repos et de son bonheur domestique à vingt mille livres sterling, nous laisse paisiblement jouir de sa femme pendant six mois? Sir Robert a-t-il sur le mariage les mêmes idées que le grand Caton? veut-il, à l'exemple de ce célèbre Romain, que nous fécondions sa femme pour la reprendre ensuite? Mais telle n'est point l'intention de sir Robert, puisque nous comparaissons aujourd'hui sous le poids d'une accusation grave, dont lui-même est l'auteur. Alors d'où vient donc cette patience admirable, dont on chercherait vainement un second exemple dans nos annales judiciaires? Il n'y a pas d'effets

sans causes ; vous nous attaquez , donc vous avez un but ; et pourtant , si nous sommes coupables , nous ne le sommes , depuis six mois , que parce que vous l'avez bien voulu. Messieurs , quand vous connaîtrez le caractère de sir Robert , vous résoudrez le problème aussi facilement que moi. Sir Robert est un homme avide et un ambitieux ; l'argent , les honneurs et les places , voilà les rêves de sa vie. Désespéré d'avoir perdu sa place à la trésorerie et son siège au parlement , voulant rentrer à tout prix à la chambre des communes , et sachant que sir Lover , dont les relations de famille sont fort étendues , peut lui être utile dans cette circonstance , il cajole mon client , l'accueille chez lui , lui fait mille prévenances ; puis , quand il croit pouvoir se passer de ses services , il lui fait une scène scandaleuse et lui intente un procès en conversation criminelle , dans l'espoir d'obtenir une somme considérable , et de réparer ainsi l'échec fait à sa chère bourse par les achats de voix auxquels l'obligent ses projets d'élection. Tel est sir Robert , messieurs les jurés. L'hypothèse dans laquelle je raisonne est la seule admissible ; si nous sommes coupables , c'est pour nous extorquer de l'argent que vous nous avez

laissé l'être pendant six mois consécutifs. Autrement je reviens à ma question : pourquoi votre patience ? pourquoi cette complaisance ?

Mais, vous, dont le repos coûte si cher, sir Robert Plump, êtes-vous bien exempt des fautes que vous reprochez aux autres ? avez-vous toujours respecté les saintes lois du mariage ? Non, messieurs les jurés, des témoins vous prouveront que sir Robert a été surpris lui-même en flagrant délit d'adultère, et que cette découverte a été faite sans cet entourage de précautions adoptées par notre adversaire à notre égard ; et alors vous apprécierez à leur juste valeur les prétentions d'un homme qui a l'impudeur de venir vous demander vingt mille livres sterling pour des fautes dont il ne craint pas de se rendre coupable lui-même. »

Quelques bravos, qui furent aussitôt réprimés par les huissiers, accueillirent ce discours, et aussitôt l'on fit entrer un témoin à décharge. Ce témoin était l'homme qui avait accompagné sir Robert et l'intendant Mathews lors de leur irruption dans la chambre de sir Lover. Il déclara que sir Robert était effectivement instruit depuis longtemps du commerce criminel qui existait entre sir Lover et lady Plump ; que lui-

même le lui avait dit ; que sir Robert avait reçu cette nouvelle très-froidement, et qu'il lui avait répondu, comme à Mathews : « Il faut attendre!!! »

Après ce témoin vint le tour de Betzy, femme de chambre de lady Plump. Betzy fit une violente sortie contre les mœurs de sir Robert ; elle dit que sa maîtresse était si négligée, qu'il y avait lit à part ; que sir Robert lui avait fait des propositions criminelles, à elle, pauvre Betzy, et qu'elle les avait toujours repoussées ; qu'un jour, étant entrée par hasard dans la chambre de sir Robert, elle avait vu, à sa grande surprise, deux oreillers dans le lit de son maître, tandis que dans celui de lady Plump, il n'y en avait jamais qu'un.

Le témoignage de la femme de charge fut encore moins favorable aux mœurs de sir Robert. Elle déclara qu'elle avait vu le baronnet se livrer à de grandes privautés avec la modiste, le témoin qui avait si fortement chargé lady Plump ; qu'une fois, en passant devant la chambre de sir Robert, elle avait mis son nez à la serrure, et qu'elle avait vu la modiste sur les genoux de sir Robert, et qu'alors il.....

Je m'arrête ici ; j'en ai assez dit pour donner à mes lecteurs une idée d'une conversation cri-

minelle anglaise. Il y eut pourtant d'autres dépositions dans lesquelles les témoins, comme ceux que nous avons entendus, ne nous firent grâce d'aucun détail. Enfin l'avocat général prit la parole, et, dans un discours plein de convenance, flétrit la conduite de sir Lover ; mais, adoptant les moyens de la défense, il déclara que sir Robert était également reprehensible ; que lorsqu'on voulait exiger de sa femme une conduite régulière, il ne fallait pas soi-même donner l'exemple du scandale, et termina en disant que les prétentions de sir Robert étaient beaucoup trop exagérées. Après un résumé impartial du président, le jury entra dans la chambre des délibérations, d'où il rapporta, au bout de quelques minutes, un verdict de condamnation à dix livres sterling (250 fr.), en faveur de sir Robert : telle fut la fin de ce procès. Sir Robert, après avoir traîné sa femme dans la boue, et s'y être traîné lui-même, dut vivre avec elle. Ce verdict me réconcilia avec la publicité des débats, et je partis en souhaitant le même sort à tous les maris qui espèrent effacer leur honte et celle de leurs femmes par l'appât d'une grosse somme d'argent.

VI

CHAMBRE DES COMMUNES.

Depuis longtemps je désirais aller à la chambre des communes, alors le théâtre d'une lutte acharnée entre les conservateurs et les libéraux. Après de longues défaites, ces derniers venaient enfin de voir les portes du pouvoir s'ouvrir pour eux ; mais ils étaient en butte à toute la rage du parti qu'ils avaient supplanté. Les organes des deux partis se livraient à une polémique violente, et tout annonçait une

session orageuse. Un matin, O'brien vint me chercher pour me conduire à la chambre. Nous déjeunerâmes ensemble, nous remplîmes ensuite nos poches de sandwiches, par mesure de précaution, et nous nous mîmes en route.

En approchant de la chapelle de St-Étienne*, nous trouvâmes un grand nombre de marchands d'oranges et une foule immense dont nous ne pûmes traverser les flots pressés qu'aux dépens de nos sandwiches, qui disparurent de nos poches. Quelques schellings distribués à propos, nous permirent d'arriver jusqu'à la porte destinée au public, où nous frappâmes avec nos pieds et nos mains, jusqu'à ce qu'un gardien, fatigué du bruit, entr'ouvrit la porte. Nous lui présentâmes notre billet d'admission, et nous l'accompagnâmes d'une demi-couronne; mais le cerbère referma brusquement la porte, et nous laissa débattre avec la foule qui se pressait de plus en plus, et nous enfonçait les côtes. A la fin, pourtant, il rouvrit à demi sa porte, reçut notre demi-couronne et notre billet, et, poussés par un flot impétueux, nous franchîmes les degrés

* Lieu où se tenaient les séances des communes avant l'incendie de 1835.

qui nous séparaient de la galerie avec tant de promptitude, qu'un instant je crus y avoir été lancé comme un boulet.

Quand je fus assis, je ne pus maîtriser une certaine émotion. Le souvenir des Burke, des Pitt, des Fox, des Sheridan, des Canning, joint à l'idée que j'allais faire connaissance avec les célébrités politiques de l'époque, agirent puissamment sur moi. Néanmoins, lorsque j'eus jeté un premier coup d'œil sur la salle, mon émotion cessa, et fit place à un vif sentiment de surprise. La chapelle de Saint-Étienne n'offre en effet aucune majesté, rien dans son architecture n'indique le lieu où se réunit le sénat anglais. La salle est de forme carrée, elle est sombre, les murs en sont noirs et sales ; les lambris de chêne, unique ornement de ce lieu, ont subi l'action des ans, et portent la sombre empreinte de leur antiquité. Trois fenêtres laissent arriver à grande peine la lumière du dehors ; en revanche, on y voit bon nombre de quinquets qui, lorsqu'ils sont allumés, font de ce lieu une sorte d'étuve. La galerie destinée au public ne contient qu'un très-petit nombre de personnes ; deux autres galeries latérales sont réservées aux membres du parlement, qui seuls ont le droit d'y aller

promener leur ennui. En face de la galerie du public, est une table oblongue, dans laquelle on a pratiqué un trou, où l'on jette les pétitions ; au milieu sont placés quelques livres, du papier et des plumes ; et de chaque côté l'on voit une boîte vide, sur laquelle l'orateur a coutume de frapper, lorsque la puissance de ses arguments ne suffit pas pour triompher des dispositions dormantes de la noble chambre. D'un côté de cette grande table qui sépare les deux camps, repose la masse, symbole et sceptre de l'autorité législative : à l'autre bout, siègent les secrétaires, et derrière eux, le *speaker* (le président), la tête affublée d'une énorme perruque poudrée, et qui, assis dans son fauteuil, ressemble assez à un vieux juif.

Les bancs qui sont à la droite du *speaker*, et à la gauche du public, sont occupés par ceux qui votent dans le sens du gouvernement. Les principaux orateurs de ce parti et les ministres eux-mêmes sont assis sur le banc le plus rapproché de la table au tapis vert ; et sur les bancs les plus élevés, du même côté, se groupent tous ces honnêtes membres qui jugent des besoins de la patrie selon l'état de leur estomac et celui de leur bourse. En face, à gauche du *speaker*, se trouve l'opposition. Les bancs, autrefois

foulés par le parti radical, sont occupés aujourd'hui par le parti conservateur; la grosse artillerie figure au premier banc, comme pour protéger le corps d'armée, et les troupes légères sont échelonnées derrière elle. Deux rangées de bancs circulaires, dont les extrémités se joignent, forment une espèce de terrain neutre, où se réunissent les honorables membres des deux camps, qui préfèrent échanger des prises de tabac, que faire de l'éloquence ou dire des absurdités *.

Le jour où nous nous trouvions à la chambre était, en style de journaux, *un jour de bataille* (*field day*). Trois fois ce grand jour avait été annoncé, et trois fois il avait été remis. Les pétitions pour et contre la grande question qui devait s'agiter ce jour-là étaient arrivées de toutes les parties du royaume-uni : la table

* Cette salle a été construite par un roi usurpateur, Étienne, petit-fils de Guillaume le Conquérant, qui dut son élévation au trône aux suffrages de la population démocratique de plusieurs grandes villes, et particulièrement de Londres et de Manchester. Dans le principe, c'était une chapelle qu'il dédia à son homonyme saint Étienne. C'est pour cette raison qu'encore aujourd'hui la pièce où se réunissaient les communes se nomme la chapelle Saint-Étienne.

en était couverte ; les deux camps s'étaient comptés, et les orateurs, qui devaient parler pour ou contre, avaient vingt fois fait et refait leur harangue. La galerie était comble, et le plafond de la salle frémissait sous les pas précipités des dames qui, en dépit de la loi, s'étaient faufilees sur les toits, et s'étaient postées auprès du ventilateur, pour assister à la séance *. Cet empressement du public n'avait point stimulé l'ardeur de l'honorable chambre, car il était près de quatre heures, qu'on ne voyait encore que le *speaker*, ses secrétaires et quelques membres isolés, dont la plupart, couchés nonchalamment sur les bancs, semblaient plus disposés à dormir qu'à parler ; les autres causaient tout bas en lisant les journaux, ou bien allaient dans les galeries latérales, où ils s'étendaient à leur aise et levaient les yeux de temps à autre vers le ventilateur, pour y longer les femmes. Je craignais qu'à cause de cette apathie, la séance ne fût remise à un autre jour, lorsque le *speaker*, qui avait depuis quelques instants les yeux fixés sur l'hor-

* L'entrée du parlement a été interdite aux dames, parce qu'on a reconnu que leur présence à la chambre donnait aux débats un caractère d'aigreur et de vivacité inaccoutumée.

loge, se leva, fit la prière d'usage, puis compta les membres de la chambre : un, deux, trois, quatre, etc., etc., trente-sept, trente-huit, trente-neuf et moi quarante : la séance est ouverte. L'instant d'après, la grande aiguille atteignit le nombre douze, et l'horloge sonna quatre heures *.

— Monsieur ! s'écria aussitôt un des membres de la chambre, en se levant et en s'adressant au *speaker*, suivant l'usage de la législature anglaise, le bill que j'ai l'honneur de proposer a pour objet de rapporter le bill sur l'émancipation des catholiques, adopté par les deux chambres, dans l'une de leurs dernières sessions.

Celui qui parlait ainsi avait près de soixante ans, une taille athlétique, un teint jaunâtre, une physionomie sombre et ridée, et je ne sais quoi de grave et de mélancolique dans ses traits, qui prêtait à rire plutôt qu'à pleurer. Son habit était sec et rapé comme celui de l'un de nos défunts garde des sceaux ; et son gilet, ainsi que son pantalon, également rapés, semblaient tomber sur ses talons faute de bretelles ;

* Le règlement de la chambre veut qu'à quatre heures justes si la chambre n'est pas en nombre, on remette la séance au lendemain.

en un mot, avec la meilleure envie du monde, on n'aurait pas donné cinq schellings des vêtements qui le couvraient.

— C'est sir Charles Wetherell, me dit alors O'brien, l'un des plus chauds défenseurs du trône, de l'Église et du parti tory; il passe pour être sincère et consciencieux dans son opinion. On dit qu'il ne recherche ni la faveur ni les places, et l'on cite à ce propos un trait de lui fort honorable. Lord Wellington étant ministre, offrit une place importante à sir Charles, sous la condition qu'il voterait en faveur du bill sur l'émancipation catholique. Mais bien qu'il désirât vivement cette place et qu'il ne se compromît pas aux yeux de ses commettants en appuyant une mesure qui était soutenue de tout le parti tory, sir Charles refusa l'offre, en disant qu'il ne voulait pas sanctionner par son vote une mesure qu'il désapprouvait. Le baronnet reste sur le champ de bataille longtemps après que la partie est perdue. Le rapport qu'il demande aujourd'hui est impossible dans les circonstances actuelles; mais, fidèle à une tactique qui n'est qu'à lui, il veut encore harceler l'ennemi, le forcer, par ses épigrammes mordantes, à descendre dans l'arène et à rompre une lance avec lui.

Les bons mots, les saillies les plus piquantes tombaient effectivement avec une grande abondance de la bouche de sir Charles Wetherell. Sa parole était vive, acerbe, son élocution facile, noble, simple et toujours pleine de clarté. Mais grâce à son excellent tact et à la finesse de son esprit, il savait si bien diriger le feu roulant de ses plaisanteries et de ses sarcasmes, qu'on eût dit qu'il s'en prenait aux choses et non aux hommes. Le bill qu'il venait de proposer, ainsi que James l'avait pensé, n'eût point les honneurs d'une discussion; et personne ne se levant pour le combattre, le *speaker* consulta la chambre, qui renvoya la seconde lecture du bill à six mois, mesure qui équivalait à un rejet.

Après sir Charles vint le tour d'un *attorney* (avocat), qui demanda le rapport des lois contre l'usure; en d'autres termes, la faculté à tout Israël de tirer cent, cent cinquante ou deux cents pour cent de son argent, si cela lui était agréable. L'honorable membre, qui s'était fait le patron des juifs, embrouilla si bien l'affaire, qu'un instant je crus que la mesure était toute à l'avantage des jeunes gens de famille. Ici la lutte commença à s'engager, plusieurs membres se levèrent, les uns pour, les autres con-

tre ; on pérora, on discuta pendant une heure, après quoi les partisans de Mardochée et de Jacob terrassèrent leurs ennemis ; la pétition fut admise.

Après Israël, vinrent une trentaine de pétitions pour et contre l'abolition des lois sur les céréales ; autant pour et contre l'établissement des *turnpike* * ; une autre pour la prohibition des gants français ; une autre signée par cinquante débitants de vin, qui réclamaient contre les patentes accordées à de nouveaux débitants ; puis, la plupart de ces pétitions ayant été jetées sous la table devant laquelle était assis le *speaker* et ses secrétaires, un honorable membre se leva, et proposa un bill tendant à punir d'une forte amende, quiconque toucherait avec son bâton, son âne, son chien, son chat ou son cheval. L'honorable membre, dans un discours tout pétri de fioritures, fit, à ce propos, une histoire très-pathétique d'un pauvre âne de sa connaissance, qui, après avoir porté pendant dix ans des sacs de farine et de blé, mourut éreinté par son impitoyable maître. Ces paroles furent accueillies avec faveur par la docte

* Ce sont des barrières qui sont sur les routes, et où les voitures payent un droit de passage pour l'entretien des routes.

chambre; nous la vîmes s'émouvoir et remettre la lecture du bill proposé à un terme très-rapproché. Un autre membre, se levant aussitôt, demanda que l'on relût et que l'on amendât un acte passé dans le cours de la dernière session, lequel acte avait pour but la régularisation des cérémonies et des formalités du mariage : cette proposition, comme la précédente, fut bien accueillie par la chambre. Un autre membre fulmina l'anathème contre les mouchoirs de poche de l'Inde; un autre se plaignit de ce que le *speaker*, dans les repas publics qu'il donnait, ne faisait point usage du café de fèves grillées et de chicorée, dont il était l'inventeur; et enfin arriva le tour du fameux bill prôné depuis si longtemps par les journaux.

A huit heures, l'armée réformatrice et l'armée conservatrice étaient au grand complet. Les libéraux, dont les rangs s'étaient grossis des radicaux de toutes les nuances, tenaient, ainsi que je l'ai dit, les rênes de l'État; mais bien que ce rôle fût nouveau pour eux et qu'ils eussent à craindre l'issue du grand débat qui allait s'ouvrir, rien dans leurs traits, ni dans leurs gestes, n'indiquait la crainte ni la défiance. Il est vrai que lord John Russel, lord Althorp et sir John Cam Hobhouse, leurs chefs,

que l'on voyait assis sur le banc le plus rapproché de la table au tapis vert, avaient des antécédents politiques propres à rassurer les plus timides. Le premier, qui avait essuyé un échec dans une précédente lutte électorale, grâce à l'or du parti tory, venait de réparer sa défaite dans une seconde lutte, et de reconquérir sa place à la chambre des communes. Le second avait porté le coup le plus fatal au ministère de lord Wellington, en déclarant qu'il ne trouvait pas dans les ministres la fermeté et l'habileté qu'exigeait alors la situation fort critique du pays. Pour sir John, on se rappelait sa merveilleuse habileté à découvrir le côté faible de ses adversaires politiques, et la gloire qu'il s'était acquise en attaquant de front sir Robert Peel, à propos des Polonais et de la nomination du marquis de Londonderry à l'ambassade de Saint-Pétersbourg.

Derrière eux, et échelonnés sur les bancs, figurait le fameux Cobbett, que la mort a depuis enlevé à ses travaux législatifs; Cobbett, moins remarquable par son éloquence que par ses formes athlétiques, sa corpulence excessive et ses cheveux blancs comme du lait. Sa voix, qui n'était pas dénuée de charme, était monotone, et ses discours politiques manquaient

de cette vigueur et de cette verve que l'on trouve dans ses écrits. L'on prétend , à ce propos , que Cobbett s'étant permis quelques insultes contre ses adversaires, lord Stanley se leva et riposta à ses injures par des injures. Cobbett, dit-on , bien qu'il prît plaisir à injurier les autres, était très-sensible aux injures. Ne voulant donc pas s'exposer une autre fois au même châtiment, il prit depuis un ton plus doux.

A côté de lui se trouvait Hunt, champion non moins célèbre sur les hustings qu'à la tribune, et dont la taille épaisse, la corpulence, les joues grasses, le menton à triple étage, la crinière blonde et touffue, et les yeux mats, ressortaient , au milieu de toutes ces têtes , comme un clocher au milieu d'une ville. Les années n'avaient point calmé la fougue du vieux radical. Comme au jour où, traîné dans une calèche attelée de quatre chevaux blancs, et la tête coiffée d'un chapeau blanc, il allait quêter les suffrages des électeurs, Hunt était impétueux, opiniâtre. La chambre ne connaissait pas de plus terrible joueur sous le rapport de la véhémence ; les cris, les toux, les sifflements , les huées , ne l'intimidaient point. Au milieu des luttes les plus acharnées,

il faisait feu de tribord et de bâbord avec une ardeur sans égale. Une fois, pourtant, voyant que sa voix était étouffée par la toux d'un de ses voisins, il s'arrêta court, fouilla dans ses poches avec empressement ; puis, affectant un air compatissant, il se tourna vers son honorable confrère, et lui dit qu'il était désolé de n'avoir pas de pâte de lichen à lui offrir, mais que le lendemain il ne manquerait pas de lui en apporter.

Après eux venaient l'honnête M. Atwood qui, dans toutes les questions parlementaires possibles, ne manque jamais de parler du papier-monnaie ; l'amiral Codrington, si connu par la bataille de Navarin ; M. Édouard Lytton Bulwer, dont les romans produisent quelquefois sur l'esprit de ses lecteurs l'effet de l'opium ; M. Bowring le polyglotte ; Buckingham, banni de l'Inde par le gouvernement des Indes orientales ; l'alderman Wood, le défenseur de la reine Caroline ; et enfin, le plus célèbre de tous, le grand agitateur irlandais, le célèbre Daniel O'connell, au portrait duquel je consacrerai quelques lignes.

Le grand agitateur a près de cinq pieds huit pouces anglais ; ses épaules sont larges, ses jambes fortes, ses yeux d'un bleu pâle tirant

sur le gris; son teint est jaune et flétri. Sa figure n'a rien de sombre ni d'austère, elle révèle pourtant l'expression d'une satire mordante. Sur son front, largement développé, se peignent la méditation et l'énergie de son âme. Son nez se fait remarquer par une solidité et une grosseur imposantes. Un désordre extraordinaire règne dans son costume : les deux bouts de sa cravate, roulée comme une corde autour de son cou, retombent sur sa large poitrine, et tous les boutons de son gilet, hors un ou deux, sont détachés. Le jour où je le vis, il portait un surtout de couleur olive, un pantalon noir et un gilet noir; son chapeau à larges bords était penché sur le côté droit de sa tête, et il tenait dans ses deux mains la main de son fils, assis près de lui, et qu'il caressait avec une affection paternelle.

Tels étaient les principaux athlètes sur lesquels reposait le salut de l'armée réformatrice, et pourtant la victoire n'était rien moins qu'assurée. L'armée conservatrice, à laquelle s'était ralliée la *queue* de lord Stanley, offrait en effet un aspect non moins imposant sous le rapport du talent et du nombre. Les chefs de ce parti étaient sir Charles Wetherell, dont j'ai parlé; M. Shaw, l'ennemi juré d'O'Connell, et le seul

irlandais tory qui représente avec quelque éclat le parti orangiste ou protestant ; M. Praed, le plus terrible épilogueur de toute la chambre ; sir Henri Hardinge, qui a perdu un bras dans les guerres de la Péninsule, et qui aurait vingt duels par séance, si la chambre n'intervenait dans ses querelles , et n'exigeait de lui et de l'adversaire qu'il provoque une rétractation formelle ; enfin, le plus fameux de tous, le célèbre sir Robert Peel. Sir Robert est un homme qui approche de la cinquantaine ; sa santé est vigoureuse, il a le teint blanc, les cheveux rouges, la figure ronde et la physionomie agréable. Il règne dans son costume une élégance qui, sans être ridicule, paraît trop fashionable pour un homme politique : il porte généralement un habit vert, un gilet de couleur claire, un pantalon foncé, et une énorme chaîne d'or se balance sur son gilet. Sir Robert était alors d'autant plus redoutable, qu'il brûlait de venger un affront bien pénible à son amour-propre : je veux parler du cri de réprobation qui s'éleva de tous les côtés de la chambre, lorsque, sous son ministère, le marquis de Londonderry fut nommé ambassadeur près de la cour de Russie. On sait en effet que le noble marquis avait déclaré que les Polonais étaient

des rebelles qui méritaient toute la colère de l'autocrate; et que sir Robert, ayant cherché à justifier des paroles aussi cruelles, perdit sa présence d'esprit pour la première fois de sa vie parlementaire.

La lutte commença. Lord Althorp, dans un discours plein de sens et de raison, exposa à la chambre l'utilité de la mesure dont il se constituait le défenseur. Lord Althorp parle bien et avec un certain air de franchise qui prévient en sa faveur. Sa parole est grave, il ne vise point à l'effet; on voit que la bonté de sa cause lui suffit, et qu'il tient moins à faire parler de lui dans les journaux qu'à faire son devoir. Comme orateur, il n'a point de qualités brillantes, mais son esprit droit et la considération dont il jouit, sous le rapport de l'honnêteté et du bon sens, le font écouter avec respect. Son discours dura plus d'une heure et fut salué par de nombreux applaudissements.

Alors sir Robert Peel se leva pour lui répondre. A sa vue, tous les murmures s'apaisèrent, et il se fit dans la salle un silence solennel. Son début ne répondit point à mon attente; les phrases découlaient avec une grande abondance de ses lèvres, mais ces

phrases, pour la plupart insignifiantes, étaient prononcées d'un ton lent et peu animé. Il parla ainsi pendant plus d'un quart d'heure ; puis il commença à battre la mesure en frappant sur la boîte du président. Alors, s'échauffant peu à peu, il déploya toute la souplesse de son admirable talent, et aborda la question sur toutes ses faces ; aucun point ne resta sans réponse. Mais, semblable au général d'armée qui porte ses forces sur les lignes qu'il sait sans défense et fond sur elles avec impétuosité, tandis qu'il occupe le gros de l'armée ennemie par de légères escarmouches, quand sir Robert voyait une position inexpugnable, il combattait les arguments de ses adversaires par ses sarcasmes, des saillies piquantes et pleines de verve ; puis, ramenant par une transition habile la question sur un terrain où les libéraux étaient faibles, il les attaquait à son tour, les poursuivait l'épée dans les reins, et les frappait avec force. Il y avait dans sa physionomie, dans son maintien, je ne sais quoi de si candide et de si simple, qu'on aurait été tenté de le croire sur parole. Sa modération ne l'abandonnait jamais, ses manières étaient toujours calmes et gracieuses, son élocution nette, quoique rapide. Je

crus pourtant remarquer qu'il cherchait moins à convaincre qu'à effrayer. Il peignait en effet les résultats de la mesure proposée par les libéraux sous les couleurs les plus sombres ; il ne voyait dans l'avenir qu'anarchie, désordre , une ambition sans frein , des passions déchaînées ; il disait que l'adoption du bill proposé portait un coup funeste à la vieille constitution anglaise, sous l'égide de laquelle la patrie avait vu une longue suite de jours prospères ; puis, au milieu de ces alarmes, et contrairement à l'usage , qui veut qu'on s'adresse au *speaker*, il se tournait vers l'armée dont il dirigeait les mouvements , comme s'il eût voulu lui donner le signal des applaudissements , qui éclataient alors avec une violence sans égale. Ce discours, qui fut écouté avec un silence presque religieux, dura une heure et demie ; après quoi sir Robert s'assit, fut salué de nouveau d'un tonnerre d'applaudissements et de bravos , et un membre du parti libéral eut la parole.

« MESSIEURS ,

» L'éloquent discours que nous venons d'entendre , bien qu'ayant duré une heure et demie, peut se résumer ainsi : la mesure pro-

posée par les ministres est préjudiciable aux intérêts des classes patriciennes, donc elle est mauvaise ! Sans vouloir approfondir jusqu'à quel point sont fondées les craintes de l'honorable baronnet, je me bornerai à mettre en présence le chiffre des personnes auxquelles cette mesure peut nuire, et le chiffre des personnes auxquelles la même mesure doit infailliblement profiter. Pour cet objet, je diviserai en deux classes bien distinctes la population de la Grande-Bretagne, que des calculs récents portent à vingt millions : l'une de ces classes, qui sera celle à qui les effets du bill pourront être préjudiciables, sera de huit cent mille, chiffre dont personne ne contestera l'exagération, mais que je laisse ainsi, pour montrer à nos adversaires combien sont injustes leurs préventions. Conséquemment le chiffre de la classe à laquelle le bill sera profitable sera de dix-neuf millions deux cent mille, lesquels dix-neuf millions deux cent mille, ajoutés aux huit cent mille, formeront un total de vingt millions, somme égale à la population anglaise. »

Celui qui parlait ainsi avait l'encolure d'un bœuf, une tête énorme, un large visage, et

battait la mesure en se frappant la main avec un gros rouleau de papier qu'il tirait à chaque instant de son chapeau.

— C'est le célèbre Hume, me dit O'Brien, l'homme le plus opiniâtre et l'arithméticien le plus déterminé du royaume-uni. Laissant aux autres les métaphores, l'ironie, la catachrèse, l'hyperbole, et toutes les autres fioritures de la rhétorique, il ne parle que par chiffres; l'addition, la soustraction, la multiplication, la division, le calcul décimal, la règle de trois, voilà les figures qu'il affectionne. Ce qui me surprend, c'est qu'ayant divisé la population anglaise en deux classes, il n'élève point le chiffre de la classe patricienne à sa deuxième puissance, pour avoir le plaisir d'en extraire la racine carrée. C'est un honnête homme, il est consciencieux, et les années n'ont point calmé son impétuosité et sa vigueur. Son énergie est encore telle, que lors des dernières élections, se trouvant en arrière de plus de cinq cents voix, grâce à ses ennemis politiques qui, voulant l'exclure du parlement, étaient parvenus à détacher de son parti un grand nombre de ses partisans, il fit mettre des chevaux de poste à sa voiture, courut dans tous les coins de l'Angleterre où étaient ses amis,

harangua les uns, s'entendit avec les autres, voyagea la nuit, et parvint, après huit jours de fatigues et de veilles, à les rallier sous son drapeau.

« Je me résume, s'écria en cet instant l'orateur d'une voix forte, qui mit un terme à notre conversation ; j'ai prouvé que s'il y avait préjudice dans la mesure proposée, ce préjudice ne frapperait que huit cent mille individus ; j'ai prouvé également que les effets de ce bill seront profitables à dix-neuf millions deux cent mille de nos frères et de nos compatriotes. Ces calculs sont trop positifs, ils parlent trop clairement d'eux-mêmes, pour qu'il y ait le moindre doute dans mon esprit ; je vote en faveur du bill proposé. »

Applaudissements.

A M. Hume succéda un autre membre que je n'avais point remarqué, et dont la figure, le nez, la bouche et les yeux, étaient entièrement ensevelis sous une énorme paire de moustaches et de favoris. L'orateur, que James me dit être le colonel Sibthorp, représentant du comté de Lincoln, et l'un des coryphées du parti tory, auquel il tient moins pourtant qu'à ses prodigieuses moustaches et à ses favoris, gesticulait comme un exorcisé sur lequel on

jetterait de l'eau bénite. Sa voix ressemblait au mugissement du taureau, et souvent il s'arrêtait court au milieu de ses périodes, pour jeter un coup d'œil sur le rouleau de papier qu'il tenait à la main ; enfin, après une longue philippique contre les ministres, il termina en les comparant à des chevaux pousseifs, et en s'écriant :

— Quelles mines ! quelles physionomies, bon Dieu ! quels visages sinistres !

— Bravo ! bravo !

— Je suis de l'avis de l'honorable membre, s'écria O'connell, au milieu des rires bruyants qui venaient de susciter dans l'assemblée la fin de cet étrange discours ; mais quand on est aussi occupé que le sont les ministres, il est bien permis de n'avoir pas le teint aussi frais et les moustaches et les favoris aussi bien peignés que ceux du galant et valeureux colonel.

A ces mots, tous les regards se portèrent sur la figure barbue du colonel, et de grands éclats de rire partirent de tous les côtés de la salle.

Sir Francis Burdett, le représentant de Westminster, succéda au colonel. Sir Francis est un homme de soixante-cinq ans, il est grand,

maigre, sa tête est petite, son nez pointu, sa voix aigre et perçante. A voir son costume, on dirait un dandy de l'empire. Ses bottes à revers sont toujours brillantes, et le haut de sa jambe est pincé dans une culotte de casimir blanc; son frac bleu, d'où sortent, à la ceinture, deux ou trois pouces d'un gilet blanc, est boutonné jusqu'au menton. Sir Francis, dont la parole est remarquable par une grande simplicité, ne jouit plus de la réputation brillante qu'il s'était acquise parmi les libéraux, aux dépens d'une bonne partie de sa fortune et de son crédit. L'on assure que le baronnet ne lit plus habituellement que le *Standard*, le plus tory de tous les journaux. On aurait tort, néanmoins, d'en conclure que le vieux libéral ait changé d'opinion. Sir Francis est aujourd'hui ce qu'il était autrefois : c'est la faute du temps où nous vivons et non la sienne. Dans ces dernières années, effectivement, la marche du progrès a été si rapide, que l'effet des mesures dont sir Francis se constituait autrefois le défenseur, ne pourrait plus satisfaire aux besoins de l'époque.

Après sir Francis Burdett, un gros homme tout court, à la figure rayonnante de santé, à la tête blanche, que James me dit être sir Robert Inglis, prit la parole. Sir Inglis était la

contre-marque du colonel Sibthorp. Dans un discours lugubre prononcé d'une voix traînante, il parla de l'enfer, du diable, et du risque que couraient les libéraux de faire connaissance avec Lucifer, s'ils ne retiraient le bill en discussion ; et termina son oraison funèbre en demandant pardon à ses adversaires du triste sort qu'il venait de leur prédire.

— Je remercie l'honorable membre de l'intérêt qu'il prend au salut de nos âmes, s'écria aussitôt le grand agitateur, en prenant le ton pleurnicheur de sir Robert Inglis. Je suis tout attendri, tout ému, je pleure : mais je dois dire que c'est moins la perspective du sort qui nous est réservé qui m'attriste, que l'accent lugubre avec lequel l'honorable membre vient de nous parler.

A cette saillie, de grands éclats de rire partirent de tous les bancs, et tous les regards se portèrent sur sir Robert Inglis ; mais lorsque le *speaker*, après s'être tourné vers le banc des ministres, eut dit avec une intention marquée : « Monsieur le ministre de l'intérieur ! » ces rires cessèrent et firent place à un profond silence.

Lord John Russel est petit et maigre ; ses

cheveux bruns, collés sur son front, font ressortir la pâleur de son visage, dont les traits sont très-prononcés. On ne trouve dans lord Russel aucune de ces qualités brillantes qui distinguent les grands orateurs. Son attitude est fixe, et sa voix psalmodiante ressemble assez à celle d'un bon curé de campagne prêchant un sermon. En revanche, lord Russel est doué d'un esprit juste et droit, et possède une puissance d'argumentation qui fait le désespoir de ses adversaires. Son langage est simple, et ses phrases sont toujours claires et correctes. Son discours fut souvent interrompu par les applaudissements des radicaux et les murmures des torys.

Dès qu'il se fut assis, lord Stanley, le meilleur orateur du parti conservateur pour la réplique, se leva pour lui répondre. La satire, le sarcasme, sont des armes maniées avec une grande habileté par lord Stanley; son organe est naturellement clair et doux, et ses gestes sont pleins de dignité. Sa parole était pourtant vive et mordante; il accusait les ministres avec violence de favoriser le papisme, et, s'abandonnant à sa fougue, il lançait contre eux des provocations acerbes; puis jetait à chaque instant un regard de dédain sur O'connell,

qui, négligemment renversé sur son siège, étalait ses longues jambes croisées l'une sur l'autre, et le regardait d'un air insouciant.

« M. O'connell ! » s'écria le président dès que lord Stanley eut cessé de parler ; et au nom du grand agitateur il se fit un silence solennel dans la salle. Alors O'connell n'avait plus à combattre les préventions qui s'accumulent sur un homme qui n'a ni naissance, ni richesses ; ces obstacles, il les avait brisés tous. Il était à l'apogée de sa gloire, le pouvoir recherchait son appui, l'idée de sa puissance semblait lui donner une énergie nouvelle. Sa parole ne suffisait pas à la rapidité de ses pensées ; ses phrases restaient inachevées, il dédaignait de les compléter dès que ses auditeurs pouvaient le comprendre. Jamais il ne s'était montré plus grand orateur ! jamais sa voix n'avait peint sous des couleurs plus fortes les infortunes de l'Irlande ! Il fallait l'entendre rappeler tout ce qu'avait coûté de sang et de larmes l'intolérance anglicane, déverser contre les ministres de cette religion les flots de son éloquence accusatrice, puis lutter corps à corps avec les torys, dont les cris furieux l'interrompaient à chaque instant. Son discours dura une heure sans que rien annonçât en lui la

plus légère fatigue ; puis , lorsqu'il termina son discours, il rassembla toutes ses forces , et jetant un regard de colère sur les bancs où étaient assis ses adversaires , il s'écria d'une voix retentissante : « Je ne menace pas, Messieurs , mais enfin si ce cri de : JUSTICE POUR L'IRLANDE ! que je répète depuis vingt-cinq ans , devait mourir ici comme un bruit sans écho , je le trouverais , cet écho , dans les montagnes de ma patrie. Je ne menace pas , répéta-t-il ; mais si cette race infernale et furieuse qui a juré haine à l'Irlande parvenait à ressaisir le pouvoir... Mais , non ! elle n'y parviendra point ! Irlandais, j'en atteste tout ce qui couve de vengeance dans vos cœurs et tout ce qui reste d'énergie dans vos bras ! » Et à ces mots il s'assit au milieu des acclamations de son parti et des frémisses de ses adversaires.

Cinq ou six autres orateurs se levèrent pour et contre la question, mais au milieu des marques de la plus vive impatience. Les deux armées étaient lasses de combattre. On avait effectivement parlé de tout ; on avait remué les cieux , la terre et l'enfer ; aussi les périodes les plus sonores , les arguments les plus concluants paraissaient-ils froids et sans vigueur.

Aux saillies les plus fines , aux sarcasmes les plus mordants, on ne répondait plus que par ces mots : « La clôture ! aux voix ! » Chacun des honorables membres, les meneurs des deux camps eux-mêmes , rompus, brisés, brûlaient du désir de quitter le champ de bataille. Enfin un huissier parut dans notre galerie et nous fit sortir. Le moment suprême de dire *aye* ou *nay* était venu ; la présence de l'huissier dans la galerie avait pour but de faire respecter la loi, qui veut qu'il n'y ait de présents aux votes de la chambre que les législateurs eux-mêmes. Nous sortîmes ; mais curieux de connaître le dénouement du drame auquel nous venions d'assister, nous demeurâmes aux portes intérieures. Bientôt des applaudissements frénétiques, des hourras furieux parvinrent à nos oreilles , et les portes s'étant ouvertes de nouveau, nous vîmes les whigs et les radicaux agitant leurs mouchoirs en signe de victoire. Les *ayes* l'avaient effectivement emporté sur les *nays* à une faible majorité. Sir Robert Peel et son parti étaient battus.

VII

OLD-BAYLEY.

On se rappelle que, lors du voyage que j'avais fait de Brighton à Londres avec O'brien, la diligence s'était arrêtée à la porte d'une taverne ; et qu'ayant questionné une personne de la foule, on nous avait dit que le coroner et le jury étaient assemblés dans une chambre, où ils faisaient une enquête sur les causes de la mort d'un inconnu ; que cet inconnu était allé demander l'hospitalité au pro-

priétaire d'un château voisin, nommé O'dondald, et qu'il avait été trouvé mort le lendemain dans son lit. Cette affaire ayant été publiée dans les journaux, un homme s'était présenté dans le village quelques jours après l'événement, et les magistrats ayant ordonné l'exhumation du corps, cet homme avait reconnu son frère, riche joaillier de Londres, et possesseur, à l'époque de sa mort, de sommes considérables. Ces sommes n'ayant pas été retrouvées sur le cadavre, il en était résulté de graves soupçons contre O'dondald, qui ne jouissait pas, ainsi que je l'ai dit, d'une excellente réputation ; et ces soupçons ayant pris une certaine consistance, les magistrats avaient commencé des poursuites contre lui. Néanmoins, cette cause avait paru si obscure et si équivoque aux magistrats eux-mêmes, qu'ils avaient eu l'intention de retirer l'acte d'accusation lancé contre O'dondald, afin de pouvoir le remettre en cause lorsque de nouvelles preuves viendraient militer contre lui* ; mais cette proposition ayant été repoussée par le grand jury, l'on avait donné suite au procès.

* En France comme en Angleterre, un verdict de non culpabilité rendu par un jury, éteint toute espèce

Cette affaire eut lieu quelques jours après le procès de sir Robert. La position de l'accusé, le voile épais qui enveloppait cette mort survenue d'une manière subite et dans des circonstances aussi extraordinaires, excitaient au dernier point la curiosité. Je résolus d'assister aux débats ; et le jour où ils s'ouvrirent, je me rendis au tribunal d'Old-Bayley, qui connaît de toutes les affaires criminelles.

La salle où se tiennent les assises d'Old-Bayley est vaste ; il y règne beaucoup de propreté et même une certaine élégance. Au-dessus de la barre destinée aux prisonniers et de celle où se tiennent les témoins, se trouve une glace pour réfléchir un jour plus clair sur les traits du visage de ceux que va interroger la loi. La première affaire que l'on plaïda ne manquait pas d'intérêt. C'était un vieillard qui, après quarante ans de mariage, avait essayé de poignarder sa femme dans son lit, et lui avait fait plusieurs blessures graves ; elle se portait accusatrice, et le crime était évident. Le mari se renfermait dans une dénégation pure et

de poursuite. La loi ne peut plus frapper l'accusé, alors même que son crime viendrait à être prouvé. Mais par le retrait de l'acte d'accusation, on peut plus tard le remettre en cause et sévir contre lui.

simple qui aggravait sa situation. Quand la vieille femme, qui était dévote, entendit son mari nier si résolument et à plusieurs reprises le crime qu'il avait commis, elle s'approcha de la grille de fer qui sépare les accusés des juges et des avocats ; et du ton le plus pathétique, elle reprocha à son mari de la faire passer pour une menteuse ; puis se tournant vers les jurés, elle les pria de ne point le condamner, en disant qu'il était fou. Alors l'assassin et la victime étendirent leurs vieux bras décharnés, leurs visages ridés se rapprochèrent, et dans une étreinte convulsive, ils oublièrent leur misère mutuelle.

— Vous croyez que votre mari est fou ? demanda le juge, qui paraissait vivement ému.

— Oui, mylord, dit alors un voisin, le pauvre John est fou ; c'est la vérité.

— Non, non ! s'écria le vieillard en pleurant, je ne suis pas fou, je mérite la mort, messieurs les jurés ; je vous répète que je ne suis pas fou ; j'ai eu de mauvaises pensées, j'ai voulu la tuer.

Le président résuma les débats, et après une courte délibération déclara que le malheureux John était atteint de folie lorsqu'il avait commis le crime. Le juge prononça aussitôt la sen-

tence, et condamna John à passer le reste de ses jours à l'hospice des fous de Bedlam. A ces mots, le malheureux se tourna vers sa femme, et l'embrassant une dernière fois, lui demanda d'une voix pleine d'émotion si elle viendrait le voir.

— Oui, lui dit sa femme en pleurant, j'irai, mon pauvre John.

Quand les gardes l'eurent emmené, l'on introduisit O'dondald. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la tête presque blanche, aux yeux noirs et ombragés de cils touffus, au front soucieux et couvert de rides, à la physionomie dure et dédaigneuse. A sa vue, je ne pus me défendre d'une certaine prévention contre lui. Rien pourtant dans son maintien ni dans ses gestes n'indiquait qu'il fût coupable. Il fit une légère inclination de tête aux jurés, promena des regards assurés sur les assistants, et attendit, les bras croisés, le commencement du drame dont il était le principal acteur.

Mes yeux le quittèrent un instant pour se reporter sur l'avocat de la couronne, qui venait de se lever et qui demandait à la cour la remise de la cause à la scssion suivante, parce que, disait-il, l'enquête n'était pas complète.

Ces paroles, qui indiquaient combien l'organe du ministère public avait peu de confiance dans les moyens sur lesquels reposait l'accusation, ne laissèrent aucun doute sur l'issue de ce procès ; amis, ennemis, tous prévirent que la cause d'O'dondald était gagnée. Une seule crainte agitait maintenant les esprits, c'était que la cour ne consentît à la remise demandée ; mais le défenseur de l'accusé se leva et répondit que la remise demandée par l'avocat de la couronne ne serait pas juste. « Le crime dont vous nous accusez, ajouta-t-il, n'est pas de nature à permettre que mon client puisse obtenir sa liberté sous caution. Vous lui infligeriez dans tout état de cause une punition cruelle. D'ailleurs, c'est vous qui nous avez attaqué ; vous avez dû réunir une somme de preuves suffisante pour soutenir votre accusation ; sinon, vous êtes coupable envers nous de nous avoir attaqué légèrement. »

Ces raisons furent accueillies par les juges ; après une courte délibération, la cour déclara, à la satisfaction de tous les amis d'O'dondald et de l'accusé lui-même, qu'on viderait la cause séance tenante. Alors le greffier lut l'acte d'accusation, qui n'était qu'une répétition détaillée de la conversation que j'avais entendue ; et

aussitôt le juge, conformément à l'usage adopté dans ces circonstances par la jurisprudence anglaise, adressa la question suivante à l'accusé :

— Êtes-vous coupable ou non coupable ?

— Non coupable, répondit O'donald d'une voix ferme et sans la plus légère émotion.

Le premier témoin s'avança : c'était le frère du défunt. Il déclara que le mort était un riche joaillier de Londres qui avait des relations très-étendues avec l'Allemagne et la Hollande, où il était allé plusieurs fois ; que quinze jours avant sa mort il avait quitté Londres afin de faire sa tournée, son intention étant de s'arrêter à Chatam à son retour, pour y conférer avec un négociant hollandais avec lequel il devait traiter d'affaires considérables ; que cette entrevue avait eu lieu ; que l'aubergiste chez lequel les deux marchands s'étaient arrêtés pouvait confirmer ce fait, et affirmer en outre que le défunt avait en sa possession une grande quantité de diamants, d'or monnayé, de billets de banque et de lettres de change ; et qu'enfin il avait passé la nuit chez l'accusé, où le lendemain on l'avait trouvé mort et dépouillé des sommes énormes que le matin encore on lui avait vues dans les mains.

Le second témoin était un médecin ; il déclara avoir visité le cadavre.

— Croyez-vous, dit le juge, qu'il y ait des poisons qui ne laissent aucune trace après eux ?

— Oui, mylord, les chimistes ont découvert un poison subtil dont l'action suspend tout à coup la circulation du sang et produit une mort instantanée, et dont on ne peut découvrir la moindre trace.

— Veuillez examiner ce bouchon de cristal que l'on a trouvé dans une chambre où a couché le voyageur.

A cette question, mes yeux, attachés sur O'dondald, virent son visage pâlir et ses lèvres trembler ; mais cette émotion ne dura qu'une seconde.

— Mylord, répondit le témoin, ce bouchon de cristal est celui d'un flacon de manufacture étrangère ; je n'y découvre aucune odeur, rien qui m'indique l'usage auquel il était destiné. Je dois dire pourtant, dans l'intérêt de la vérité, que les chimistes allemands se servent de pareils bouchons pour renfermer les liquides et les essences dont ils craignent la volatilisation.

Le troisième témoin était le domestique

d'O'dondald; il déclara qu'il couchait dans une chambre séparée du principal corps de logis, que la chambre à coucher de son maître était située à l'une des extrémités de la maison, et que la chambre de la servante donnait dans celle où était mort le voyageur.

La déposition du quatrième témoin ne parut pas plus concluante que les précédentes. Il dit qu'en passant à trois heures du matin devant la maison d'O'dondald il avait vu dans la chambre du voyageur une lumière, et qu'étonné de cette circonstance il s'était arrêté quelques instants; qu'alors l'ombre d'un objet de grande dimension, dont il ne pouvait définir la forme, bien qu'il crut que c'était un paravent ou une porte, avait intercepté pendant quelques moments la lumière; que l'instant d'après deux ombres d'hommes ou de femmes s'étaient dirigées vers l'extrémité de la chambre occupée par la gouvernante, et que quelques minutes après tout était rentré dans l'obscurité.

Restait le témoignage de la servante; mais l'avocat général déclara aux jurés qu'il avait été impossible de se le procurer, attendu que cette femme avait quitté la maison d'O'dondald le lendemain de l'événement, sans qu'il fut

possible de découvrir le lieu où elle était allée.

Telles étaient les charges sur lesquelles reposait l'accusation. La plus grave, comme on le voit, se bornait à de simples conjectures, et ne pouvait, conséquemment, entraîner la condamnation de l'accusé. L'accusation, sur la proposition qu'en fit lui-même le lord-juge, fut donc abandonnée ; et déjà les jurés, sans vouloir entrer dans leur salle de délibération, se groupaient ensemble et s'apprêtaient à rendre un verdict de non culpabilité, quand O'dondald qui, à part le petit mouvement d'inquiétude que j'avais remarqué sur ses traits lorsque le lord-juge avait parlé du bouchon de cristal, avait montré un calme et une fermeté extraordinaires, demanda à la cour la permission d'adresser quelques paroles aux jurés. Cette permission lui fut longtemps refusée par le lord-juge qui lui répondit que, dans son intérêt, il l'engageait à garder le silence, puisque tout semblait maintenant militer en sa faveur ; cependant ses instances devenant à chaque instant plus vives, le lord-juge se rendit à sa prière et lui accorda la permission qu'il demandait. Alors O'dondald prenant un maintien calme, commença le discours suivant, d'une voix pleine d'assurance et de dignité :

« Messieurs les jurés,

« J'ai été accusé d'un crime odieux ; des soupçons dont la pensée seule révolte mon âme et la remplit d'horreur, ont plané sur ma tête, et y planeraient encore après que vous m'auriez absous si je ne répondais point aux charges cruelles que l'on a dirigées contre moi. Eh bien ! j'éclaircirai tous les doutes, rien d'obscur ni d'équivoque n'existera dans cette cause après que vous m'aurez entendu.

» On vous a dit que l'homme qui est mort dans ma maison avait en sa possession des sommes immenses. En admettant que cette assertion fut vraie, qui prouvera que cet homme avait ces sommes en arrivant chez moi ? Qui vous dira qu'il n'a pas été volé en route ? Le lendemain de la mort de cet homme, ne suis-je pas allé moi-même déclarer aux magistrats le funeste événement qui venait d'avoir lieu ? N'a-t-on pas fait les perquisitions les plus minutieuses ? Et qu'a-t-on trouvé ?

» Un second témoin a prétendu que cet homme pouvait avoir succombé sous l'influence d'un poison subtil, et que le bouchon de cristal qui a été trouvé dans la chambre du mort appartient à une espèce de flacon dont les chi-

mistes allemands font un grand usage pour leurs essences volatiles. Messieurs, les recherches qui ont été faites pour découvrir ce poison et le flacon ont été infructueuses, comme celles qui ont eu pour but de découvrir les billets de banque et l'or que l'on dit avoir été possédés par le voyageur. Mais alors que cette fiole aurait été trouvée, pourquoi m'attribuerait-on l'emploi de ces substances vénéneuses? Où en aurais-je appris le nom et l'usage? Où me les serais-je procurées, moi qui n'ai jamais mis le pied en Allemagne?

» Un troisième témoin a dit qu'il avait vu de la lumière dans la chambre du voyageur. Ce fait est vrai, c'est moi qui me trouvant indisposé me suis levé pour appeler ma servante, à qui j'ai dit d'allumer du feu. Voilà ce qui explique l'apparition et la disparition des ombres qui ont frappé le témoin. Quant à l'objet de grande dimension dont l'ombre s'est placé entre la lumière et la fenêtre de manière à ne laisser parvenir jusqu'à lui qu'une portion très-faible de la clarté, rien de tel n'a existé et n'a pu exister, attendu qu'il n'y a pas un seul paravent dans la maison, et qu'à part un lit, quelques chaises et une table, la chambre où est mort le voyageur était ab-

solument vide comme je m'offre de le prouver.

» Il me reste maintenant, messieurs, à vous demander d'interroger un dernier témoin, dont le témoignage détruira, je l'espère, l'impression fâcheuse que cet événement malheureux a laissé contre moi, et ne laissera plus aucun doute dans vos esprits sur ma non culpabilité. Je veux parler de la servante dont on a vainement cherché la retraite, et qui se présentera devant vous quand vous le voudrez. C'est moi qui ai voulu qu'elle ne parut point au procès, et qui ai prié mon avocat de la recueillir. Vous me demanderez sans doute pourquoi j'ai pris cette précaution ? Je vous répondrai que j'ai des ennemis cruels qui s'acharnent à ma perte, et que j'ai craint que l'esprit faible de ma servante ne fut exposé à leurs séductions. Tel est, messieurs, le motif unique pour lequel je n'ai pas voulu qu'elle se présentât devant vous ; mais aujourd'hui que ce motif n'existe plus, elle parlera, et vous confirmera la vérité de tout ce que je viens d'avancer. »

Ce discours, prononcé avec beaucoup de calme et de simplicité, détruisit les soupçons des personnes les moins bien disposées ; toutes crurent à l'innocence d'O'dondald. Il y eut une sus-

pension d'un quart d'heure; puis l'avocat reparut suivi de la servante qu'il était allé chercher. Cette femme, qui pouvait avoir une trentaine d'années, n'avait rien d'agréable dans la figure. Interrogée par le lord-juge, elle répondit à toutes ses questions avec beaucoup de clarté et d'une manière conforme en tout point à ce que nous venions d'entendre.

— Vous avez dit, lui demanda alors l'avocat général avec une sorte de négligence, que votre maître s'étant trouvé indisposé, était allé dans la chambre où est mort le voyageur pour y prendre, dans une armoire sans doute, la médecine dont il avait besoin et pour vous appeler?

— Oui, mylord, je l'ai dit.

A cette réponse de la servante qui semblait faire croire qu'il y avait une armoire dans la chambre, un silence profond régna dans l'assemblée.

— Où fut déposé le médicament qu'il prit pour se soulager? demanda de nouveau l'avocat général.

— Sur la table.

— Où était placée la table?

— Entre la cheminée et la fenêtre.

— A gauche ou à droite?

— A gauche, mylord.

— Et la chandelle ?

— Sur la table.

— L'armoire ou la commode, d'où votre maître tira le médicament dont il avait besoin, resta sans doute ouverte pendant que votre maître faisait usage de la médecine dont il avait besoin ?

— Oui, mylord.

— Combien de temps cette porte resta-t-elle ouverte ?

Cette question demeura sans réponse ; la servante, qui venait de jeter un coup d'œil sur son maître et l'avait vu pâle comme un mort, ne put articuler une parole.

— Répondez, s'écria d'une voix vibrante l'avocat-général, combien de temps cette porte resta-t-elle ouverte ?

— Une minute.

— La porte de cette armoire fait-elle du bruit en s'ouvrant ?

— Aucun.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, mylord.

— Est-ce vous qui avez habituellement la clef de cette armoire ?

— Non, mylord, je ne l'ouvre jamais.

— Qui donc en a la clef.

— Mon maître.

- L'interrogatoire fut suspendu. O'dondald, qui depuis quelques instants tremblait comme une feuille, venait de perdre connaissance. On le sortit de l'audience, et des ordres spéciaux furent donnés pour qu'il ne communiquât qu'avec le médecin. L'impression que produisit cet événement fut d'autant plus vive, que personne, l'avocat général excepté, n'avait attaché la moindre importance à la déposition du quatrième témoin. La curiosité était excitée au dernier point, et malgré une chaleur étouffante et un séjour de plus de quatre heures dans cette enceinte, personne ne songeait à quitter sa place, tant on désirait connaître le dénouement de ce drame.

Enfin, après quatre heures d'inquiétude et d'impatience, on ramena l'accusé à la barre, et la séance fut rouverte. La physionomie du malheureux trahissait une frayeur mortelle; ses lèvres étaient pâles et tremblantes, ses yeux fixes, et ses jambes fléchissaient sous lui.

— J'ai encore quelques questions à vous faire, s'écria l'avocat général d'une voix solennelle et en s'adressant à la servante, parlez

sans crainte et sans réserve ; à qui appartient ce bouchon de cristal ?

— A mon maître.

— Quand l'avez-vous aperçu pour la dernière fois dans les mains de votre maître ?

— La nuit où le voyageur est mort.

On vit alors entrer dans la salle un huissier suivi de deux shériffs, qui s'avancèrent vers la table où étaient les juges, et y déposèrent un plateau sur lequel se trouvaient un portefeuille, une montre, une cassette, des chaînes d'or et un flacon auquel s'adaptait d'une manière parfaite le bouchon de cristal.

— Mylord, s'écria l'un des shériffs en s'adressant au lord-juge, conformément à vos ordres, nous nous sommes transportés dans la maison de l'accusé, et nous avons abattu un pan de boiserie dans lequel était pratiquée une armoire secrète, où nous avons trouvé les objets qui sont sur ce plateau.

Ces objets furent reconnus pour avoir appartenu au voyageur, et le flacon, examiné par les chimistes, contenait encore quelques restes d'un poison très subtil. Contre des charges aussi accablantes, O'dondald se renferma dans un silence absolu. Il fut condamné à mort. Ainsi le malheureux, qui allait être

absous par le jury et les magistrats, fut lui-même l'auteur de sa propre condamnation, en appelant un témoin à décharge, dont le témoignage prouva le crime. Un esprit fort avec lequel j'avais longuement causé pendant les débats de cet étrange procès, me dit, en sortant, qu'il commençait à croire que la Providence s'occupait quelquefois des hommes et des affaires de ce monde.

VIII

BETHLEM.

L'intérêt que m'avait inspiré le malheureux fou que j'avais vu juger avant l'affaire d'O'donald, me donna l'envie d'aller lui faire une visite à Bethlem. James s'étant procuré un billet d'admission, nous nous acheminâmes un matin vers les champs de Saint-Georges, où cet hospice est situé. Lorsque la porte nous fut ouverte, nous entrâmes dans un vestibule

où nous vîmes deux statues, dont l'une représente la folie furieuse, et l'autre la folie mélancolique. Alors un homme qu'à son accent je pris pour un Irlandais, nous demanda si nous voulions qu'il nous servit de guide. Tom Wilson était effectivement un enfant de la verte Érine; il avait des épaules larges, un front découvert, et je ne sais quelle inquiétude dans les yeux, que je cherchais vainement à m'expliquer.

— Je puis me vanter de connaître les habitants de ce lieu aussi bien que personne, nous dit-il, attendu qu'il y a vingt bonnes années que je demeure dans cette maison.

— Ce pauvre diable est fou, nous dit alors un gardien, la religion lui a tourné la tête.

— Fou ! Qu'est-ce que vous dites donc là, maître John, reprit avec une extrême vivacité le malheureux Tom; puis s'adressant à James : ils ne veulent pourtant pas croire que je suis le fils du Père éternel, que je suis Jésus-Christ.

— Ils ont tort, lui répondit James qui ne voyait aucune utilité de lutter contre sa manie.

— Là, vous voyez, maître John, que le gentleman m'a reconnu, s'écria le pauvre fou avec joie.

— Vous pouvez aller avec lui , nous dit le gardien, il n'y a aucun danger; dans un instant j'irai vous rejoindre.

Le premier cabanon que nous visitâmes était occupé par un vieux juge qui avait la manie de vouloir envoyer tout le monde à la potence. C'était un homme sec, de haute taille, mince, pâle, aux lèvres pincées, au nez long, aux yeux noirs et enfoncés dans leur orbite; il portait un habit noir, un pantalon noir, une cravate blanche. Quand nous le vîmes, il se promenait les bras croisés, l'air pensif, et laissait à chaque pas tomber ces mots : « Je condamne, je condamne ! »

— Jésus-Christ, s'écria-t-il en nous voyant venir accompagnés du pauvre Tom, que me veulent ces gentilshommes ?

— Ne craignez rien, lui répondit Tom qui parlait comme un homme raisonnable toutes les fois qu'on ne mettait pas sa divinité en doute, ce sont des amis.

— L'affaire est grave, très-grave, messieurs les jurés, reprit le juge d'une voix solennelle; elle exigera de vous de mûres réflexions; les devoirs que vous allez remplir sont d'une haute importance.

— Le pauvre diable nous prend pour des

jurés, nous dit Tom en secouant la tête d'un air mélancolique, il n'a pas la tête à lui.

Tom prononça ces paroles à voix basse et d'un air si profondément affligé qu'on eut dit qu'il voulait que nous donnassions toute notre pitié à son malheureux compagnon d'infortune. Cependant la précaution qu'il prit de parler bas, n'empêcha pas le juge de saisir sa phrase tout entière.

— Qu'est-ce que tu viens de dire aux jurés ? s'écria-t-il en bondissant comme un furieux. Quoi ! tu prétends, toi aussi, que je suis fou ; rappelle-toi qui si tu réitères l'offense, je te condamnerai à être pendu tout comme les autres.

— Pauvre homme, reprit Tom avec une grande bonhomie, et en s'éloignant avec nous, il y perdrait son temps ; car je ne puis être pendu, puisque j'ai été crucifié par les Juifs : n'est-ce pas, gentlemen ?

— Sans doute.

— C'est égal, s'écria, de son cabanon, le juge, qui semblait doué d'une finesse d'ouïe extraordinaire, je te ferai pendre malgré cela.

— Monsieur, me dit en cet instant une voix plaintive, combien y a-t-il de ce jour à Noël ?

La personne qui m'adressait cette question,

était une femme d'une trentaine d'années, aux traits déprimés, aux lèvres pâles, à la physionomie pensive et mélancolique; elle était petite, paraissait avoir été jolie, et son costume, à défaut d'élégance, avait beaucoup de propreté.

— Près de huit mois, ma bonne dame, lui répondis-je.

— Oh ! non ! non ! me dit-elle avec un sourire plein d'amertume, vous voulez me tromper comme les autres; Noël arrivera dans trois jours, ou dans trois ou quatre jours tout au plus, je le reverrai, ce pauvre père ! Comme un baiser de sa fille lui fera du bien; il me l'a écrit, messieurs; tenez, lisez vous-même la lettre.

A ces mots, elle tira d'un petit sac qu'elle tenait à son bras un portefeuille en maroquin, l'ouvrit, et en sortit une lettre dont l'adresse était effacée par de grandes taches jaunâtres qu'on reconnaissait aisément pour des larmes. Cette lettre, qui paraissait fort vieille, était également couverte de petites bandes dans les endroits où le papier était déchiré.

— C'est de lui, c'est de mon père, nous dit-elle, en ouvrant la lettre avec la plus grande précaution, lisez.

« Ma chère Marie,

» Dans trois jours, tu reverras ton père, et tu le reverras déshonoré, ruiné, n'osant te serrer contre son cœur. Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu, le jeu m'a tout enlevé. Oh ! mon Dieu, je suis un misérable, je ne mérite pas de pitié ! mais elle ! ma fille ! ma pauvre Marie ! daignez lui tendre votre main secourable ; et faites , dans votre bonté, qu'elle ne me hâisse point ; car cette haine serait plus cruelle pour moi que la mort. Il faut, mon enfant chérie, que tu te prépares à quitter notre village ; nous irons loin de ces lieux, nous irons dans les colonies ; puis, là, je travaillerai, je passerai ma vie à réparer mes torts envers toi.... »

Le reste de la lettre était indéchiffrable, les caractères en étaient effacés par des larmes. En voyant la difficulté que j'éprouvais à la lire, la pauvre Marie prit la lettre de mes mains, et lut couramment ce qui suit.

« Et peut-être qu'à force de repentir, de travaux et de veilles, je pourrai un jour ramener autour de toi la paix, le repos et le bonheur. Je désire que tu profites du peu d'instant qui te restent pour faire emballer ton piano, ta musique ; je veux que ces objets nous

suivent dans notre exil; ce sont des amis qui avant ma cruelle folie nous ont fait passer des moments heureux et qui peuvent encore adoucir nos peines. Dis à Georges de faire tous nos préparatifs; quelques affaires me retiennent encore à Londres, mais aussitôt qu'elles seront terminées, je me mettrai en route.

» Adieu, ma chère enfant, je demande au ciel qu'il te bénisse; puisse-t-il accueillir favorablement les vœux de ton coupable père.

» STEPHENS. »

— Ce malheureux Stephens, nous dit le gardien qui s'était approché de nous pendant que nous lisions la lettre, vivait tranquille avec sa fille, lorsque le hasard le mit en relation avec de riches seigneurs qui étaient ses voisins. Un soir, au retour de la chasse, il perdit avec eux une forte somme; cette leçon ne le corrigea point. Stephens était faible et plein d'amour-propre, il persista à vouloir vivre avec une société dont les goûts dispendieux étaient au-dessus de ses moyens. Alors tombant de faute en faute, il en vint au point de compromettre l'avenir et la fortune de sa fille. Ces pertes l'aigrirent. Sans force de caractère, honteux de ses fautes, et nourrissant encore

l'espérance commune à tous les joueurs, que la fortune cesserait un jour de lui être contraire, il persévéra dans sa coupable folie. Il voulait réparer ses pertes et fuir aussitôt les joueurs dont il faisait sa société habituelle, puis vivre avec sa fille au sein du bonheur et du repos. Mais la fortune et sans doute aussi les ruses coupables auxquelles se livrent les joueurs de profession, déjouèrent ses projets. Il perdit tout, fit des faux et fut arrêté au moment où il voulait partir avec sa fille. Nos lois punissent de mort un pareil crime; mais grâce aux prières de sa fille, Stephens échappa au dernier supplice. La raison de la pauvre enfant ne put résister à une secousse aussi forte, elle devint folle, et son père, succombant lui-même sous le poids de ses chagrins, perdit aussi la raison; il habite, comme sa fille, un des cabanons de Bethlem, et chose étrange, la pauvre Marie ne le reconnaît plus. C'est un spectacle vraiment douloureux, ajouta le gardien, que celui de cette infortunée regardant d'un air de compassion son malheureux père, et repoussant les caresses qu'il veut lui faire en disant : « Ce n'est pas lui ! »

Ce récit m'avait ému ; je m'approchai de nouveau de Marie.

— Mon vieux père, me dit-elle avec un soupir, se croit ruiné; mais j'ai de petites épargnes avec lesquelles nous pourrons encore vivre heureux. Monsieur, ajouta-t-elle d'un air suppliant, j'ai préparé une petite fête pour son arrivée, si vous voulez nous faire l'honneur d'y venir, votre présence et celle de votre ami l'égaieront un peu. Je serai de la musique, et sans doute que nous parviendrons tous trois à le distraire de ses chagrins.

— Je suis étranger, lui répondis-je; demain, après demain, je puis quitter la ville.

— Oh! consentez à ma prière, me dit-elle avec émotion, mon pauvre père est malheureux, il souffre, et Dieu bénit les hommes qui ont compassion des peines de leurs frères.

— Mais s'il ne venait pas, si quelques causes que j'ignore le forçaient à suspendre son voyage.

A ces mots, prononcés machinalement, la pauvre fille me regarda avec surprise, et au bout de quelques instants, durant lesquels elle parut recueillir ses pensées, elle se fit un voile de ses mains, fondit en larmes et s'éloigna tristement.

Le gardien nous conduisit alors au cabanon du pauvre John, que nous trouvâmes assis

sur une chaise. Il nous regarda avec tristesse, et quand je lui eus parlé de sa femme, il se mit à pleurer.

Auprès de son cabanon était celui du père de Marie ; c'était un homme d'une soixantaine d'années, aux cheveux blancs comme la neige, à la figure pleine d'une douleur si profonde, que malgré ses torts je ne pus me défendre d'une vive émotion. Il était assis dans sa cellule, murmurait de temps à autre le nom de sa fille, et tordait les manches de sa chemise, d'où l'eau dégoûtait sur la terre.

— Ah ! vous voilà, maître John, s'écria-t-il en apercevant le gardien, que me veulent ces messieurs ?

— Ce sont des étrangers qui ne veulent vous faire aucun mal.

— Messieurs, reprit-il en nous montrant un jeu de cartes tout couvert de crasse, si vous voulez faire une partie de whist, vous pouvez entrer, nous sommes justement quatre.

Et à ces mots il prit son paquet de cartes qu'il compta une à une avec la plus grande attention, et s'assit à terre ; puis voyant le valet de carreau, il ajouta : C'est pourtant cet abominable valet de carreau qui est cause que j'ai perdu dix mille guinées ! Infernal valet !

Toutes les fois que je le trouve dans mon jeu, je suis tenté de le déchirer en mille pièces. Dix mille guinées, reprit-il en se levant tout à coup, et en collant sa figure amaigrie contre les barreaux de fer de la fenêtre de son cabanon.

Nous vîmes en cet instant Marie, qui, la tête penchée, se promenait lentement à quelque distance du cabanon où était son père. Le vieillard repoussant aussitôt ses cartes, s'assit tristement sur sa chaise et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Le gardien nous apprit que le malheureux passait ses jours à jouer ou à pleurer, et que ses mouchoirs ne suffisant pas pour étancher ses larmes, il se servait des manches de ses chemises, qu'il tordait ensuite pour les sécher.

Bethlem possédait encore l'incendiaire Martin, frère aîné du peintre de ce nom. Cet homme, qui a mis le feu à l'un des plus beaux monuments de l'Angleterre, n'a rien dans la physionomie qui annonce le caractère d'un fanatique; c'est un petit homme chargé d'embonpoint, à la figure joufflue, au front luisant et pâle, à l'air naïf et si plein de niaiserie qu'on serait tenté de se fier à lui sans réserve. Ses discours comme sa figure manquent d'expression, on n'y trouve aucune idée. Lui ayant

demandé s'il se trouvait heureux, il me répondit en jetant un regard imbécile sur sa table, où étaient des papiers à dessin, qu'il ne désirait rien puisqu'on ne le laissait pas manquer de crayons. A sa vue on serait tenté de croire qu'il a brûlé une cathédrale par amusement et non parce que, selon sa croyance anabaptiste, cette cathédrale était un lieu de perdition et de damnation.

Tous les habitants de ce triste lieu ne sont pas aussi paisibles ; il en est qui offrent d'affreux exemples de la folie et de la monomanie sanguinaires ; je citerai le nommé Patrick Walsh. Cet homme qui avait alors près de soixante ans, a toujours montré depuis le premier moment de sa détention, un caractère de violence, une soif de vengeance et de sang vraiment incroyables. L'extinction complète des lumières de la raison, l'a rendu en tous points semblable aux bêtes féroces ; il ressemble plutôt à un tigre qu'à une créature humaine. A dire vrai, sa vie, avant que sa folie fut reconnue, a toujours été remarquable par la férocité de ses actions. Walsh était à la tête des mutins qui massacrèrent, en 1797, l'équipage de la frégate royale l'*Hermione*, commandée par le capitaine Piggolt. Cet événe-

ment eut lieu dans les Indes occidentales le 23 septembre. Le capitaine et les officiers, à l'exception du chirurgien et du contre-maitre, furent assassinés, ainsi que la plupart des marins. Un des principaux révoltés était le matelot favori du capitaine ; il y avait quatre ans qu'ils naviguaient ensemble. Ce scélérat trouva moyen d'entrer dans la cabine du capitaine pendant son sommeil, et lui coupa la tête, tandis que ses compagnons exerçaient leur rage sanguinaire sur le reste de l'équipage. Les révoltés emmenèrent ensuite la frégate à Languira et la vendirent au gouverneur espagnol. Arrêté plus tard, Walsh s'avoua le chef de l'insurrection, et déclara que, dans cette boucherie, dix personnes étaient tombées sous ses coups. Une enquête eut lieu ; le jury déclara Walsh coupable d'homicide prémédité, mais ajouta d'un commun accord, qu'il était dans un état complet de frénésie et d'insanité quand le crime avait été commis. En conséquence on l'enferma à l'hôpital de Bethlem, où il devint urgent de le contenir constamment par des fers très-forts.

Au moment où le gardien nous racontait ces horribles détails, nous vîmes le malheureux s'éveiller, et il nous raconta d'un air joyeux

le rêve qu'il avait eu pendant son sommeil : ce rêve était affreux. Armé d'un sabre, il avait, disait-il, coupé la gorge à tous ses compagnons, s'était promené ensuite au milieu d'eux pour voir lequel de tous vivrait le plus longtemps, et quand ils avaient été tous morts ou presque morts, il leur avait fendu la tête, avait pris la cervelle de l'un pour la mettre à la place de la cervelle de l'autre, et leur avait ensuite ouvert le ventre et changé les intestins de la même manière.

Lorsque nous nous fûmes éloignés du cabanon de ce malheureux, notre conducteur nous montra un autre aliéné qui se croyait transformé en théière, et qui, le bras gauche arrondi et appuyé sur la hanche, formait l'anse du vase, tandis que son bras droit étendu en représentait le bec. Nous en vîmes un autre qui avait empoisonné sa mère et qui passait sa vie à faire une pirouette perpétuelle, et un troisième qui lançait son chapeau en l'air pour l'envoyer au ciel. Mais le plus curieux de tous ces malheureux était sans contredit le nommé Black, surnommé le *Voyant*. Black était un homme grand et pâle. Dans toutes les annales de la démonomanie, rien n'est plus extraordinaire que les visions de Black ; il conversait

avec Michel-Ange ; il causait avec Moïse ; il dînait avec Sémiramis ; le passé lui ouvrait ses portes ténébreuses ; le monde des ombres accourait chez lui. Tout ce qui avait été grand, étonnant, célèbre, venait poser devant Black. Sur sa table étaient des crayons et des pinceaux qui lui servaient à reproduire les physionomies et les attitudes de ses héros qu'il n'évoquait pas, disait-il, mais qui venaient le prier d'eux-mêmes de faire leurs portraits. Cet homme avait un talent tout particulier pour peindre les diables et les habitants du sombre empire, auxquels son pinceau donnait les formes les plus fantastiques et les plus bizarres. Quand il nous vit, il nous fit signe de ne point parler, en nous disant qu'il était en conférence intime avec Marc-Antoine. Mais en dépit de sa défense, James lui ayant demandé où il voyait le triumvir, il lui répondit qu'il était placé en face de nous, tout près de la table.

— Comment savez-vous que c'est Marc-Antoine ? lui dis-je à mon tour.

— C'est mon esprit qui le reconnaît, me répondit-il.

— Vous parle-t-il ?

— Sans doute, reprit-il en me regardant d'un air étonné. Mais nos entretiens se font

d'âme à âme, par intuition et par magnétisme.

Alors il nous pria de nouveau de nous retirer, en disant que Marc-Antoine le voulait ainsi. Nous primes congé de lui, et revîmes en sortant Jésus-Christ, qui nous promit le ciel lorsque nous lui eûmes donné quelques schellings.

IZ

DINER CHEZ LES FISHMONGERS. — LE TUNNEL.

A mon retour de Bethlem, je trouvai mon vieux propriétaire en habit de grande cérémonie. J'ai déjà dit qu'il me montrait une vive amitié et me la témoignait souvent en m'invitant à fumer dans une longue pipe en terre, et à boire un verre de grog. Cette fois pourtant, contrairement à sa coutume, il m'engagea à venir, avec sa famille, à un banquet de corporation.

— PÀ ! fit alors Arabella, il faut que nous soyons partis dans une heure au plus tard, si nous ne voulons rien perdre de la fête.

— Vous verrez, monsieur Édouard, comment traite la corporation des *Fishmongers* *, lorsqu'elle veut s'en mêler, reprit M. Johnstone avec un certain air d'orgueil.

Je fus m'habiller, et je redescendis au salon, où je trouvai mistriss Johnstone et sa fille en grande tenue. Je crus m'apercevoir, à la coquetterie qui régnait dans la toilette d'Arabella, que sa résolution de rester fille n'était pas irrévocable. Un cavalier d'une quarantaine d'années fit son entrée au salon, quelques instants après moi. Ce monsieur, qui se nommait Lefebvre, était de Paris ; il me fut présenté, par Arabella, comme le plus fashionable de tous les maîtres de langue du beau monde.

— Enchanté ! monsieur, me dit-il en me serrant la main et en prenant le ton d'un fashionable de vingt-cinq ans, enchanté de faire votre *acquaintance*.

— Je le suis également de faire la vôtre, monsieur Lefebvre, lui répondis-je sur le même ton, et en lui faisant un salut.

* Marchands de poissons.

— Eh bien ! monsieur, reprit-il pendant qu'Arabella prenait son chapeau, que dites-vous des *accomodations* du pays ? Vous le voyez, continua-t-il en faisant allusion à la fête des *Fishmongers*, à laquelle nous nous disposions tous deux d'assister, l'on trouve ici, comme en France, des occasions *d'exhalation* !

— Cela est vrai.

Puis, pour me mettre à sa hauteur, pour parler son langage, j'ajoutai :

— Je ne prétends pas parler *contemptueusement* de l'Angleterre, monsieur ; je sais fort bien qu'on trouve ici des *comforts*, dont nous autres, Français, nous sommes totalement *deficients*.

— Oui, monsieur, ce que vous dites est *droit* ; il faut rendre justice à tout le monde, reprit-il avec chaleur, les Anglais sont nos maîtres sous bien des rapports ; je citerai, par exemple, les *pavements* anglais. Oh ! quant à ce qui est des *pavements*, il n'y a pas de pays au monde où il y ait autant d'*improvements* et dont les *exertions* soient plus admirables.

Puis M. Lefebvre, se penchant à mon oreille, jeta un coup d'œil sur Arabella qui venait de prendre son chapeau, et me dit tout bas avec un sourire qu'il croyait plein de finesse :

— Que de charmes , que d'*attractions* dans cette jeune beauté ; permettez - moi de vous quitter. J'ai besoin de lui parler.

— Faites, monsieur, faites ; je ne veux point *encrocher* sur votre patience.

— Allons ! en route, monsieur Édouard, s'écria le père Johnstone, qui m'apprit alors que nous allions chez un riche marchand de ses amis, lequel marchand désirait devenir membre de la corporation des *Fishmongers*. *By god!* reprit-il en surprenant un sourire railleur sur mes lèvres, n'y est pas admis qui veut ; plusieurs fois des grands seigneurs du royaume, des princes de la famille royale, des rois eux-mêmes ont sollicité l'honneur d'en faire partie, et ne l'ont pas obtenu.

Je connaissais trop bien la vanité nationale du vieux Johnstone, quand il était question de son pays, pour croire un mot de ce qu'il me disait ; je pensais que la corporation des *Fishmongers* était une réunion composée de marchands de sardines, et j'eus l'idée que j'allais passer une journée fort triste. Je revins pourtant un peu de cette opinion, lorsqu'après deux heures de promenade, nous arrivâmes auprès des bords de la Tamise, à deux milles environ au-dessus du pont de

Chelsea. La maison de campagne habitée par le gentleman que nous allions chercher, était située dans une prairie, à une petite distance de la Tamise, et sur le bord opposé à celui où nous étions. Ce petit cottage était plein d'élégance et de goût ; une solitude mystérieuse régnait autour. La haie touffue qui lui servait de ceinture, les plates-bandes du parterre entourées de buis, le banc de gazon placé à côté de la porte, les vitraux peints des petites fenêtres en ogive, le houx planté devant la maison, les murailles blanches qui brillaient au milieu du jasmin et des roses, comme une perle fine sur les plis du velours, tout, jusqu'au petit ruisseau qui, après une course capricieuse dans une prairie magnifique, mêlait ses eaux à celles de la rivière, respirait la fraîcheur, la grâce, la tranquillité, le bonheur et la paix.

Peu de moments après notre arrivée, un spectacle tout nouveau me fit croire que j'étais à Venise. Sur un signal que fit M. Johnstone, le fleuve se couvrit d'une foule de barques, de chaloupes et de gondoles richement ornées, et tous les échos d'alentour retentirent d'une musique vive et champêtre, qui devint plus brillante à mesure que la flottille appro-

cha du rivage. Alors la plus belle de toutes les barques, se détachant des autres, aborda près du lieu où nous étions, au bruit d'une salve général de la petite artillerie que l'on avait montée sur pivots à bord de la flotte ; et l'instant d'après nous vîmes descendre de la barque une trentaine de *Fishmongers*, avec une quarantaine de dames, toutes fort bien parées. Ces *Fishmongers*, parmi lesquels était le récipiendaire et l'ami de mon hôte, étaient des gens fort polis. Ils m'accueillirent avec de si bonnes manières , que je me réconciliai tout d'abord avec eux. Après les serremens de main d'usage, ils nous invitèrent à prendre place dans la barque, et nous conduisirent à l'autre bord, où nous trouvâmes des rafraîchissemens. Une table avait été dressée pour les matelots, qui tous, vêtus uniformément, portaient de petites houppes à leurs bonnets, un large surplis de toile blanche, et sur la poitrine, une grande plaque aux armoiries de leurs patrons. C'est sur leur table, comme on peut bien le croire, qu'il y avait le plus de bouteilles, et ce fut aussi là qu'elles se vidèrent le plus lestement au milieu de bruyants huzza.

La collation terminée, nous revînmes dans notre barque. La marée étant pour nous, et

nos rameurs ayant redoublé d'ardeur, nous eûmes bientôt traversé les ponts de Chelsea, de Westminster et de Blackfriar. La variété des bâtiments, des jardins et des jolis sites que nous présentait, pour ainsi dire, à chaque instant le nouveau rivage que côtoyait notre pesante, mais agile barque, formait un coup d'œil enchanteur. Les tours de Saint-Paul et de Saint-Martin, le pont de Waterloo et celui de Londres, et mille édifices bizarres, dont la base était baignée par les eaux, se dessinaient à nos yeux dans leur perspective la plus nette et la plus étendue. Après le pont de Londres, nous vîmes les Docks et un nombre considérable de vaisseaux qui rentraient et sortaient en sillonnant les ondes de la Tamise, alors étincelantes sous les feux pourpres du soleil. Nous descendîmes ainsi jusqu'au Tunnel, dont M. Johnstone était un des actionnaires, et qu'il nous fit visiter dans ses moindres détails.

La description de ce lieu a été faite trop souvent, pour que je veuille la répéter ici; l'on sait tout ce qu'il a fallu de patience et de peines pour conduire cette gigantesque entreprise au point où elle en est aujourd'hui. Quelques mois avant notre visite, les eaux de la Tamise avaient fait une irruption effroyable; et après

plusieurs tentatives infructueuses pour boucher la rupture, l'on avait eu l'idée de couvrir, de toiles goudronnées, la partie du lit du fleuve où l'accident avait eu lieu. L'on avait ensuite jeté des matières argileuses par-dessus, et la pression de l'eau ayant fait pénétrer le tout comme un tampon, l'on était parvenu à étan-cher en partie le puits et les galeries, au moyen de machines à vapeur. Ces détails nous étaient donnés par M. Johnstone, l'un des chauds admirateurs du Tunnel. Il avait assisté à tous ces travaux, et avait été témoin oculaire du voyage souterrain exécuté par le jeune Brunnell, lorsqu'après qu'on eut découvert sept à huit pieds de galerie, on voulut profiter de ce vide, pour aller, en bateau, visiter le lieu même de l'accident. Ce récit, qui nous fut fait à notre retour au bateau, m'a paru assez intéressant pour que je le répète ici. Je laisserai parler M. Johnstone :

« — Ce jour-là, nous dit-il, il y avait foule de curieux aux abords du Tunnel. Quand j'y arrivai, un des fils de M. Brunnell, nommé Isambard, et deux autres directeurs de travaux s'apprêtaient à monter le bateau qui devait les conduire sous la galerie souterraine. Ces préparatifs se faisaient au milieu d'un morne si-

lence. La mère du jeune Isambard se trouvait sur les lieux, et cherchait à cacher, sous une apparence de calme, les angoisses qui assailaient son cœur. De leur côté, les ouvriers nombreux qui étaient témoins de cette scène, murmuraient tout bas, en voyant passer leurs chefs : *God save you !* Que Dieu vous sauve ! Au moment du départ, un jeune homme d'une vingtaine d'années perça la foule, se présenta à Isambard, et lui demanda la permission de partager ses dangers. Isambard s'y refusa ; mais les instances du jeune homme devinrent bientôt si pressantes, qu'on lui accorda ce qu'il voulait : un funeste destin conduisait ce malheureux à sa perte !

» Tout étant prêt, Isambard fit ses adieux à sa mère, me serra la main, et s'élança dans le bateau, suivi de ses deux compagnons. Nous leur dîmes de nouveau *God save you* ; puis la barque dans laquelle on avait descendu un petit fanal, se balançait et s'engouffra sous la voûte ténébreuse, où elle disparut. Les moments qui suivirent ce départ, furent des plus cruels. Cette dangereuse expédition avait pour but d'aller jusqu'au bouclier, d'y examiner l'excavation, d'en prendre les dimensions, et de les dessiner sur un calpin. Le trajet à faire était de plus de

six cents pieds. La pauvre mère, immobile sur les dernières marches de l'escalier où elle avait embrassé son fils, n'osait respirer, et cherchait à percer l'ombre épaisse dans laquelle il venait de disparaître. Quelques moments se passèrent dans cette cruelle anxiété. Mais tout à coup nous vîmes l'eau se précipiter comme un torrent du lieu où la barque avait disparu, et s'élever avec une rapidité incroyable. L'instant d'après, la barque, poussée par la violence du courant, reparut vide et tournée sans dessus-dessous.

» Il me serait impossible de rendre l'horreur dont nous fûmes saisis. Immobiles, tremblants, nous n'osions parler ni regarder cette affreuse galerie. Mistriss Brunnell, pâle, éperdue, se soutenant à peine, céda bientôt à la violence de son agitation, et tomba sans connaissance dans les bras de ses amis. Mais pendant que chacun de nous se pressait autour d'elle et lui prodiguait des soins, un cri frappa notre oreille : « Isambard ! voilà M. Isambard ! » Nous le vîmes en effet sortir de la voûte, suivi de deux de ses compagnons, et soutenant à grand'peine le jeune homme qui, lors du départ, avait fait de si vives instances pour être du voyage. Nous nous élançâmes

vers eux, et les recueillîmes. Mais, hélas ! qu'on juge de notre douleur et de notre effroi, lorsque nous nous aperçûmes que le jeune homme soutenu par Isambard ne donnait aucun signe de vie. Nous apprîmes alors qu'en voyant les eaux monter avec rapidité, le malheureux, par un mouvement de frayeur bien naturel, s'était levé subitement, et que sa tête ayant frappé avec violence contre la voûte, il s'était ouvert le crâne, d'où il était résulté une violente secousse qui avait fait chavirer le bateau et la lumière. »

Ce récit de M. Johnstone avait absorbé notre attention ; nous ne nous aperçûmes que nous revenions sur nos pas que lorsque nous arrivâmes au pont de Londres, où notre belle barque s'arrêta. Alors nos guides nous en firent descendre, et par un passage qui n'était pas à la vérité très-magnifique, ils nous conduisirent dans un grand et bel hôtel. Cet hôtel, où nous trouvâmes ceux de nos amis dont nous nous étions séparés pour prolonger notre excursion nautique jusqu'au Tunnel, appartient à la corporation des *Fishmongers*. On nous fit entrer dans un grand cabinet pour y déposer nos cannes et nos chapeaux, puis on nous montra la salle du conseil, celle des grandes assem-

blées, enfin la salle du festin. Cette dernière pièce, la plus remarquable de toutes, est fort grande et dans les plus belles proportions. Sa forme est rectangulaire, ses croisées qui, des deux côtés, ont vue sur la rivière, sont placées à une très-grande élévation, et y répandent un jour fort clair et fort agréable ; une jolie galerie domine tout le pourtour de la salle, qui peut contenir plusieurs centaines de spectateurs. Dans une des extrémités de cette galerie se trouve la place d'un bel orchestre. Lorsque nous eûmes parcouru l'hôtel, nous allâmes rejoindre les dames ; et peu de temps après, quand on nous eut averti que le dîner était servi, nous rentrâmes dans la belle salle dont j'ai parlé. Nous y trouvâmes une longue table en fer à cheval, de cent trente à cent quarante couverts, devant laquelle nous nous assîmes ; le président de la fête, sur une espèce de chaise curule antique, ayant à sa droite la femme du récipiendaire, sa petite cour et tous les hommes ; le récipiendaire, la présidente, ainsi que toutes les autres dames de la société, se placèrent à sa gauche.

Le dîner, comme tous les dîners anglais d'apparat, se composait, pour le premier service, de potages à la tortue d'un goût fort

épicé, de poissons exquis, de saumons, de truites, de turbots, avec des *lobster sauce* de toutes les couleurs et de toutes les espèces. Au second service, on nous servit du gibier de différentes sortes et des quartiers de daim relevés avec des confitures de mûres ou de groseilles. Au troisième service, nous eûmes des tartes, des crèmes, des puddings, et enfin un fort beau dessert, où l'on voyait, entr'autres choses excellentes, de superbes ananas, des sorbets, et les meilleurs vins d'Espagne et de France. Je ne dois point omettre le respectable *side board*, immense pièce de bœuf placée sur une table particulière, dans un coin de la salle, et surmontée d'un pavillon aux couleurs de la Grande-Bretagne *. Nous étions servis par trois ou quatre vieux bedeaux, chargés d'une lourde tunique à la livrée de la maison, et qu'on ne pouvait regarder sans rire, tant ils paraissaient épais et graves dans l'exercice de leurs fonctions. Ce qui me frappa le plus, ce fut une statue de bois peint, sculptée assez grossièrement, et représentant un homme d'une physionomie très-prononcée et très-énergique, un poignard nu à la main. Cette statue, presque

* C'est ce qu'on appelle un *English-bacon*.

colossale, était placée dans une grande niche, derrière la chaise du président. Je brûlais du désir d'apprendre quel était cet homme remarquable. Deux de mes voisins eurent enfin la complaisance de me dire que cette statue représentait M. Walworth, lord-maire de Londres, et membre de la corporation des *Fishmongers*, chez laquelle j'avais l'honneur de dîner. Ce magistrat, sous le règne de Richard II, tua de sa propre main Tyler, chef d'une troupe de séditieux, dont les noirs complots avaient déjà mis le trône et la ville de Londres dans le plus grand danger. Un de mes voisins, riche marchand de la Cité, et qui avait de grandes sommes engagées dans le commerce de l'Inde, ajouta qu'on avait conservé religieusement le poignard sous lequel avait succombé Tyler, et que durant les fêtes, comme celle que nous célébrions, il était d'usage d'ôter au poignard le fourreau qui le couvrait ordinairement.

— Avez-vous vu l'hôtel de la compagnie des Indes, dans *Leadenhall street* ? ajouta-t-il.

— Oui, monsieur, lui répondis-je, j'y ai vu des choses fort curieuses : l'armure de Tippoo-Saïb, son trône, le dais dont il était couvert. Je vous avoue que j'ai été fort étonné de trou-

ver ces attributs de la grandeur souveraine dans un temple consacré au commerce.

— C'est que les ministres de ce temple sont, eux-mêmes, des souverains, reprit-il : c'est à eux qu'appartient la souveraineté de l'Inde, où ils possèdent un territoire bien autrement étendu que celui de la Grande-Bretagne, et des sujets bien plus nombreux que ceux du roi. Vous savez, continua-t-il, que la Compagnie des Indes a le droit de lever et de soulever des armées.

— Elle devrait alors, reprit M. Johnstone, qui était dans son jour de contradiction, et qui parut être ennemi des privilèges accordés à la Compagnie, elle devrait récompenser plus largement les malheureux soldats qui se dévouent pour elle, en leur donnant de quoi vivre honorablement sur leurs vieux jours. Hier encore j'ai vu un de ces infortunés qui, après avoir passé trente années de sa vie dans l'Inde, implorait la charité des passants sur la voie publique. Puisque la Compagnie lève des soldats, pourquoi, à l'exemple du gouvernement, n'a-t-elle pas un établissement pour recueillir, dans leur vieillesse, ceux qui ont répandu leur sang pour elle?

— Cela aurait certainement lieu, répondis-je en souriant, si la Compagnie des Indes n'em-

ployait pas ses soldats à remplir ses coffres ; mais comme c'est un marché de gré à gré entre elle et ces soldats, ces derniers doivent verser leur sang à son service pour la somme convenue. La somme exactement payée, ils n'ont plus rien à réclamer.

— Monsieur, reprit le riche marchand d'un air un peu piqué, en disant que la Compagnie des Indes n'emploie les siens que dans le but de remplir ses coffres, vous ne lui rendez pas justice. Les guerres que la Compagnie a soutenues dans l'Inde n'ont eu souvent d'autre but que celui de faire jouir ces malheureux peuples des bienfaits de la civilisation, de soutenir le faible et de venger l'opprimé.

— Il paraît que notre civilisation a paru de fort mauvais goût aux Chinois, répliqua Johnstone, puisqu'ils refusent encore aujourd'hui l'entrée de leur céleste empire, ou du moins qu'ils assujettissent au cérémonial du Kotou, c'est-à-dire, à baiser neuf fois la terre, ceux d'entre vous qui veulent jouir de la présence de leur sublime empereur.

Cette conversation fut interrompue par la présence du président, qui faisait le tour de la table pour savoir si tous les convives étaient satisfaits. Il vint à moi, tout comme

aux autres, et me dit d'un air fort admirable :

— *I hope you have made a tolerable dinner.*
(j'espère que vous avez fait un dîner passable.)

— Excellent, monsieur, lui répondis-je ; de ma vie, je crois n'en avoir fait meilleur, ni un plus agréable.

Après cette cérémonie, on apporta sur la table plusieurs grandes aiguères en argent remplies d'eau à la rose, dans lesquelles chaque convive trempa le bout de sa serviette, et cette ablution orientale terminée, on porta deux ou trois toasts ; mais comme on savait que quelques-uns des convives n'étaient pas de grands buveurs, on s'en tint là.

Alors on donna au récipiendaire une fort belle médaille en bronze que l'on avait fait frapper en son honneur. Cette médaille portait d'un côté les armoiries de la corporation ; de l'autre, une inscription qui constatait l'année et le jour où le récipiendaire avait été reçu, et pour légende, ces mots simples et doux : *We adopted him a brother.* (Nous l'avons adopté pour frère.) Moi-même, comme étranger, je reçus un souvenir de cette heureuse journée : c'était un petit livret fort bien imprimé que je possède encore, et sur lequel on trouve la liste de tous les poissons de la Tamise, suivant l'or-

dre des saisons où la pêche en est plus favorable et plus recherchée.

Nous allâmes ensuite dans une salle particulière où nous prîmes le café, puis nous revînmes à la salle du festin, que nous trouvâmes transformée en salle de bal. Le président, en raison de son âge, chargea deux jeunes gens de faire pour lui les honneurs de la soirée, et ceux-ci s'en acquittèrent à la satisfaction de tous. J'eus le plaisir de danser des gigs, des reel et des quadrilles avec les cousines, les femmes, les filles et les nièces des braves *Fishmongers*; et quand je fus bien fatigué, j'allai avec les hommes, qui s'étaient retirés dans une salle voisine pour raisonner probablement avec du punch. Je bus, je causai le moins mal possible; on parla, comme de raison, de la France et de l'Angleterre. Cette causerie se prolongea jusqu'à minuit, heure à laquelle les violons ayant cessé, il fallut se remettre à table et souper, ce que nous fîmes avec autant d'appétit que si nous n'eussions pas dîné quelques heures auparavant. Après souper, tout le monde se serra la main, et chacun se retira vers sa demeure, où il se coucha gaiement *.

* La corporation des *Fishmongers* est très-ancienne,

la plus ancienne peut-être qu'il y ait à Londres, celle du moins à qui cette immense capitale doit, suivant toute apparence, les premiers fondements de sa grandeur. Les plus grands seigneurs du royaume, les princes de la famille royale, les rois eux-mêmes ont sollicité l'honneur d'y être admis, et ne l'ont pas toujours été. Elle est fort riche ; on prétend que son revenu s'élève à deux ou trois millions de francs. Mais ce qu'on sait positivement, c'est qu'elle fait un excellent usage de ses richesses : elle en emploie, en effet, la plus grande partie à soulager la classe indigente des pêcheurs et des bateliers, à subvenir à l'entretien des veuves et des vieillards, à l'éducation des enfants et surtout des orphelins, à réparer, à prévenir les pertes de ceux dont une spéculation utile, mais malheureuse, sans un secours prompt et généreux, eut décidé la ruine.

Z

**LE BAUME DE GILÉARD. — RENCONTRE DANS SAINT
JAMES PARK. — BAGNO. — THÉÂTRE FRANÇAIS A
LONDRES.**

J'ai dit à la fin du dernier chapitre que chacun sortit enchanté de la corporation des Fishmongers, et se coucha gaiement. Il n'en fut pas tout à fait ainsi pour moi ; car, en rentrant chez moi, je glissai sur le trottoir, et me fis une foulure au pied qui me força de garder le lit toute la journée du lendemain. D'après

le conseil de mistriss Johnstone, qui dans toutes les occasions me montrait le plus vif intérêt, je fis appeler l'apothicaire du coin, dont la boutique, pleine de bocaux et de boîtes de toutes couleurs, ressemblait à nos plus beaux magasins de bonbons. Suivant ma bonne hôtesse, l'apothicaire était un savant qui guérissait tous ceux qui avaient le bonheur de s'adresser à lui.

— C'est une bouteille de Giléard qu'il vous faut, me dit-il après avoir examiné mon pied.

Le baume de Giléard ne m'empêcha pas d'avoir une grosse fièvre, et comme je souffrais beaucoup, on eut recours une seconde fois à l'apothicaire pour les premiers soins.

— Monsieur, me dit-il après m'avoir tâté le poulx, vous prendrez une double dose de mon baume de Giléard.

— Quoi ! répliquai-je avec surprise, le même baume de Giléard qui guérit les fièvres, guérit aussi les foulures !

— Oui, monsieur.

— Va donc pour le baume de Giléard, m'écriai-je ; la drogue n'est certainement pas bonne, mais n'importe, puisqu'elle guérit, je la prendrai. A propos, ajoutai-je en voyant que mon homme se disposait à quitter ma

chambre, j'ai des engelures aux pieds qui me font cruellement souffrir ; que faut-il faire pour les guérir ?

— Vous prendrez une cuillerée de mon baume de Giléard le matin, une seconde cuillerée deux heures après, et ainsi de même pendant trente jours, jusqu'à ce que vous soyez guéri.

— J'ai fort bien entendu ; mais vous ne me parlez pas de mes engelures !

— Mon baume de Giléard vous les guérira.

A ces mots, mon homme tira deux flacons de son baume qu'il déposa sur ma commode, et sortit en me souhaitant le bonsoir. Je me crus débarrassé de lui ; mais l'instant d'après je le vis rentrer.

— Monsieur, me dit-il en entr'ouvrant la porte, ne soyez pas inquiet, buvez de mon baume de Giléard tout à votre aise ; demain je vous enverrai deux autres flacons de grand matin.

— C'est donc une panacée universelle que ce baume de Giléard, demandai-je à O'brien qui était auprès de mon lit. Du baume de Giléard pour les foulures, du baume de Giléard pour les fièvres, du baume de Giléard pour les engelures, toujours du baume de Giléard !

— Toujours, me répondit-il en riant; Giléard est en Angleterre ce que le fameux Leroy a été en France.

— En ce cas, mon cher O'brien, prends toutes ces fioles et jette-les par la fenêtre.

Je ne m'en trouvai pas plus mal le lendemain, la fièvre avait cessé et l'inflammation s'était presque entièrement dissipée.

Quelques jours après, ma guérison étant complète, je sortis pour rendre plusieurs visites. Je m'arrêtai sur la place Smithfield, où se tient le marché des bêtes à cornes et à laine. Me rappelant qu'elle avait été le théâtre des cruautés de Marie, mon imagination y dessinait les scènes sanglantes dont le fanatisme avait été l'agent, lorsque, obligé de changer de place pour livrer passage à un chariot chargé de veaux, mon attention se fixa subitement sur la manière dont ces animaux sont conduits à la mort, non comme en France, entassés sur une charrette, mais sur leurs pieds, ou couchés entre des barreaux de division. J'avais à côté de moi un homme d'un certain âge, bien vêtu, et dont la physionomie annonçait un Anglais de l'ancienne roche. Je le priai de me dire pourquoi on employait une méthode qui me paraissait plus dispendieuse que celle de

placer ces animaux, liés et couchés, les uns sur les autres.

— Parce que, s'il est nécessaire de les tuer pour s'en nourrir, me répondit-il sèchement, il ne l'est pas de les faire souffrir; et il se remit en marche après m'avoir toisé de la tête aux pieds.

Un étranger, un voyageur surtout, ne doit pas être susceptible; je pinçai les lèvres, comme il avait froncé le sourcil, et je me hâtai de lui faire un quart d'inclination. Je continuai à marcher sur la même ligne que lui, et je lui dis :

— C'est sans doute pour éviter de faire un long supplice d'un mal nécessaire que cette place est divisée en une multitude de petits parcs où ils attendent les bouchers sans être étouffés par leur nombre, ou meurtris de coups par ceux qui sont chargés de les séparer.

— Précisément.

— C'est donner, repris-je, au sentiment d'humanité une grande extension.

— Cela est nécessaire pour ceux qui ne sont pas humains par habitude.

— Mais, pensez-vous, monsieur, que cette habitude puisse être l'ouvrage de l'exemple.

— Eh! qui vous parle d'exemple? me ré-

pondit-il en s'arrêtant et en m'envoyant un coup d'œil plein d'âcreté, l'exemple est bon pour les peuples singes.

Comme ce coup portait d'aplomb sur mes compatriotes, je pinçai encore les lèvres, et je fis un pas en avant pour m'éloigner de cet ours; mais il continua, et la curiosité me retint.

— Quant à nous qui savons faire des lois, nous en faisons.

— Quoi ! lui dis-je, une loi sur les égards dus aux animaux marchandés par les bouchers ?

— Hé ! pourquoi non ?... Voyez-vous cette pierre étendue sur le pavé ? Hé bien ! c'est un pilier qu'on a négligé de relever, sur lequel est écrit : « Celui qui manquera d'humanité, la loi le forcera d'en avoir. »

— Oserais-je vous demander de quelle nature est la défense faite, ou l'obligation imposée par la loi que rappelle cet avertissement ?

— La défense de frapper sans nécessité, sous peine de trois schellings d'amende pour la première fois, de quatre pour la seconde, et d'être conduit en prison pour la troisième.

Je regardai cet homme avec l'étonnement

de l'admiration, ou pour mieux m'exprimer, c'était la nation entière que je regardais en lui. Il se méprit sur la cause de mon étonnement, et me dit en me quittant pour entrer dans une boutique.

— Cette loi, au surplus, est faite pour des hommes auxquels elle convient, et par des hommes qui savaient que le premier mouvement de celui qui a contracté l'habitude de l'humanité envers les animaux, sera toujours un mouvement de compassion.

Je le saluai, le suivis des yeux et ne me mis en marche qu'après avoir parcouru encore une fois de l'œil cette place où, roi d'Angleterre, j'aurais à l'instant ordonné qu'on érigeât à l'humanité une colonne qui aurait eue pour base la statue renversée de la sanguinaire Marie.

A Smithfield je pris un fiacre qui me conduisit à la tour de Londres. Mes visites étant terminées, je résolus de faire une excursion sur la Tamise. A cet effet, j'entrai dans un canot pour me faire conduire au pont de Westminster. Un seul matelot conduit ordinairement ces frêles embarcations. Cependant il s'en présenta deux, pour me demander, sans doute, un prix plus élevé que celui fixé par l'usage. Dans tout autre moment j'en eus fait

sortir un; mais les choses ne nous affectent pas tant en raison de leur nature que par les dispositions morales ou physiques dans lesquelles nous nous trouvons. Or, comme j'étais sous l'influence d'un déjeuner qui avait fait circuler une douce chaleur dans mon sang, je souris en disant tout bas : Ces gens sont honnêtes à leur manière, ils me rendraient la guinée que j'aurais laissé tomber sans m'en apercevoir, et ils me font, sans scrupules, la petite escroquerie d'un schelling, qu'ils croient fermement avoir gagné par la forme.

Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la Tamise, où les canots se croisaient en tout sens, et presque en aussi grand nombre que les hommes sur les trottoirs des rues. Bientôt, je pris terre au-dessus du pont de Westminster, et je me dirigeai vers le parc Saint-James.

Cette promenade, aussi fréquentée les jours de fête que l'est, à Paris, le jardin des Tuileries, était déserte au moment où j'y entrais. Le ciel était pur, l'air calme, le soleil brillait d'un vif éclat, mais le froid était assez piquant. Je marchais à grands pas, le menton enfoncé dans ma cravate, et les mains dans mes poches, lorsque je fus presque heurté par une femme qui, la tête baissée et les yeux absolu-

ment couverts par son chapeau, suivait, en sens contraire, la même ligne que moi. Avant même de m'apercevoir qu'elle était bien vêtue, je lui fis, en balbutiant de froid, des excuses, et je continuai ma promenade. Mais je n'étais pas à dix pas d'elle, que je fus fâché de ne m'être pas assuré si elle était jolie, et j'aurais désiré qu'elle le fût. Vous me demanderiez pourquoi, qu'en vérité je ne saurais que répondre. Cela se trouvait machinalement en moi, et peut-être aussi que le froid sec rendait mes fibres plus électriques. Comme si j'avais su découvrir dans sa démarche quelque indice de ce que je désirais, je m'arrêtai et me retournai aussitôt ; elle en avait fait autant. Nos yeux s'étant rencontrés, chacun de nous reprit sa première direction, Je n'étais pas à l'extrémité du parc, que je ne songeais déjà plus à cette femme ; et je revenais sur mes pas, lorsque je l'aperçus faisant un second tour d'allée. Je ne puis dissimuler que j'en ressentis quelque plaisir. Quand je fus à dix pas d'elle, je portai la main à mon chapeau pour la saluer, mais elle me dit en français : *A l'anglaise ! à l'anglaise ! il fait trop froid.* Je suppose que, d'après cette invitation, vous me voyez, sans que je vous le dise, en pleine conversation

avec cette dame, et vous ne vous trompez pas. C'était, en effet, une dame de facile abord, et qui parlait parfaitement français. Une certaine tournure d'idées et d'expressions peu communes me la firent traiter avec quelques égards. Comme je ne voyais qu'un bas de visage qui promettait assez, et que nous étions seuls, j'avantai la main pour soulever son chapeau, en lui disant :

— Permettez que je m'assure si ce qui est caché...

— Non, non, reprit-elle en m'interrompant et en retirant fièrement sa tête, je vous prie de juger sur ce que vous voyez.

— Je vous en demande bien pardon, mais j'ai la mauvaise habitude de ne croire que par mes yeux.

— Eh bien ! vous vous en corrigerez en ma faveur, ou vous douterez toujours.

— Toujours est effrayant.

— Et cependant à la lettre.

Ce ton me paraissant piquant, je lui demandai si je pourrais la suivre.

— Volontiers, me répondit-elle, mais à vingt pas seulement.

— Eh bien ! vingt pas, soit.

Elle me sourit ; et passant dans une autre

allée, elle sortit par un passage qui donne sur Charing-Cross. Je la suivis dans une maison où je la vis entrer. Elle m'attendait dans le corridor, et me dit à demi voix de ne point parler, pour qu'on ne s'aperçût pas que j'étais étranger. Je fus sensible à cette attention, car je me doutais bien que je n'étais pas chez elle, mais dans un *bagno*, maison publique pour ces sortes de rendez-vous. Lorsqu'elle eut demandé un appartement, on nous conduisit dans une chambre fort propre : un lit, un fauteuil, quelques chaises, une table et un petit miroir, en formaient l'ameublement. Le garçon de service attendait sur la porte, dans une attitude honnête et respectueuse, les ordres pour le diner.

— Que désirez-vous ? me demanda-t-elle.

— Ce qui sera le plus de votre goût, lui répondis-je.

— Eh bien ! des côtelettes de veau et des choux-fleurs.

— Oh ! mais cela est bien maigre.

— Cela est suffisant ; d'ailleurs, vous verrez que ce léger repas sera aussi cher qu'un souper fin en France.

— Vous avez donc fait des soupers fins en France ?

— Non, mais j'en ai entendu parler.

Elle ordonna ; et lorsque nous fûmes seuls, j'enlevai son chapeau.

Qu'on juge de ma surprise ! Au caractère vif, décidé et absolu qu'elle m'avait montré au parc, je m'attendais à trouver une brune piquante, des yeux noirs.... Rien de tout cela : c'étaient de grands yeux bleus animés par des sourcils demi-bruns, une bouche ni grande ni petite, dont le sourire exprimait la volupté, et un ensemble de traits qui offrait le calme de l'innocence. Elle se méprit sur le motif de mon étonnement, et me dit en souriant :

— Vous ne m'en croirez cependant pas davantage une autre fois sur ma parole.

Il y aurait eu trop de finesse dans cette phrase, si j'avais laissé le soin à mon imagination de lui donner sa valeur. Je ne lui répondis que par cette exclamation.

— En vérité ! vous avez une figure ravissante !

Mais la pause que j'avais faite lui ayant sans doute indiqué que j'avais feint de ne pas entendre ce qu'elle avait voulu me dire, elle me regarda tristement, et fut mettre son mantelet sur le lit. Je la suivis des yeux, et en prenant une chaise, il m'échappa de me dire à moi-même.

— Dieu ! quel dommage !

Elle l'entendit et répéta : — Oh ! oui, quel dommage !

Je la regardai avec étonnement, et ma surprise augmenta en la voyant rougir ; elle reprit son chapeau que j'avais jeté sur la table, et vint s'asseoir au coin de la cheminée. Je la regardais, je regardais le feu, puis je la regardais encore.

— Que se passe-t-il donc en vous ? me dit-elle. •

— Oh ! une foule d'idées que vous ne pouvez comprendre.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi.

Je rougis, car je n'avais pas eu l'intention de la blesser.

— J'ai voulu dire qui ne vous intéressaient pas.

— Non, non, reprit-elle, votre visage m'en a dit plus que vous ne croyez.

— Ma foi, s'il ne vous a pas dit que je vous trouve charmante, il n'a pas été un fidèle interprète.

— Apparemment qu'il ne l'a point été, car au lieu de me trouver charmante, il a exprimé que vous me trouviez trop bien.

— Trop bien !

— Eh ! oui, trop bien, répliqua-t-elle, pour mon état.

— Laissons, je vous prie, ce sujet, car vous lui donnez une teinte trop sérieuse.

Un bruit de pas que nous entendîmes interrompit notre conversation, Elle se leva légèrement, prit son mantelet, et vint se rasseoir.

Lorsque nous fûmes seuls, je lui demandai pourquoi elle avait repris son mantelet.

— Parce qu'on venait nous servir, me répondit-elle, et que je ne voulais pas faire naître dans l'esprit de ce garçon des idées peu décentes.

— Oh ! fis-je en souriant, je croyais que ce garçon était, comme son maître et sa maîtresse, dans le secret de notre rendez-vous.

Elle baissa les yeux ; un embarras que je n'ose nommer pudeur se répandit sur toute sa personne, et ce ne fut qu'après un moment de silence qu'elle me répondit :

— Oui, sans doute, cela ne peut être autrement..... mais, s'il est possible de ne pas y joindre des pensées directes..... des images..... En vérité, dit-elle avec impatience, j'ignore quelles sont les manières de vos femmes du monde, mais je vois sans cesse tous

les étrangers témoigner le même étonnement.

— Étonnement doit être le mot, car vous conviendrez qu'une semblable délicatesse n'est placée que chez la jeune fille qui lutte contre le préjugé, ou chez la femme qui cède au sentiment.

— Si elle leur sied bien, pourquoi vous choquerait-elle en nous ?

— Parce qu'elle n'est qu'un masque dont on aperçoit les cordons.

— D'accord ; mais ce masque cache une difformité.

Chaque réponse de cette fille me surprenait et me choquait en même temps. Je voulais bien qu'elle eût de l'esprit, de l'amabilité, de la gentillesse ; mais de la réflexion, du jugement, cela me déplaisait en elle ; et, pour mettre fin à cette conversation, je lui dis en me levant et en faisant un tour dans la chambre :

— Difformité tant qu'il vous plaira ; mais j'aime, moi, qu'on soit de son état.

— Oh ! je ne puis le croire, et vous aurez de la peine à me persuader que vous êtes familiarisé avec ces sortes de rendez-vous.

Pour le coup, je n'y tins plus, et j'éprouvais du dépit de trouver dans une courtisane une

justesse d'idées et une pénétration que je ne pouvais espérer rencontrer que dans une femme honnête.

Le garçon vint nous servir, et nous nous mîmes à table. Nous avions l'air fort embarrassé, elle, de trouver des moyens d'amuser un homme aussi bizarre ; moi, de l'injustice de mes procédés que je me reprochais, car elle ne les méritait pas. Le dîner fit heureusement diversion, et nous remit un peu. Pour entamer une conversation dans laquelle je n'eusse aucun frais à faire, je lui demandai à quoi et à quel événement elle devait la pureté d'un langage qui n'était pas celui de son état. Elle me fit alors l'histoire de sa vie avec une grâce, un intérêt, et surtout un laconisme qui lui imprimaient un caractère de vérité.

Quoique le récit de cette fille portât l'empreinte de la vérité, quoiqu'un vif intérêt fût répandu sur toutes les faces de ce court tableau, cependant je n'avais été que faiblement ému. J'étais sans doute, dans ce moment, mal disposé, car je ne l'avais écouté qu'avec distraction, et n'avais été attentif qu'à la marche de la nature. Nous sortîmes de table, et nous nous approchâmes de la cheminée. Comme le feu était ardent, elle tira un mouchoir de sa

poche, et le tint devant ses yeux. Bientôt j'entendis sonner quatre heures. Ayant promis à O'brien de le prendre chez lui pour aller au spectacle, et ma toilette n'étant pas faite, je pris son mouchoir d'un air distrait, le gardai quelques instants, et me levai ensuite; puis, en me promenant dans la chambre, je nouai une guinée dans l'un de ses angles, et le lui rendis sans affectation. Elle le mit dans sa poche. Quelques moments après, le feu l'incommodant encore, elle le reprit, sentit le nœud, me regarda en me tendant la main, et serra la mienne avec effusion. Oh! lecteur... entendez-vous bien tout ce qu'exprimait ce langage muet... Cent fois, dans cette même chambre, à cette même place, elle avait reçu plus que je lui donnais... mais elle l'avait reçu comme le prix de ses faveurs, comme un salaire gagné... Ce que je lui offrais avec délicatesse avait le caractère du bienfait. Son cœur, qui le recevait dans la plénitude de ses sentiments, ne pouvait peindre sa reconnaissance que par ce regard et par une légère pression de main. Que ce langage me parut énergique; je l'attirai doucement vers moi; puis, par un second mouvement, je la plaçai sur mes genoux, et la considérai pendant quel-

ques secondes. Ma main était toujours dans la sienne; je sentais qu'elle avait, par intervalle, de légers mouvements convulsifs. Alors l'intérêt pressant mon cœur de toutes parts, je ne pus retenir cette exclamation : « Pauvre infortunée ! » Elle tressaillit, mais ses yeux rencontrant les miens qui lui offraient le tribut d'une douce compassion, la source de ses pleurs s'ouvrit sans effort, et elle laissa tomber sa tête sur mon bras... Que sa douleur était touchante ! Calme comme celle de la vertu malheureuse, son sein était à peine oppressé ; les pénibles sanglots ne gonflaient point les muscles de son cou... En ce moment, elle ressemblait à l'innocence vaincue par la douleur. Mon bras gauche entourait sa taille, et mes doigts la pressaient doucement. Dans cette position, je la contemplai avec attendrissement. Elle comprit que cette pression lui disait : Pleure, pleure, pauvre infortunée ! et puisses tu ne jamais répandre d'autres larmes. Elle le comprit, serra affectueusement ma main droite, qui était encore dans la sienne ; et cette éloquente expression de reconnaissance, rapidement portée de fibre en fibre, retentit dans tous les replis de mon cœur. Je sentis un nuage se former sur mes

yeux, puis ils s'apaisait, et quelques larmes s'en échappèrent et tombèrent sur sa gorge... Oh! quel dut être la sensation qu'elles lui firent éprouver... Sa tête se releva avec vivacité, ses pleurs s'arrêtèrent, et elle me fixa d'un air que je ne saurais définir; puis elle s'arracha de mes bras, fit quelques pas, et me regarda avec une douceur qui porta le trouble dans mon âme; ensuite elle alla prendre son mantelet, ouvrit la porte, me regarda encore; et, suffoquée par les sanglots, elle franchit le seuil de la porte et disparut.

J'étais sur ma chaise, d'où je l'avais suivie des yeux. J'y restai près d'un quart d'heure en proie à mille pensées qui se pressaient en foule dans mon esprit. Enfin je sonnai et demandai où était la dame avec laquelle j'avais dîné. On me répondit qu'elle était sortie depuis quelque temps. Je fis signe qu'on se retirât; et, froissé par les diverses suppositions que faisait naître cette fuite, je portai tout à coup la main sur ma montre et sur ma bourse. Je pensai involontairement, il est vrai, mais enfin je pensai que peut-être... je ne peux achever... vous entendez. Mais mon cœur lui fit bientôt réparation, car avant la fin de cette vile recherche, je m'écriai, en regardant la porte : « Je la soup-

çonne ! et peut-être, et vraisemblablement, c'est la crainte de séduire un jeune homme qui la force à s'échapper des bras de son consolateur. » Je pris mon chapeau et me rendis à pas lents chez O'brien. Il me trouva triste et m'en demanda la cause ; mais je n'eus garde de la lui dire. D'ailleurs, je n'étais pas triste ; mon âme était en proie à une mélancolie douce, et je ne voulais pas l'exposer aux railleries dont il m'aurait accablé. Nous allâmes, ainsi que nous en étions convenus, dans Berwick street, où des acteurs français donnaient alors quelques représentations. On y jouait ce jour-là *le Peintre et le Comédien*, *les Rivaux d'eux-mêmes*, et *le Dîner de Madelon*. On devait commencer par *le Dîner de Madelon*. Les acteurs ne jouissaient pas alors d'un grand crédit auprès du pouvoir ; ils ne pouvaient ni annoncer publiquement le spectacle, ni placarder les affiches, ni recevoir de l'argent à la porte ; les billets étaient déposés dans diverses maisons où l'on allait porter son argent. En revanche, toute la haute aristocratie de Londres accordait son patronage à ce petit théâtre ; et grâce à cette protection puissante, il prospérait.

Comme nous étions en costume du matin,

nous nous plaçâmes au parterre. Je m'assis auprès de deux jeunes Anglaises de seize à dix-huit ans, dont les cheveux étaient d'un blond cendré, et coiffées d'un chapeau de taffetas blanc. J'avançai la tête; elles étaient fort jolies, et j'arrêtai sur elles un regard très-français... oui, lecteur, français, celui du plaisir, bien différent du regard anglais, qui, en tel cas, est ou dédaigneux, ou cynique! Point de milieu; ces enfants de la liberté ne connaissent pas les nuances. Après s'être agitées un moment pour prendre un aplomb commode, l'une d'elles se retourna, et dit quelques mots à deux personnes d'un âge avancé qui se trouvaient sur un second banc : c'étaient le père et la mère. Les soins du magasin avaient sans doute été confiés à un commis, et la famille entière venait se délasser au spectacle des occupations de la journée. Ce n'était pas par complaisance pour les jeunes personnes que le vieux couple était venu; une égale intention de jouir les animait tous les quatre, et chacun était là pour son compte. Le père et la mère quittèrent bientôt leurs filles, dont les vastes chapeaux leur masquaient le théâtre; ils se levèrent, et montèrent aux secondes loges. Cette conduite, au premier abord, me

parut étrange et me blessa ; mais la parfaite naïveté des jeunes filles m'en offrit bientôt le véritable esprit, et j'en fus délicieusement affecté. La confiance des parents m'intéressait au dernier point ; je m'identifiais tellement à cette honnête famille, que je n'aurais pas balancé un seul instant à m'élancer sur l'insolent qui eût osé les outrager. Mais c'était de ma part une disposition inutile ; la foi publique veillait sur elles, et leurs oreilles ne transmirent à leur cœur que les seules impressions communiquées par la scène théâtrale. Je regardai O'brien, et je lui dis :

— Tu ne t'aperçois pas de ce qui se passe autour de nous ; vois ces deux jeunes personnes, elles sont jolies, eh bien ! leurs parents comptent assez sur leur sagesse pour ne pas se croire obligés de les garder ; ils étaient, il n'y a qu'un instant, derrière elles, les voilà maintenant aux secondes.

O'brien sourit et me répondit :

— Quelle est celle de vos mères françaises qui oserait laisser ainsi ses filles sans chaperon à l'orchestre ou à l'amphithéâtre de vos spectacles ? Quelle est la jeune fille sage qui y resterait sans inquiétude ? Enfin, quels sont les jeunes gens qui se feraient une délicatesse, ou

pour mieux dire, qui ne se feraient pas un mérite de chercher à profiter de l'imprudence de leur mère pour les séduire ?

Il y avait cabale ce soir-là ; un grand nombre de jeunes gens étaient venus au théâtre armés de cornets à bouquin , dans l'intention de troubler le spectacle. Les cris : A la porte ! à la porte ! qui partaient de tous les côtés, en imposèrent pourtant aux perturbateurs , et comme ils n'étaient pas en force, on parvint à les chasser.

— Je vous demande pardon, madame, s'écria en cet instant un *gentleman*, qui s'adressait à une de mes voisines, dont la tête était couverte d'un vaste chapeau ; votre chapeau m'empêche de voir ; veuillez l'ôter, je vous prie !

— Que veut cet homme ! reprit vivement la dame en se tournant vers son cavalier, et en jetant sur l'ennemi des chapeaux un regard de hauteur.

— Je ne suis point un homme, mistriss, je suis un gentilhomme, je vous prie de le croire, et je désire que vous ôtiez votre chapeau.

— Impudent ! je ne l'ôterai pas ; on voit bien que vous n'avez pas coutume de vous trouver avec le beau monde, s'écria la dame

au chapeau, autrement vous vous comporteriez d'une meilleure façon avec le beau sexe.

Il était écrit que nous n'aurions pas un seul instant de repos. Nous vîmes, en effet, revenir en ce moment les jeunes gens qu'on avait mis à la porte. Ces messieurs étaient allés chercher du renfort, et venaient de rentrer dans la salle, après avoir forcé la porte. Ils ôtèrent leurs habits, prirent une attitude de boxeurs, et firent jouer leurs poings sur les spectateurs paisibles, pour les forcer à déguerpir à leur tour. Il en résulta une bataille complète, non-seulement dans le parterre, mais encore dans les loges; les acteurs disparurent, et les femmes s'enfuirent en poussant des cris effroyables. Au milieu de ce tumulte, j'entendis des cris qui partaient d'une loge d'avant-scène. Je regardai et vis une pauvre femme suspendue, par la partie inférieure de ses vêtements, à un clou, où elle s'était accrochée en voulant franchir la balustrade pour s'enfuir par le théâtre. Cette position était d'autant plus triste pour elle, que ses vêtements étaient restés stationnaires au haut de la loge, tandis que son corps, suivant les lois de la gravitation, nous montrait un spectacle, qui certainement n'avait pas été annoncé sur l'affiche. On ne par-

vint à la décrocher qu'à grand'peine ; puis, les constables ayant prêté main-forte, on s'empara des mutins, qui allèrent passer la nuit en prison. L'on reprit alors le spectacle, et la soirée se passa paisiblement.

ZI

L'ENTHOUSIASTE DE SHAKESPEARE. — DRURY-LANE.

O'brien me fit alors faire la connaissance d'un vieux gentleman anglais, qui était au fait de tout ce qui se passait dans les foyers et les coulisses des théâtres de Londres. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux yeux brillants, à la tête chauve, à la physionomie pleine de finesse. Il se nommait Charles Brown. Contrairement à la plupart de ses compatriotes, il était vif, enjoué et causait facilement. Tou-

tes les célébrités qui depuis cinquante ans ont fait les délices de Covent-Garden et de Drury-Lane, lui étaient connues. Le fameux Garrick, mistriss Siddons, John et Charles Kemble, Macready, Young, la belle mistriss West, la jolie miss Foot, mis Tree, mistriss Jordan, non moins célèbre par ses amours avec le duc de Cumberland, qui voulut l'épouser, que par ses succès au théâtre, Farren, Fawcet et Liston, le Potier de l'Angleterre.

Parmi ces noms, chers à Thalie et à Melpomène, il en était un qu'il ne pouvait prononcer sans être ému. Ce nom était celui de Kean, que les orgies et le punch venaient tout récemment de jeter dans la tombe. Les vifs regrets qu'il donnait à la mémoire de Kean provenaient de ce que, le premier, il avait prédit la gloire du célèbre acteur, lorsqu'en 1814 il débuta, à Drury-Lane, par le rôle de Shylock *. Les détails de cette soirée mémorable se représentaient encore à son esprit avec vivacité.

* *Le marchand de Venise*, tragédie de Shakespeare, dans laquelle un juif, nommé Shylock, pour se venger des insultes dont on l'abreuve à Venise, exige d'un grand seigneur, son débiteur, un billet par lequel ce dernier s'engage à lui livrer une once de sa chair, prise dans la partie du corps qu'il choisira.

— Il fallait voir Kean, s'écriait-il avec transport, quel feu ! quelles passions ardentes ! Ah ! c'était bien là le Shylock qu'avait voulu représenter Shakespeare ! sa fureur, l'amour qu'il porte à son or et à sa fille, la haine qu'il a vouée aux chrétiens, haine implacable à laquelle il est prêt à sacrifier cette fille et cet or ; et ces mots, prononcés d'une voix vibrante : « *Bassanio ! Bassanio ! que je puisse seulement te trouver en défaut, et ma vieille haine s'assouvir !* » électrisaient les spectateurs. Pauvre Kean ! pourquoi la mort cruelle n'a-t-elle pas respecté tes jours !

Kean, reprit Charles Brown avec un soupir, était en outre boxeur, parieur, amateur de chevaux, de chiens et de combats de coqs ; le grand acteur voulait tout être à la fois ; il recherchait la célébrité dans tous les genres ; il aimait, avec une sorte de rage, tout ce qui pouvait attirer l'attention du monde sur lui : ainsi on le vit, dans les dernières années de sa vie, s'enfoncer dans les bois du Canada, y rallier une bande de sauvages, sur lesquels il avait autant de puissance que Bonaparte en avait autrefois sur ses Mamelucks.

M. Charles Brown éprouvait un enthousiasme non moins vif pour Shakespeare. A ses

yeux, le poète anglais était une création à part, qui n'avait appartenu à notre pauvre espèce que sous le rapport physique. Jamais ce nom révéré ne sortait de sa bouche, qu'il ne fût accompagné de l'épithète d'immortel, de divin ou d'inimitable. Son auteur chéri n'avait aucun défaut; tout ce qui était sorti de sa plume était regardé, par lui, comme une merveille, comme un chef-d'œuvre. A force de l'entendre, je commençai à m'éprendre d'une belle passion pour Shakespeare, que jusqu'alors je n'avais connu que par quelques-unes de ses pièces. Je résolus, en conséquence, de profiter de la première occasion où l'on jouerait une pièce de cet auteur pour aller au théâtre.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un soir que je passais devant la boutique d'un boucher de mon quartier, ayant lu sur une affiche, suspendue à un gigot de mouton, qu'on représenterait le même soir la tragédie de Macbeth, à Drury-Lane, je m'acheminai vers ce théâtre. On y arrive par un labyrinthe tortueux de petites allées sombres, des ruelles étroites, où l'argot retentit souvent à votre oreille. Je me munis d'un bulletin que me vendit, pour deux *pence*, un homme-enseigne que je rencontrai dans le Strand, armé d'une

longue perche avec une planche carrée au bout, sur laquelle était affichée sa profession de marchand de feuilletons dramatiques. Le spectacle n'étant pas encore ouvert, je me mis à la queue du parterre, qui est formée, comme à Paris, de zigzags resserrés entre deux barrières.

— *Ladies and gentlemen take care of your pockets* (Mesdames et messieurs, prenez garde à vos poches).

A ce singulier avertissement, je m'étais détourné subitement, lorsqu'à ma grande surprise j'aperçus à mes côtés M. Charles Brown. Il me serra cordialement la main, et me dit que les paroles que je venais d'entendre avaient été prononcées par l'agent de police, qui ayant vu sans doute quelques escrocs se faufiler dans la foule, prévenait le monde de se tenir sur ses gardes. Je lui demandai pourquoi l'agent de police n'arrêtait pas ces escrocs.

— L'Angleterre, me répondit-il, est un pays libre, où l'on n'arrête les voleurs que lorsqu'ils ont les mains dans les poches de leurs voisins.

Nous liâmes conversation et nous convinmes de ne pas nous quitter pendant le spectacle. A six heures et demie, heure à laquelle s'ouvrent les portes du théâtre, il y eut une telle

poussée, que plusieurs dames perdirent connaissance. Quand nous eûmes franchi l'étroite entrée, je donnai trois schellings et demi pour lesquels je reçus un jeton en cuivre que je remis un peu plus loin. Cette méthode me parut fort bonne et bien préférable à celle qu'on emploie dans nos théâtres ; car, au lieu de nos buralistes avec tous leurs billets marqués et leurs contremarques, je ne vis que deux individus qui, en une demi-heure, firent toute la besogne.

Si les abords du théâtre de Drury-Lane sont malpropres, en revanche, la magnificence de l'intérieur est presque magique. De larges escaliers, qui ne dépareraient pas les plus beaux palais de l'Europe, aboutissent à une salle dont les dimensions sont colossales. Cette salle, où tous les ornements sont prodigués, a cinq rangs de loges, y compris les baignoires : il n'y a point de loge royale. Le parterre, qui s'élève plus en amphithéâtre que tous ceux de nos salles de spectacle, est garni de bancs avec des dossiers, et deux ou trois banquettes du parterre et de l'orchestre sont divisées en stalles. Un grand lustre est suspendu au plafond, et de petites girandoles, dans lesquelles brûlent des bougies, sont placées entre le premier

et le second rang. Je retrouvai au parterre, où les dames sont toujours très-nombreuses, l'admirateur du divin Shakespeare, dont la foule m'avait séparé ; il m'offrit obligeamment une place qu'il m'avait gardée à côté de lui, et la conversation s'engagea de nouveau.

— Connaissez-vous *Macbeth*, monsieur ?

— Oui, balbutiai-je tout honteux de mon ignorance, je l'ai lu dans *Ducis*.

— Ce *M. Ducis* a sans doute pris la pièce dans *Shakespeare* ?

— Comme *Shakespeare* lui-même l'a prise dans *Hector Boëtius* et quelques autres chroniqueurs écossais, lui répondis-je.

A part *M. Scribe*, pour lequel il avait une affection profonde, je ne puis dire pourquoi *M. Brown* n'aimait point nos dramaturges. *Ducis*, qu'il ne connaissait pas, fut traité par lui fort cavalièrement, en dépit de la chaleur avec laquelle je défendis le poète français. Il en fut de même des auteurs modernes ; mais heureusement pour eux, l'orchestre mit trêve à notre entretien.

— Écoutez, écoutez, me dit-il en me saisissant le bras avec force.

Le rideau se leva, et nous laissa voir une vaste plaine couverte de bruyères et censée

voisine du champ de bataille où Macbeth et Banco, généraux de Duncan, roi d'Écosse, combattirent les rebelles. Puis vinrent les sorcières qui cédèrent leur place à Duncan et à ses guerriers, dont l'un annonça que Macbeth venait de remporter la victoire. Ces guerriers disparurent à leur tour, et nous vîmes reparaître les sorcières. Mon voisin Brown était dans l'enthousiasme, il ne perdait pas une de leurs paroles.

Écoutez, écoutez, me dit-il.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La femme d'un matelot avait des châtaignes plein son giron, et de sa bouche édentée, elle les gobait, gobait, gobait. Donne-m'en? lui ai-je dit. — Aux enfers! sorcière, m'a répondu cette mégère à l'énorme et large croupe. Son mari s'est embarqué pour Alep; il monte le *Tigre*; moi je m'embarquerai dans un crible, je le poursuivrai, et, déterminée comme un rat sans queue, je ferai, je ferai, je ferai....

— Comme c'est beau, comme c'est admirable! me dit alors M. Brown; eh bien! qu'en pensez-vous?

— Magnifique, lui répondis-je pour ne point

le fâcher, magnifique pour des sorcières !

— Les sorcières de M. Ducis ont-elles un langage aussi beau ?

— Non, monsieur, nous n'avons pas de sorcières dans la pièce ; on ne fait qu'en parler.

— Quoi ! s'écria-t-il en me regardant avec surprise, vous n'avez pas de sorcières ; à quoi donc pensait M. Ducis ?

— Je n'en sais ma foi rien, lui répondis-je tout déconcerté de l'apostrophe.

— Ah bien ! un Macbeth sans sorcières doit faire vraiment une jolie pièce, reprit-il avec ironie ; autant vaudrait ne pas en avoir. Puis, après une courte pause, il ajouta : Vos dramaturges français auront beau faire, monsieur, ils resteront toujours à cent pieds au-dessous de Shakespeare.

— Monsieur, lui dis-je d'un ton railleur, si nous n'avons pas de sorcières dans nos drames, ces drames renferment certainement bien des choses que les vôtres n'ont pas.

— Shakespeare ! Shakespeare ! le divin, l'immortel Shakespeare est inimitable ! s'écria-t-il avec transport ; il est impossible d'avoir plus de force et plus d'énergie que ce grand homme.

— Eh bien ! venez un jour à Paris, et je vous conduirai à la Gaité, à l'Ambigu, à la

Porte-Saint-Martin, voire même au Théâtre-Français ; puis là, je m'engage à vous montrer des femmes incestueuses, des parricides, des fraticides, des régicides, des homicides, tant que vous en voudrez. Vous y verrez également, ce qui certainement n'existe pas chez vous, une femme qui a pour mère une fille de joie, un pape pour père, un duc pour époux, et qui tue deux ou trois maris ; puis une autre femme qu'on étouffe dans un sac et que son père emporte sur le dos. Certes, ce sont là des situations fortes, que voulez-vous de mieux ?

— Écoutez ! écoutez ! me dit-il, voici lady Macbeth ; ce rôle était rempli autrefois par mistriss Siddons.

MACBETH *regardant ses mains sanglantes.*

C'est là une triste vue !

LADY MACBETH.

Triste vue ? Folle pensée !

MACBETH.

Un des chambellans a ri dans son sommeil, et l'autre a crié : *Au meurtre !* Ils se sont éveillés l'un et l'autre ; je me suis arrêté pour les entendre, mais ils ont dit quelques prières et sont retombés dans le sommeil.

LADY MACBETH.

Ils sont tous deux logés dans la même chambre.

MACBETH.

L'un s'est écrié : *Dieu vous assiste ! Ainsi soit-il*, a dit l'autre, lorsqu'ils m'ont vu passer avec ces mains de bourreau. J'ai prêté l'oreille à leur frayeur, et n'ai pu dire avec eux : *Ainsi soit-il*, lorsqu'ils disaient : *Dieu vous assiste !*

LADY MACBETH.

N'approfondissez pas tant cette idée.

MACBETH.

Mais pourquoi ne m'a-t-il pas été possible de prononcer ces mots : *ainsi soit-il* ? j'avais le plus grand besoin des bénédictions du ciel ; et le mot *ainsi soit-il* s'attachait à mon gosier et n'a pu sortir de ma bouche.

— Quel naturel, s'écria l'enthousiaste ; l'un s'est écrié : *Dieu nous assiste ! — Ainsi soit-il*, a dit l'autre ! Où trouver quelque chose de plus simple et de plus vrai ?

— C'est difficile, mais cela se trouve pourtant, lui répondis-je ; sur nos théâtres, par exemple, où nous avons de jeunes filles qui ac-

couchent, et d'autres qui se déshabillent pour se mettre au lit.

Nous suspendîmes de nouveau le cours de nos réflexions, car M. Charles Brown voulait absolument que je donnasse toute mon attention à la scène où Macbeth s'entretient avec les assassins. Mais tout à coup un bruit effroyable de pieds et de cris se fit entendre dans les escaliers, et, l'instant d'après, une odeur nauséabonde se répandit dans la salle. Je levai les yeux et vis une des galeries supérieures envahie par des matelots ivres, des chaudronniers aux bras nus et des ouvriers de tous les états, qui se précipitaient dans la salle, et criaient, hurlaient, jetant au loin des écorces d'oranges et de pommes. Un tumulte inexprimable couvrait la voix des acteurs, et des projectiles de toute espèce venaient atteindre, non-seulement la scène, mais les spectateurs des loges. Les habitants de la galerie étaient en pleine révolte; les uns engageaient entre eux des luttes acharnées pour se saisir des places; d'autres adressaient la parole à Macbeth qui continuait son rôle au milieu du tapage avec un sang-froid imperturbable; quelques autres entamaient des conversations suivies avec des interlocuteurs très-éloignés.

— C'est l'heure du demi-prix, me dit M. Charles Brown; tous ces spectateurs que vous voyez ne payent que la moitié du prix ordinaire. Cette galerie s'appelle la galerie de deux schellings, et le public qui l'occupe n'a le droit d'y venir qu'à huit heures et demie.

Le vacarme dura une bonne demi-heure ; heureusement il cessa au moment où allait commencer la scène de la chaudière, scène sublime et grandiose, au dire de l'enthousiaste du divin Shakespeare, et que je laisse à juger au lecteur.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat tigre a fait ouïr ses miaulements.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois aussi le jeune hérisson a fait entendre son cri plaintif.

TROISIÈME SORCIÈRE.

L'archi-démon nous crie : Il est temps, il est temps !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour de la chaudière et jetons-y des poisons.

(*Elles tournent autour de la chaudière et jet-*

tent dedans divers ingrédients nécessaires au charme qu'elles veulent opérer.)

Crapaud qui, durant l'espace d'un mois entier,
Nuit et jour endormi sous la froide pierre,
T'es gonflé à loisir d'un venin corrosif,
Vas, descends le premier dans la chaudière enchantée.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et de soins,
Que le feu s'embrâse et que la chaudière bouillonne.

PREMIERE SORCIERE.

Ajoutons un tronçon d'un serpent de marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Du duvet de chauve-souris et une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère, et un dard de l'aveugle*,
Une cuisse de grand lézard et une aile de hibou.
Faisons bouillir, épaissir ce coulis infernal,
Et composons un charme puissant et fatal.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et de soins,
Que le feu s'embrâse et que la chaudière bouillonne.

* Serpent.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Des écailles de dragon, des dents de loup,
De la momie des sorcières, un vaste estomac
Du vorace goulou de mer;
Une racine de ciguë, arrachée dans la nuit,
Un foie de juif blasphémateur,
Un fiel de bouc et des tranches d'if
Coupées dans une éclipse de lune;
Un nez de Turc et des lèvres de Tartare,
Un doigt d'un enfant d'une fille de joie,
Étranglé en naissant et enfoui par sa mère,
Épaissiront le mélange en gelée solide.
Ajoutons encore des entrailles de tigre,
Tous ingrédients nécessaires à notre charme.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et d'ardeur,
Que le feu s'embrâse et que l'airain bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons le tout dans du sang de singe,
Et notre charme est parfait et solide.

HÉCATE arrive, suivie de trois autres sorcières.

Oh ! à merveille ; j'applaudis à votre ouvrage,
Et chacun de vous aura part au profit.

Maintenant, chantez autour de la chaudière,
Dansant en rond , comme les sylphes et les
fées,

Pour enchanter tous les ingrédients mêlés dans le vase.

LES SORCIÈRES *chantent en chœur le couplet suivant.*

Esprits noirs et blancs,
Esprits bleus et gris,
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui savez l'art de mélanger.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

A la démangeaison qui chatouille mes doigts,
je sens passer près de ces lieux quelques profanes.
Ouvrez les verrous à quiconque frappera.

— Bravo ! bravo ! crièrent alors de tous côtés les spectateurs en applaudissant à outrance , bravo les sorcières !

— C'est superbe, c'est magnifique ! On ne fera jamais rien d'aussi parfait et d'aussi beau, me dit alors M. Charles Brown.

J'aurais voulu riposter par quelque chose d'analogue ; mais j'eus beau chercher dans ma mémoire, je ne trouvai rien parmi nos auteurs français et modernes qui pût soutenir le parallèle avec ce que je venais d'entendre.

— Ce diable de Kemble, reprit aussitôt mon homme, n'eut-il pas un jour la fantaisie d'a-

jouter à cette scène des embellissements de sa façon. A cet effet, il recruta une nombreuse bande d'enfants destinés à représenter une armée de diabolins de toutes couleurs, et à danser en rond autour de la chaudière. Parmi ces enfants était Kean, qui était alors fort jeune ; mais par espièglerie, Kean saisissant le moment où Macbeth entrait dans la caverne, tomba sur l'enfant qui était à côté de lui, celui-ci sur un autre et cet autre sur un quatrième. Cette espièglerie coûta fort cher à Kean ; il fut chassé par ordre de Kemble et alla en province, où, après avoir joué pendant quelques années le rôle d'arlequin, il vint enfin à Drury-Lane.

Je n'en finirais pas, si je rapportais toutes les réflexions qui eurent lieu entre l'enthousiaste de Shakespeare et moi au sujet de *Macbeth*. Les acteurs me parurent assez bons ; celui qui remplissait le rôle de Macbeth laissa pourtant tomber, dans un moment de verve, et à la grande satisfaction de tout l'auditoire, les paroles suivantes, qui ne sont pas dans le texte : « Que le diable t'emporte, âme noire et visage à la crème, où as-tu pris cet air d'oison ? » La pièce terminée, nous allâmes au foyer où je trouvai le docteur Hutchinsom, que

je voyais assez fréquemment, et qui, m'ayant aperçu, laissa deux de ses amis pour me dire de passer le lendemain chez lui ; car il avait à me parler d'une affaire qui m'intéressait beaucoup. Je lui promis de me rendre à son invitation, et il alla rejoindre aussitôt ses amis. Le foyer de Drury - Lane est orné de fleurs exotiques et de statues précieuses. Des femmes vouées au culte de l'amour facile, parées avec une recherche et un luxe inexprimable, mais joignant à l'indécence des vêtements que la mode a consacrés dans les bals, cette légèreté impudente qui caractérise leur état, s'y pressent et vous entourent. Dans les loges le même scandale règne ; des prostituées de toutes les classes viennent y tendre leurs filets, et des marchés honteux y sont publiquement conclus avec une hardiesse qu'on ne saurait caractériser. Je ne pus m'empêcher de dire à M. Charles Brown, que si nous n'avions pas un Shakespeare en France, nous avions en revanche des théâtres auxquels nous pouvions mener nos sœurs, nos femmes, nos mères et nos filles.

A notre retour dans la salle, nous trouvâmes le rideau levé. On y jouait *M. Tonson*. Ce pauvre M. Tonson est un émigré français

qui s'est fait perruquier, et qu'un fashionable de bon goût, comme le sont la plupart des John Bull, fait mourir d'impatience et de peur. La pièce, qui est pleine de platitudes fondées sur des quiproquos absurdes, n'en amuse pas moins le public anglais. Enfin le spectacle se termina par un mélodrame, dans lequel un gros chien de Terre-Neuve joua son rôle aussi bien que ses confrères bipèdes. La pauvre bête défendit longtemps un drapeau, pour-suivit l'ennemi, revint ensuite sur le théâtre, s'étendit de tout son long, et fit le mort d'une manière parfaite. La pièce terminée, je pris congé de M. Charles Brown, qui, en me serrant la main, me dit encore : Shakespeare ! Shakespeare ! l'inimitable, l'immortel, le divin Shakespeare ! vos auteurs auront beau faire, ils ne l'égaleront jamais.

XII

RETOUR D'ÉLISA. — ENFER. — DUEL. — GRETNAGREEN.

Le lendemain, je me rendis à dix heures du matin chez le docteur Hutchinsom.

— Eh bien ! me dit-il en souriant, ne pensez-vous plus à votre jolie maîtresse ?

— Docteur, je suis revenu en Angleterre pour elle et pour y chercher le lieu où le baronnet l'a conduite.

Le tumulte de Londres, et les distractions

que je m'y procurais, glissaient effectivement sur mon cœur sans amortir l'impatience dont il était dévoré.

— Elle est ici, reprit M. Hutchinsom.

— Ah ! docteur, ne m'abusez pas !

— Je vous l'assure.

— Et depuis quand est-elle de retour ?

— Je ne sais ; mais hier, en passant dans le Strand, j'ai vu le baronnet ; ce qui n'a pas paru lui faire plaisir. Il m'a salué, et s'est aussitôt jeté dans le fond de sa voiture. Je suis allé dans Portland-Place, à l'hôtel habité autrefois par le baronnet ; ses domestiques m'ont répondu que sir Williamson n'avait fait qu'y paraître, et qu'il avait déjà quitté Londres. Du courage, reprit-il, en voyant l'anxiété avec laquelle je l'écoutais, laissons aux femmes et aux enfants les soupirs et les plaintes qui ne remédient à rien ; l'homme est fait pour agir et non pour se lamenter. Écoutez-moi ; l'air de mystère avec lequel les domestiques m'ont répondu, me fait croire que le baronnet n'a pas quitté Londres comme ils le prétendent ; je sais, en outre, qu'une affaire importante exige sa présence ici. Je prendrai des renseignements, j'irai voir un de ses amis. Il est vrai qu'il est le tuteur de sa nièce ; mais, comme

j'étais l'ami du père de cette jeune fille, j'ai quelques droits de veiller sur elle : je la reverrai.

— Dites-lui que mon amour pour elle est sans bornes, m'écriai-je, que son image est gravé dans mon cœur, et que ma vie entière sera consacrée à son bonheur !

Le docteur me serra la main, me promit de ne point cesser ses recherches qu'il n'eût découvert la demeure du baronnet, et d'être ensuite mon interprète auprès de sa charmante nièce ; mais à la condition que je laisserais à lui seul le soin de ces recherches, dans la crainte qu'une imprudence de ma part ne rendit mes affaires plus mauvaises. Je le remerciai avec effusion de cœur de l'intérêt qu'il me témoignait, et je le quittai l'âme remplie d'espérance.

— Monsieur, me dit Betzy avec un sourire malin lorsque je rentrai chez moi, voici une lettre qu'une jeune fille vient d'apporter.

Je regardai l'adresse ; l'écriture m'en était inconnue. Je l'ouvris, et lus ces mots :

« Trouvez-vous ce soir à sept heures sous le péristyle du Théâtre-du-Roi, dans Hay-Market, vous y rencontrerez quelqu'un qui vous con-

duira près d'une personne qui vous aime. On vous dira *amour*, vous répondrez *confiance*. »

A la lecture de cette lettre, une douce ivresse pénétra dans mon cœur, car je ne pouvais douter que ce ne fût Éliisa qui l'eût dictée. L'idée que j'allais bientôt la revoir me faisait oublier tous les obstacles que j'avais encore à surmonter ; les précautions dont s'entourait le baronnet annonçaient pourtant qu'il n'avait pas changé de résolution à mon égard.

J'attendis avec une impatience extrême l'heure fixée pour le rendez-vous, et je formai, en attendant, les projets les plus extravagants. Il y en avait un cependant auquel je m'attachais avec force. Depuis longtemps James m'avait parlé d'un voyage en Écosse, d'un mariage à *Gretna-Green* comme d'une chose fort commune en Angleterre. Ces mariages étant reconnus par les lois anglaises, pourquoi la bouche charmante d'Éliisa ne prononcerait-elle pas à *Gretna-Green* les serments qu'elle aurait prononcés volontiers ailleurs ? Qui osera la blâmer lorsque je mettrai au grand jour la coupable avidité du baronnet ?

Le soir me surprit dans ces réflexions. A six heures et demie j'étais à mon poste, me

promenant d'un bout à l'autre de Hay-Market. La flamme brillante du gaz dissipait à peine le brouillard épais qui enveloppait la ville. J'attendis ainsi jusqu'à sept heures et demie, et déjà je désespérais de voir venir le messager que m'annonçait la lettre du matin, lorsqu'une jeune fille, enveloppée d'un manteau, et que je ne connaissais pas, me regarda fixement en passant à côté de moi. Je revins sur mes pas, et l'ayant vu revenir aussi, je crus devoir l'aborder : « *Amour*, » lui dis-je ; « *confiance*, » reprit-elle, et elle ajouta ces deux mots : « Suivez-moi ! »

Je lui obéis ; nous entrâmes dans Piccadilly et nous montâmes dans un fiacre. Ma conductrice me dit qu'elle se nommait Jenny, qu'elle était attachée au service d'Élisa comme femme de chambre. Elle m'apprit, qu'en quittant Londres, le baronnet et sa nièce étaient allés dans un vieux château au fond de l'Irlande ; qu'une affaire importante avait ramené sir Williamson à Londres, où il avait l'intention de rester quelques jours ; qu'il s'était retiré dans les environs de Kensington-Garden pour se soustraire aux visites ; qu'Élisa était presque gardée à vue par tous les gens de la maison, et qu'elle-même recevait de bons gages pour

le même objet ; mais que, touchée du sort de sa maîtresse, elle avait voulu s'employer pour elle, afin de la délivrer de cette tyrannie odieuse, et que, profitant de l'absence du baronnet, elle l'avait presque forcée à me recevoir.

— Jenny, lui dis-je, voici un bank-note de dix livres, continuez à me servir. Si j'ai le bonheur de devenir le mari de votre maîtresse, je vous en donnerai cent autres.

Nous arrivâmes à la grille de Kensington-Garden où nous fîmes arrêter. Je payai le fiacre, et après dix minutes de marche, nous nous trouvâmes devant une petite porte qui conduisait dans un jardin, que ma conductrice ouvrit à l'aide d'un passe-partout.

— Qui va là ? s'écria une voix forte qui partait d'une petite loge adossée contre la muraille.

— C'est moi, maître Tom. Ne craignez rien, ajouta Jenny à voix basse : c'est la voix de notre jardinier, il est malade dans son lit.

— Avez-vous bien fermé la porte, Jenny ?

— Oui, maître Tom.

Nous nous dirigeâmes vers le corps de logis où se trouvaient les domestiques, à travers des allées bordées de lilas, de chèvrefeuilles et de

pommiers, et nous nous arrêtàmes dans une salle verte, formée par les branches entrelacées de quelques tilleuls, sous lesquels se trouvait un banc de gazon.

— Restez là, me dit Jenny ; dans un instant je viendrai vous chercher.

Elle alla aussitôt vers le perron, sonna et disparut. Je profitai de ma solitude pour examiner les lieux où j'étais. La maison, dont la blancheur ressortait à travers le brouillard, avait deux étages et un rez-de-chaussée. Les murs, jusqu'au premier, qui avait un balcon, étaient garnis d'espaliers. Je vis de la lumière dans l'une des chambres qui donnaient sur le balcon, et des ombres, que je pris pour celles de deux femmes, se projetèrent dans le jardin. L'instant d'après, le bruit de la porte par où j'avais vu disparaître Jenny, attira mon attention.

— St, st, monsieur Édouard !

C'était Jenny.

— Me voici !

— Silence ! tous les domestiques sont dans la cuisine ; j'ai fermé la porte du vestibule sur eux, ils ne se doutent de rien, mais le moindre bruit pourrait nous perdre.

Jenny voulut que je lui donnasse la main

pour me conduire. Quand j'eus monté l'escalier, et que je me vis en face de la chambre où j'avais vu de la lumière, je fus obligé de m'arrêter un instant pour respirer. La porte s'ouvrit, et je vis celle que j'aimais.

Vous dire ce que je sentis à sa vue me serait impossible. Pauvre Élixa ! elle était pâle et abattue.

— Ah ! Édouard, je vous revois donc enfin.

Sa voix était toujours aussi suave, son sourire aussi gracieux, et le regard de ses yeux n'avait rien perdu de sa douceur.

— Oui, c'est moi, m'écriai-je en tombant à ses pieds, moi qui vous aime, et pour qui vous souffrez.

Je vis alors s'éclaircir le nuage qui obscurcissait son beau front, et une étincelle de plaisir rayonna dans ses yeux.

— Ce moment-là, me dit-elle, me fait tout oublier.

Je couvris de mille baisers sa jolie main qu'elle m'avait abandonnée. Je me relevai ensuite, et la conduisis sur un sofa, où je m'assis près d'elle. Jamais elle ne m'avait paru aussi jolie, car la pâleur de son visage donnait à ses traits une expression touchante qui allait à l'âme.

Nous épuîsâmes ce que l'amour a de plus vif et de plus tendre; et quand les mots nous manquaient, nos yeux achevaient notre pensée. Ce silence me pénétrait d'une ivresse si douce, que j'aurais passé ma vie les yeux fixés sur les siens. Je jouissais d'un bonheur que je n'avais pas connu jusqu'alors, quand, tout à coup, le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte de la rue frappa notre oreille. L'instant d'après, Jenny rentra tout émue, en nous disant : « C'est le baronnet, c'est lui qui revient. »

L'effet de la foudre n'est pas plus prompt que ces paroles. Tremblante, éperdue, Élixa, en entendant les pas du baronnet qui retentissaient sur l'escalier et semblaient se diriger vers la chambre où nous étions, se cachait le visage dans ses mains. Mais Jenny, remise de son premier trouble, ouvrit la porte d'un cabinet qui donnait dans la chambre où nous nous trouvions.

— Entrez, me dit-elle; et m'y ayant suivi, elle referma la porte sur nous. Au même instant, nous entendîmes entrer le baronnet.

— Silence! murmura Jenny, en mettant son doigt sur sa bouche, ou nous sommes perdus.

— Vous n'étiez pas seule ? demanda le baronnet à sa nièce.

— Jenny est dans le cabinet.

— Pourquoi cette agitation ? pourquoi ces larmes ? est-ce toujours l'absence de votre bon sujet qui les fait couler ?

— Il est affreux, lui répondit la jeune fille d'une voix altérée, que vous abusiez de votre position pour me persécuter ainsi.

— Finissons, ma nièce, je ne suis pas venu ici pour discuter ; je vous ai déclaré mes vues, je veux que vous vous y soumettiez.

— Mon oncle, reprit la jeune fille avec une dignité froide, ces paroles dures ne me rendront pas plus docile à vos désirs. J'estime mon cousin, mais je ne puis l'accepter pour époux ; car, vous le savez, mon cœur ne m'appartient plus.

— Et si celui à qui vous l'avez donné vous avait trahie, si je vous prouvais qu'il est marié.

— Silence ! murmura Jenny, qui s'aperçut de mon agitation au tremblement de ma main ; au nom du ciel ! pensez à ma maîtresse.

— Tenez, lisez ; vous ne m'accuserez pas d'avoir fabriqué cette lettre, elle porte le timbre de Paris. C'est sir John Liar que vous connaissez, et que j'ai chargé de prendre des

renseignements sur le jeune homme et sur sa famille, qui me l'écrivit. Je vous laisse seule, afin qu'après l'avoir lue, vous réfléchissiez à votre conduite future.

Lorsque je sortis du cabinet, je trouvai Élixa baignée de larmes. La lettre qu'elle tenait s'échappa de ses mains, et ses yeux pleins d'angoisses s'arrêtèrent sur moi.

Je ramassai la lettre, elle était ainsi conçue :

Paris, ce 18 avril 1835. :

« MON CHER BARONNET ,

» Le jeune homme dont vous me parlez est très-connu à Paris par ses dettes et les prises de corps que ses créanciers ont contre lui ; il vient pourtant de faire un assez riche héritage, et s'est marié presque aussitôt. »

Je ne pus continuer, je froissai la lettre avec fureur.

— C'est une infâme imposture ! m'écriai-je, votre oncle est un faussaire ; je ne suis point marié et mon cœur, Élixa, n'a jamais cessé de vous aimer.

Ces paroles ramenèrent la sérénité sur ses traits et ses yeux reprirent leur premier éclat.

— Mon Dieu ! dit-elle, d'un ton religieux et pénétrant, voilà l'époux que votre providence me désigne : je jure de l'aimer toute ma vie et de consacrer tous mes instants à son bonheur. Mon Dieu ! entendez mes promesses et bénissez-nous.

— La conduite déloyale de votre oncle, la violence qu'il fait à vos sentiments, vous dégagent de l'obéissance que vous lui devez comme sa nièce et comme sa pupille. Ainsi, si vous m'aimez, Élisabeth, vous consentirez à me suivre à Gretna-Green, où je vous donnerai ma main. Vous savez que les lois de votre pays consacrent ces sortes d'union.

Son visage devint pourpre, elle voulut parler, mais les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Chère Élisabeth, repris-je, en la pressant sur mon cœur, ayez confiance en mon amour.

— Édouard, me dit-elle, d'une voix émue et en laissant tomber sa jolie tête sur mon épaule, je vous suivrai, car, je le sens, je ne pourrais supporter une nouvelle séparation.

Nous arrêtâmes le plan de notre fuite. Il fut convenu que Jenny me remettrait le passe-partout de la petite porte du jardin, et que notre fuite s'effectuerait le surlendemain à trois heures du matin. Lorsque tout fut bien

convenu, Élixa, qui craignait que son oncle ne vînt d'un instant à l'autre, pour voir l'effet qu'avait produit sa lettre, m'engagea à me retirer. Après l'avoir embrassée, j'opérai ma retraite par la fenêtre. Du balcon je gagnai l'espallier, et quand je fus à terre j'entendis au-dessus de ma tête ces douces paroles : « Adieu, mon ami. » Je sortis par la petite porte du jardin dont Jenny m'avait donné la clef, et je retournai chez moi.

Le lendemain matin, je me munis d'une lanterne sourde et d'une paire de pistolets ; et lorsque le soir fut arrivé je me rendis chez O'brien à qui j'avais écrit le matin pour qu'il m'aidât dans mon projet. Je ne le trouvai pas chez lui, mais on me remit de sa part la lettre suivante.

« MON CHER ÉDOUARD,

» Je t'ai attendu jusqu'à six heures et demie. Ne te voyant pas venir, et étant invité à un excellent dîner dans *l'enfer* de Pall-Mall, j'ai pris le parti de te laisser cette lettre : fais en sorte de venir m'y joindre. Le billet d'invitation que tu trouveras dans cette lettre te servira de carte d'entrée. Il est bon que je te prévienne de frapper trois coups à la porte de

la rue, et de laisser un assez long intervalle entre le dernier et les deux autres. Cette manière de frapper n'est connue que des habitués ; elle a pour but de mettre *l'enfer* à l'abri des irruptions de la police. »

Je n'étais plus joueur depuis que j'étais amoureux, l'amour absorbait la passion du jeu, qui du reste n'avait jamais été bien enracinée chez moi. D'ailleurs il fallait que je visse O'brien pour lui parler de mes affaires.

Tous ces motifs, joints à un petit mouvement de curiosité, me firent diriger vers Pall-Mall, où *l'enfer* était situé. Les maisons de jeu qu'on appelle *enfes* n'ont rien d'analogue, sous le rapport du luxe, avec les maisons de jeu des autres pays, et l'extérieur de ces établissements ne méritent pas le nom odieux qu'on leur donne. La maison de jeu dont je parle, située au milieu de Pall-Mall, était la plus belle de la rue. Elle avait une façade magnifique, ornée de colonnes, et une porte en bronze avec un marteau de cuivre poli servait d'entrée. Je frappai trois coups, ainsi que James me l'avait recommandé. La porte s'ouvrit, et deux hommes en grande livrée m'introduisirent dans le vestibule. Lorsqu'on eut pris con-

naissance de ma personne, je traversai un salon à l'extrémité duquel je trouvai une seconde porte hermétiquement fermée comme la première. Au centre de cette porte, et à hauteur d'homme, était un petit guichet. Un des gardiens de l'intérieur ouvrit ce guichet, me demanda de nouveau ma carte, et m'ouvrit la barrière, qui retomba lourdement. Mes pieds foulèrent alors de magnifiques tapis de Turquie qui recouvraient les degrés d'un grand escalier. Je trouvai une autre barrière où je fus arrêté comme aux deux premières portes ; enfin je franchis une quatrième porte. Là, il fallut décliner mes noms, et montrer ma carte, comme aux trois autres.

Ces précautions, l'air inquisitorial qui présidait aux investigations de tous ces gardiens, m'inspirèrent si peu de confiance, que j'eus l'envie de revenir sur mes pas. Mais je n'avais plus d'obstacles à franchir, car la quatrième barrière était placée immédiatement à l'entrée de la salle de réception. Le luxe et la somptuosité qu'on remarquait en ce lieu étaient dignes d'un prince du sang. De tous côtés, l'or, les broderies, les candélabres, les girandoles et les lustres avec des cristaux taillés à facettes, et des tableaux de prix, éblouissaient les regards.

La société qui remplissait ces salons était composée d'hommes du monde et de gens du bon ton. Dans le nombre, je reconnus des hommes et des femmes du premier rang, des orateurs du parlement, des membres de la Compagnie des Indes, des auteurs et des moralistes. Au milieu de cette foule élégante, il se trouvait pourtant des hommes dont les manières affectées, le langage grossier et bizarre, semblaient appartenir à des jockeys et à des maquignons, quoique leur costume fût celui de gens à la mode.

En entrant, je vis accourir O'Brien vers moi. Lorsque je lui eus communiqué mes plans, il les approuva tous, et consentit à être du voyage. Nous causâmes encore quelque temps, puis un laquais ayant annoncé que le dîner était servi, nous allâmes prendre place à table. Le repas attestait la richesse du maître du lieu, et le talent du cuisinier. Les mets les plus recherchés étaient servis sur la table. A huit heures un quart, on servit le dessert, et de nombreuses bouteilles de vin de Porto, de Champagne et de Madère furent placées devant nous. Les toasts vinrent ensuite, et donnèrent une impulsion plus vive à la gaieté et aux saillies, qui circulèrent alors sans interruption. On parla

de femmes, de littérature, de théâtre, de politique. Puis notre amphitryon ayant prononcé le mot de jeu, nous nous levâmes tous, et nous passâmes dans une autre salle qui touchait à celle où nous venions de dîner. Le luxe et la somptuosité de cet endroit avaient quelque chose de plus magique encore. Le pinceau d'une main habile avait tracé sur le plafond les teintes pourpres du soleil couchant. Partout des meubles d'acajou et de bois des Indes, des glaces nombreuses, de beaux tapis de Flandres, des candélabres d'or, des draperies soyeuses arrangées avec un goût parfait frappaient les regards. Au centre était l'autel, ou, si l'on veut, la table de jeu sur laquelle s'élevaient des monceaux de guinées et de bank-notes. Quatre banquiers, dont trois armés de petits rateaux, se disposaient à recueillir l'argent des joueurs ou à payer les sommes gagnées, et le quatrième s'appropriait à tailler les cartes, tandis que les croupiers prenaient leur place à chaque bout de table pour surveiller les coups.

Ce jeu était celui du trente et quarante. Je lançai un souverain sur la noire, mais ayant éprouvé un refait de trente et un pour mon premier coup, je quittai la table et je passai

dans le salon destiné à la roulette. Déjà le cylindre était en mouvement; déjà l'on entendait la voix du banquier prononcer ces paroles sacramentelles : « *Faites votre jeu, messieurs; trente-cinq, noir impair et passe! Faites votre jeu, messieurs; rien ne va plus; dix-huit, rouge pair et manque! Double zéro, noir, pair et passe.* » Grâce à l'état de demi-ivresse où se trouvaient la plupart des assistants, les paris se succédaient avec une rapidité incroyable; mais tout était prévu : quand les joueurs étaient désarçonnés, et que l'on connaissait leurs ressources, la bourse du maître du lieu leur était ouverte, et ils y puisaient librement.

Les chances de la roulette ne m'ont jamais séduit, même dans les beaux jours où j'étais à Paris. Je quittai la table sans risquer un souverain. Je ne m'arrêtai de même qu'un instant au creps*, et de là je passai au biribi qui, relégué dans un coin de la chambre de la roulette, n'en avait pas moins l'honneur d'une société nombreuse et brillante. L'académie était complète, rien n'y manquait; il y avait un salon exclusivement destiné aux joueurs d'écarté, de whist et de bouillotte. Le jeu est un

* Jeu de dés.

fleuve magique, a dit un philosophe ; force ou faiblesse, esprit ou sottise, adolescence ou vieillesse, tout ce qu'il touche, il l'emporte. A peine l'homme a-t-il touché la fatale table au tapis vert, qu'une force d'attraction contre laquelle il ne peut lutter et qu'il était loin de prévoir, le précipite dans le tourbillon qui doit l'engloutir. Ainsi, malgré la force dont je m'étais cru capable, j'allai m'asseoir à la table d'écarté où O'brien était engagé avec plusieurs autres jeunes gens, dans l'intention d'y risquer quelques livres sterling. Les enjeux étaient considérables, le silence profond qui régnait autour de nous n'était interrompu que par le bruit des cartes. Déjà James avait perdu une assez forte somme ; il perdit encore la partie dans laquelle j'avais engagé quelques guinées, il en fut de même de la quatrième et de la cinquième : à la sixième il doubla sa mise, malgré mes conseils, et perdit encore.

Cet acharnement du sort excita un certain mouvement de mauvaise humeur dans mon esprit ; car déjà une vingtaine de souverains avaient passé de ma bourse dans celle de mon antagoniste. Je me mis à l'observer. Il se nommait sir John Cunning ; c'était un jeune homme au front large, pâle et couronné de quelques

boucles de cheveux noirs, à la physionomie calme et douce. Quoique ses traits me fussent inconnus, le son de sa voix ne l'était point ; il me semblait l'avoir entendu quelque part. Tout à coup, je crois surprendre un signe d'intelligence entre lui et un grand jeune homme qui jouait de notre côté. Ce jeune homme, que je n'avais jamais vu, mais dont la voix, comme celle de sir John, ne m'était point inconnue, avait les yeux constamment attachés sur les cartes, et loin d'être affecté de la perte de ses guinées, plaisantait James, qui de temps à autre laissait échapper quelques paroles de mauvaise humeur contre le jeu. Cette double circonstance occupait vivement mon esprit, et je cherchais vainement dans ma tête où j'avais pu entendre ces deux jeunes gens, lorsque sir John Cunning, s'adressant à James, lui parla de Brighton et du rout de lady Crompy.

— Monsieur, lui dit-il, n'étiez-vous pas au rout que Sa Seigneurie a donné à Brighton il y a quelques mois ?

James ayant répondu affirmativement : J'y étais également, s'écria l'autre jeune homme ; la soirée était magnifique, on y jouait un jeu d'enfer.

Ce nom de lady Crompy fut un trait de lumière. La conversation singulière que j'avais entendue au rout, se retraça à ma mémoire, et je crus que les pertes constantes que nous venions d'essuyer, provenaient de quelques ruses indignes. Afin d'éclaircir mes doutes, je résolus de surveiller les gestes et les paroles de sir John et du jeune homme qui paraît de notre côté.

— *Mon cher sir John, s'écria en cet instant ce dernier, vous avez aujourd'hui un grand bonheur.*

Nous étions faibles à cœur, et je me rappelai fort bien ces mots : Quand il faudra attaquer cœur, jette une phrase dans la conversation commençant par *M*. Sir John nous attaqua effectivement par le valet de cœur, et nous perdîmes le point.

— C'est une soirée dont le profit ne compensera pas, je vous jure, la perte que j'ai faite dans la nuit d'hier, répondit sir John.

— On m'avait dit pourtant que vous aviez beaucoup gagné, reprit O'brien.

— *Vous êtes dans l'erreur, monsieur, on vous a trompé, j'étais avec le baronnet, et je lui ai vu perdre de fortes sommes.*

Je me rappelais fort bien encore que toutes

les phrases commençant par la lettre *V*, devaient indiquer qu'il fallait attaquer carreau. Sir John joua carreau et nous perdîmes le point. On mêla de nouveau les cartes et chacun prit son jeu.

— *Avez-vous coupé dans le bon endroit, monsieur ; je suis las de perdre ?*

Nous étions indignement volés ; la lettre *A* était pour le pique. Sir John joua pique et nous perdîmes la partie.

— Laisse-moi prendre ta place, James, lui dis-je, peut-être le sort me sera-t-il moins contraire ; et à ces mots je mis un bank-note de vingt livres sterling sur la table.

— J'en parie dix de votre côté, M. Édouard, reprit le compère de sir John.

— Votre enjeu court de grands dangers, lui dis-je d'un ton railleur, pourquoi ne pariez-vous pas pour sir John ?

— Je préfère jouer pour vous ; la veine de bonheur de sir John doit être épuisée.

— La veine de sir John est inépuisable, lui dis-je en lançant un regard sardonique sur le baronnet.

— Je suis si malheureux au jeu , répliqua mon interlocuteur, qu'en changeant de côté je ferais certainement tourner la chance , et

que sir John perdrait, au lieu de gagner comme il le fait.

— Cela est probable, dit en riant O'Brien, qui venait de remarquer le trouble de sir John.

— C'est aussi ma pensée, repris-je à mon tour ; je crois que si monsieur pariait contre nous, la chance tournerait.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria aussitôt le baronnet, qui cherchait vainement à maîtriser son trouble.

— Je veux vous raconter une aventure bizarre qui m'est arrivée au rout de lady Crompy, dont vous parliez tout à l'heure, et qui ne manquera pas de produire une certaine sensation sur quelques-uns de nous.

— Figurez-vous donc, repris-je, qu'à deux heures du matin, me trouvant fatigué, je m'étais retiré dans une petite alcôve, lorsque deux jeunes gens, dont je me rappelle fort bien la voix, vinrent se placer sur le sofa où j'étais. Ces deux jeunes gens étaient des fripons. L'un disait à l'autre : « Tu es un maladroit, tu ne sais même pas encore couper dans le pont. »

— Qu'avez-vous donc ? sir John, demanda O'Brien, qui avait compris ma pensée, et qui

voulait augmenter l'embarras du baronnet.

Sir John ne répondit rien , et je continuai.

— Écoute ! ajouta le premier, il ne faut pas perdre une soirée pareille , on y joue un jeu d'enfer ; nous pouvons y gagner beaucoup d'argent. Tu parieras donc une faible somme contre moi : ayant par là le droit de voir le jeu de mon adversaire , tu pourras me guider d'une manière bien facile. Quand il sera faible en cœur , et qu'il faudra jouer cœur pour le gagner , jette une phrase dans la conversation , commençant par M ; dis par exemple : *Mon cher, vous avez aujourd'hui un grand bonheur.* S'il faut attaquer par carreau , ta phrase commencera par V. Je suppose , par exemple , que la conversation roule sur le gain qu'on attribuerait à une personne , et que cette personne nierait avoir fait , tu diras : *Vous êtes dans l'erreur, on vous a trompé, j'étais avec le joueur dont vous parlez , et je l'ai vu perdre de fortes sommes.* Si c'est par pique , les phrases commenceront par A ; ainsi tu pourras dire : *Avez-vous coupé dans le bon endroit ; je suis las de perdre.* La lettre L sera pour le trèfle.

A ces mots , un murmure général s'éleva contre sir John et son digne associé.

— Ma foi , reprit O'brien , qui prenait plaisir

à augmenter l'embarras des deux fripons , l'aventure est originale ; qu'en pensez-vous , sir John ?

— Messieurs , s'écria sir John d'une voix altérée et en se levant , je ne comprends rien à ce qui se passe en ce moment , mais si monsieur , me désignant , dans l'aventure vraie ou fausse qu'il vient de vous raconter , a eu l'intention de faire planer des doutes injurieux à mon honneur , j'exige qu'il en fasse à l'instant la rétractation.

— Voici la rétractation que vous obtiendrez ! repris-je en lui lançant les cartes au visage.

Ce fut alors une cohue générale : joueurs et banquiers , croupiers et garçons de salle , laissant rateaux et cartes , accoururent en foule dans le salon où nous étions.

— Monsieur ! s'écria sir John en me lançant un regard de fureur , je vous demande satisfaction de l'injure que je viens de recevoir.

— Je vous la donnerai à l'heure et à l'arme que vous voudrez. Il n'y a pas d'honneur à se battre avec un escroc ; mais la société me saura gré de l'avoir débarrassée d'un misérable tel que vous.

— A huit heures du matin , au pistolet.

— Mon ami O'brien me servira de témoin ; il aura la bonté de se charger de tous les soins nécessaires avec le vôtre ; et nous échangeâmes nos cartes.

En cet instant , des coups redoublés, que nous entendîmes à la porte de la rue, firent diversion à ce tumulte. Le bruit redoubla, et les portes cédant à la force, se brisèrent avec fracas. Chacun se regardait étonné, lorsque nous vîmes entrer un homme au visage pâle et aux traits bouleversés.

— Fuyez, messieurs ! s'écria-t-il, la police ! la police !

A ce mot de police, les lampes et les bougies s'éteignirent comme par enchantement ; les tables, les cartes, les flambeaux disparurent dans un clin d'œil ; et les joueurs et les joueuses, s'enfuyant pêle-mêle par un escalier dérobé, descendirent heureusement dans la rue.

— Que diable veut dire cette échauffourée ! demandai-je à O'brien.

— Mon cher, me répondit-il, si nous avions été pris par la police, nous aurions été logés au *thread mill* (moulin pénitencier), chacun pour trois mois.

— Mais, lui dis-je, nous avons parmi nous des membres de la chambre des communes et

des pairs du royaume. Comment ces gens - là s'exposent-ils au châtement infligé par les lois, dont eux-mêmes sont les auteurs ?

— Autre chose, me dit-il, est de faire des lois ou de les observer.

Il me quitta aussitôt pour aller s'entendre, avec le second de mon adversaire, sur le lieu où nous devons nous battre. En rentrant chez moi, je me couchai ; mais il me fut impossible de fermer l'œil de la nuit, j'étais en proie à une vive agitation, et je me tournai et retournai cent fois dans mon lit.

A cinq heures du matin, je me levai et j'écrivis une lettre à Élixa, dans le cas où la mort viendrait me frapper. Je pris ensuite mes pistolets, et je me dirigeai vers la demeure d'O'brien. La matinée était froide et pluvieuse. Enveloppé dans mon manteau, je traversai les places et les passages dont les détours devaient me conduire à la maison habitée par James; et quand j'arrivai chez lui, mon manteau était traversé par la pluie.

— Maudite affaire ! me dit O'brien en me tendant la main ; ce n'est pas tout que de se battre, reprit-il, nous aurons, après cela, à débrouiller nos comptes avec la police. Combattants et témoins peuvent passer aux assises

d'Old-Bayley, et être condamnés, d'après nos lois, à la déportation à la Nouvelle-Galles. Les juges et les jurés sont, depuis quelque temps, d'une grande rigueur pour les duels.

— Bah ! lui répondis - je avec insouciance , nous échangerons une balle ou deux, puis tout sera fini ; les fripons sont généralement des lâches.

— Mon cher, un lâche, poussé à bout, devient brave, et sir John a sa réputation à venger.

Nous sortîmes ; il tombait encore une pluie très-fine, et le brouillard, au lieu de discontinuer, augmentait d'intensité. Arrivés sur le terrain, nous ne pouvions nous voir à dix pas.

— Quel abominable temps ! s'écria James en boutonnant sa redingote ; pourvu que vous ne nous atteigniez pas au milieu de ce brouillard de tous les diables.

— Tu te reculeras de vingt à trente pas.

Nous nous promenâmes quelques instants ; puis, à travers la brume, nous vîmes paraître trois figures , que nous reconnûmes bientôt pour celles de sir John, de son second, et d'un autre jeune homme, qu'il nous dit être chirurgien. Le visage de sir John était enflammé, et ses yeux hagards ; il me sembla qu'il avait puisé,

dans quelques rasades de champagne, le courage qui n'était point dans son cœur.

— Messieurs, s'écria-t-il, je suis myope, peu habitué à tirer le pistolet, et assez maladroit de ma nature.

— Où voulez-vous en venir ? lui demandai-je.

— Vos paroles ont provoqué cette affaire, me dit-il, vous êtes l'agresseur, ainsi c'est à moi qu'il appartient de décider comment nous viderons ce combat. Je veux donc me battre, avec vous, à cinq pas, afin que nous tombions ensemble, et que nous allions au diable de compagnie.

— Ce combat n'aura pas lieu, s'écria James; ce serait un double assassinat.

— Je le veux ainsi ; l'insulte que j'ai reçue ne peut être lavée que dans le sang.

— Eh bien ! lui dis-je, puisque vous le voulez, j'y consens. O'brien, prépare les pistolets.

— Allons, mon pauvre ami, me dit-il en me serrant sur sa poitrine et en me remettant mon arme, je te souhaite une heureuse traversée.

Je le remerciai, lui remis la lettre que je destinais à Éliisa, et j'allai me placer à cinq pas de sir John.

— Qui nous donnera le signal? demandai-je.

— Moi, répondit le second du baronnet.

— Êtes-vous prêt?

— Oui, répondit sir John qui m'ajustait à la tête.

— Quand je dirai trois, vous tirerez ensemble.

— C'est entendu.

— Attention!

— Une, deux... trois!

Nos deux pistolets partirent ensemble; la balle de mon adversaire traversa mon chapeau et l'enleva de dessus ma tête; mais la mienne, mieux dirigée, le fit rouler sur la terre. Je le vis chanceler, tomber, et d'une voix étouffée, il s'écria : Charles! Charles! à moi, je me meurs!

La colère et la vengeance disparurent à l'instant de mon cœur, je regrettai de m'être laissé aller à un sentiment d'amour-propre, et d'avoir accepté un combat pareil. Mais je n'eus pas le temps de faire de longues réflexions. Il fallait s'éloigner rapidement, autrement nous courrions le risque d'être arrêtés par la police.

— Mon cher, me dit alors O'brien, après un

coup pareil, le mieux que nous ayons à faire, c'est de nous sauver en France, car en restant ici, il serait fort possible qu'on nous fit danser un ballet entre ciel et terre.

— Je ne le puis, James : au risque d'être pendu, je resterai ; il faut que j'emmène Élixa, que j'en fasse ma femme, et ensuite nous passerons en France.

Nous allâmes aussitôt à mon logement, où je ne restai que le temps de prendre quelques objets indispensables ; car je craignais que la police ne vint faire une descente chez moi. Mon vieux propriétaire, auquel je racontai ma triste aventure, me fit un long sermon sur le danger de fréquenter les mauvais lieux, et sur le respect que les honnêtes gens doivent aux lois du pays dans lequel ils vivent. Suivant sa bonne habitude, mistriss Johnston se mit à pleurer, quand je lui eus dit que j'allais la quitter. Je donnai l'ordre à Samuel, que j'avais toujours à mon service, de terminer nos préparatifs et de se rendre à la grille de Kensington à quatre heures du matin avec ma chaise de poste et un cheval de selle. Je fis mes adieux au vieux Johnston et à sa femme, puis je partis.

Le reste du jour me parut d'une longueur

extrême. Nous étions allés chercher un refuge contre les poursuites de la police, chez un ami d'O'brien ; mais je craignais à chaque instant qu'elle vint nous y chercher. A deux heures du matin nous nous dirigeâmes vers Kensington-Garden, où nous trouvâmes la chaise de poste et le cheval que j'avais demandés. La nuit était noire comme Satan, et une pluie fine et glaciale nous frappait au visage. Je fis arrêter la voiture près de la petite porte du jardin. Je donnai la lanterne sourde à O'brien, et avec le passe-partout que m'avait remis Jenny, j'ouvris la porte sans bruit. Nous traversâmes le jardin, et quand nous fûmes au bas de la fenêtre, je dis à O'brien de frapper trois coups. Le signal donné, nous fûmes quelques instants sans recevoir de réponse.

— O'brien, frappe de nouveau, on ne nous a pas entendus.

Cette fois, le volet s'ouvrit avec beaucoup de précaution, et une petite voix, qui était celle de Jenny, prononça ces mots :

— Est-ce vous ?

— Oui.

— Nous sommes prêtes.

Je montai sur l'espalier et j'atteignis sans peine le balcon qui était peu élevé du sol. Je

trouvai Élisabeth tremblante et dans une grande agitation ; mais mes paroles et mes caresses ne tardèrent pas à la rassurer. Je passai à O'Brien une petite malle contenant ses effets les plus précieux ; puis je donnai le bras à Élisabeth pour l'aider à descendre l'escalier, et nous arrivâmes sans être entendus, à la porte communiquant sur le jardin, qui avait été laissée entr'ouverte à dessein par Jenny.

Notre fuite s'effectua d'abord fort heureusement ; nous traversâmes le jardin en nous dirigeant vers la petite porte par laquelle nous étions entrés. Nous venions de la franchir, quand des cris : *Aux voleurs, aux voleurs !* poussés par le jardinier, mirent sur pied tous les domestiques de la maison. Nous vîmes presque aussitôt des lumières se croiser dans tous les sens ; mais, avant qu'on eût le temps de se mettre à notre poursuite, nous étions montés en voiture, et nos chevaux partaient au grand trot.

À trois milles environ de Kensington-Garden, je fis arrêter la voiture et j'appelai O'Brien, qui galopait à côté de nous.

— Mon cher James, lui dis-je, sir Williamson, en s'apercevant de la fuite de sa nièce, se doutera de notre projet et se mettra à notre

poursuite. Retourne donc à Kensington-Garden et épie les démarches du baronnet. Si dans deux heures il n'est pas monté en voiture, viens nous rejoindre au plus vite à Gretna-Green ; mais dans le cas contraire, suscite des embarras à son voyage, de manière que nous ayons toujours quelques heures devant lui. Adieu.

Notre voyage se fit avec une rapidité extraordinaire. Arrivé au dernier relai, je m'adressai à un homme vêtu en postillon, que je vis sur le seuil de la porte, et lui demandai les meilleurs chevaux ; mais au lieu de me répondre, cet homme me regarda fixement et resta immobile comme un terme.

— C'est Joé Duddley, Votre Honneur ; il est sourd comme une marmite, me dit un petit garçon.

— C'est sans doute une affaire de Gretna-Green, me demanda en souriant l'aubergiste, qui venait de paraître.

— Je désire avoir vos meilleurs chevaux, lui répondis-je, un peu piqué de sa curiosité.

Lorsque les chevaux furent attelés, ils nous emportèrent avec une grande vitesse, et bientôt le clocher et les maisons de Gretna-Green se dessinèrent à nos regards. Arrivés dans le

bourg, nous fîmes arrêter notre voiture à la porte d'un forgeron. C'était le marieur écossais. Grâce aux soins de Samuel, qui nous avait devancés, tout était prêt pour la cérémonie. Après nous avoir fait traverser une forge, il nous conduisit dans un petit oratoire meublé avec beaucoup d'élégance et de goût ; il prit ensuite un livre de prières et nous maria, comme l'eût pu faire un véritable prêtre. Samuel et un des fils du forgeron nous servirent de témoins. La cérémonie terminée, nous signâmes nos noms sur un grand livre, au-dessous de la signature d'une noble marquise, qui venait de (*to ellope with*) se laisser enlever par un valet, et sous celle d'un honorable duc, qui avait enlevé une actrice.

Je donnai dix guinées au forgeron, et le remerciai de ses bons offices ; puis nous nous rendîmes à l'hôtel, où nous attendîmes l'arrivée d'O'brien. Maintenant que nous étions mariés, je me souciai fort peu du baronnet, et je regardais sa présence à Gretna-Green comme un événement fort secondaire ; mais il n'en était pas ainsi de ma femme, dont les craintes redoublaient toutes les fois qu'elle entendait le bruit d'une voiture.

Il y avait environ une heure que nous étions

à l'hôtel, lorsque des cris attirèrent notre attention. Nous nous levâmes pour en connaître la cause. Quelle fut notre surprise en voyant Joé Duddley, le postillon sourd du dernier relais poursuivi par les rires et les huées de tous les enfants du bourg, et galopant à toute bride avec quatre chevaux traînant derrière eux l'avant-train d'une chaise de poste. A l'air de satisfaction qui régnait sur son visage, il était aisé de voir que son amour-propre triomphait d'aller avec une telle rapidité. Mais qu'on juge de sa stupéfaction, lorsque étant descendu de cheval, il aperçut l'avant-train de la chaise de poste. Chacun se demandait la cause d'un événement si étrange, et se livrait à mille conjectures, quand tout à coup je vis galoper dans notre direction un cavalier que je reconnus pour O'brien.

— Eh bien ! me dit-il en m'abordant, et après qu'il eut complimenté ma femme sur son nouvel état, avez-vous vu passer la chaise de poste de sir Williamson ?

— Quoi ! cet avant-train conduit avec tant de rapidité et d'un air si triomphant par Joé Duddley était la chaise de poste du baronnet ?

— Oui, mon cher.

— James, raconte-nous donc cette aventure singulière.

— Aussitôt que tu m'eus quitté, je retournai à Kensington-Garden, et rôdai aux environs de la maison de sir Williamson. Je vis bientôt qu'on faisait à la hâte des préparatifs de départ. Effectivement, deux heures ne s'étaient pas écoulées depuis notre fuite, que le baronnet était monté dans sa chaise de poste et avait pris la direction de Gretna-Green. Il déploya tant d'activité dans le cours de son voyage, que peut-être il vous eût atteint à Gretna-Green, si, profitant du trouble que son arrivée avait causé dans l'auberge du dernier relai, je n'eusse coupé en partie les cordes qui retenaient l'avant-train de sa chaise de poste, dans l'espérance qu'au moindre cahos ces cordes se rompraient. En effet, à un mille environ du dernier relai, la voiture ayant éprouvé une légère secousse, l'avant-train se détacha, et Joé Duddley poursuivit sa course d'un pas accéléré en dépit des cris du baronnet qu'il ne pouvait entendre, et pour cause.

Elisa sourit de ce stratagème, et remercia O'Brien d'un regard.

Il me reste maintenant à dire comment nous parvîmes à échapper aux serres de la police.

Cette évasion se fit fort heureusement ; nous gagnâmes sans peine le port de Newcastle, où nous trouvâmes un navire qui nous passa en France. Là, nous apprîmes au bout de quelques jours que sir John, que nous avions cru mort, en serait quitte pour trois côtes que ma balle avait brisées en glissant sur sa poitrine. Cette heureuse circonstance permit à nos amis d'agir en notre faveur, et grâce à leurs démarches, O'brien et moi nous eûmes bientôt fait la paix avec la police anglaise. Nous nous rendîmes aussitôt à Londres, où j'allai voir, avec ma femme, le docteur Hutkinsom et mon ancien propriétaire. Élisabeth, dans la bonté de son cœur, me supplia de rendre une visite à son oncle et d'employer tous les moyens pour faire la paix avec lui. Cédant à ses prières, je me rendis chez le baronnet, et mis tant d'égards dans mes rapports, qu'il revint enfin à de meilleurs sentiments à mon égard. Lorsque mes affaires financières furent terminées, je pris congé du docteur, et nous partîmes de Londres avec O'brien, qui nous accompagna jusqu'à Douvres.

— Mon cher James, lui dis-je au moment de nous séparer, si les revers de l'écarté ou quelques paris imprudents venaient à causer quel-

que embarrassé dans tes finances, rappelle-toi ton ancien compagnon.

L'absence n'a point refroidi notre amitié, et ses goûts pour les plaisirs bruyants sont toujours les mêmes. Il y a peu de temps qu'il m'écrivait encore qu'un de ses oncles lui avait offert la main de sa fille, riche héritière et fort jolie personne, avec laquelle il avait passé son enfance, mais qu'il ne savait encore s'il devait accepter cette proposition. Ma réponse ne se fit pas longtemps attendre.

« MON CHER JAMES,

» Tu hésites à épouser une jeune personne riche et jolie, tu as tort.

» Je sais qu'on ne trouve pas toujours le bonheur dans le mariage; mais les plaisirs qui ont tant d'attrait à tes yeux, en quoi consistent-ils ? D'une part, dans la boxe, carrière dans laquelle j'ai acquis, comme tu sais, quelque gloire ; d'autre part, dans les courses de chevaux, le jeu et les combats de coqs. Ne t'y trompe pas, mon cher, ces plaisirs n'auront pas toujours pour toi le même attrait; s'ils te plaisent aujourd'hui, est-il sûr qu'ils te plairont demain ? Crois-moi, prends une femme et marie-toi. Si les mœurs et les institutions de ton pays ne sont

pas aussi parfaites que je me l'imaginai lors de mon premier départ de Paris, par compensation, il s'y trouve des femmes charmantes. Je te le répète, tu as tort d'hésiter à épouser ta jolie cousine, et Élixa est aussi de mon avis. Elle prétend que si tu venais passer quelque temps avec nous, elle te réconcilierait avec le mariage, et je crois qu'elle y parviendrait. Tiens, en ce moment, la main appuyée sur mon épaule, ses cheveux soyeux caressant mon visage, elle suit des yeux la plume qui trace ces lignes, et l'arrête par de douces caresses. Ah ! O'brien, que n'es-tu témoin de mon bonheur !... »

FIN.

TABLE.

	Pages.
<u>CHAP. I. Sir Robert Plump. — Leçon de politi-</u> <u>que. — Préparatifs d'élection. —</u> <u>Dîner électoral.</u>	5
— II. <u>Patrick. — Visites électorales. — Veil-</u> <u>lée irlandaise. — Mendians. — Cas</u> <u>de conversation criminelle. — Élec-</u> <u>tions. — Défaite de sir Robert</u> <u>Plump.</u>	31
— III. <u>Départ pour Brighton. — Brighton.</u> <u>— Rout.</u>	63
— IV. <u>Retour à Londres. — Changement de</u> <u>fortune. — Départ pour Paris. —</u> <u>Retour à Londres.</u>	78
— V. <u>Conversation criminelle.</u>	102

CHAP. VI.	Chambre des communes.	117
— VII.	Old-Bayley.	146
— VIII.	Bethlem.	164
— IX.	Diner chez les Fishmongers. — Le Tunnel.	180
— X.	Le Baume de Giléard. — Rencontre dans Saint James Park. — Bagno. — Théâtre français à Londres. .	199
— XI.	L'Enthousiaste de Shakespeare. — Drury-Lane.	224
— XII.	Retour d'Élisa. — Enfer. — Duel. — Gretna-Green.	243

FIN DE LA TABLE.



99 966827



PUBLICATIONS NOUVELLES.

- APPLICATION DES PRINCIPES DE MÉCANIQUE AUX DIVERSES MACHINES, par *Taffe*. 1 vol. in-8° et planches.
- MÉMOIRES DU DIABLE, par *Frédéric Soulié*. 2 v. in-18.
- SALONS CÉLÈBRES, par *M^{me} Sophie Gay*. 1 vol. in-18.
- MAUPRAT, par *G. Sand*. 2 vol. in-18.
- L'EXCOMMUNIÉ, par *Horace de Saint-Aubin*. 2 volumes in-18.
- FLAVIEN OU DE ROME AU DÉSERT, par *Alexandre Guiraud*.
- LES VOIX INTÉRIEURES, par *Victor Hugo*. 1 vol. in-18.
- LE FAUBOURG ST-GERMAIN, par le comte de *Fiel Castel*. 2 vol. in-18.
- MARIA OU SOIR ET MATIN, par *M^{me} de Saint-Surin*. 2 vol. in-18.
- CONTES DE LA SŒUR MARIE SUR L'HISTOIRE NATURELLE, traduit de l'anglais. 1 vol. in-18, orné de vignettes.
- VANITÉ OU L'AMOUR DANS UN SALON, par *Henri Spiegel*. 1 vol. in-18.
- FRANK MILD MAY OU L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE, par le capitaine *Marryat*.
- NOUVEAU SYSTÈME DE PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE, par *Raspail*. 1 vol. in-8°, et Atlas gravé.
- LE CHAMP DES MARTYRS, par *Ernest Mesnard*. 2 vol. in-18.
- DICTIONNAIRE DES SCIENCES NATURELLES, par *Drapiez*. 1^{re} liv. — Texte et planches.
- GRAMMAIRE DES GRAMMAIRES, par *Girault Duvicier*. mise d'accord avec le Dictionnaire de l'Académie.
- L'HERBAGÈRE, par le vicomte d'*Arincourt*. 2 v. in-18.
- UNE RÉPUTATION DE JEUNE FILLE, par *Paul Faucher*. 2 vol. in-18.
- COURS DE PHYSIQUE A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, par *Lamé*. 2 vol. in-8° et planches.